

Digitized by the Internet Archive
in 2016

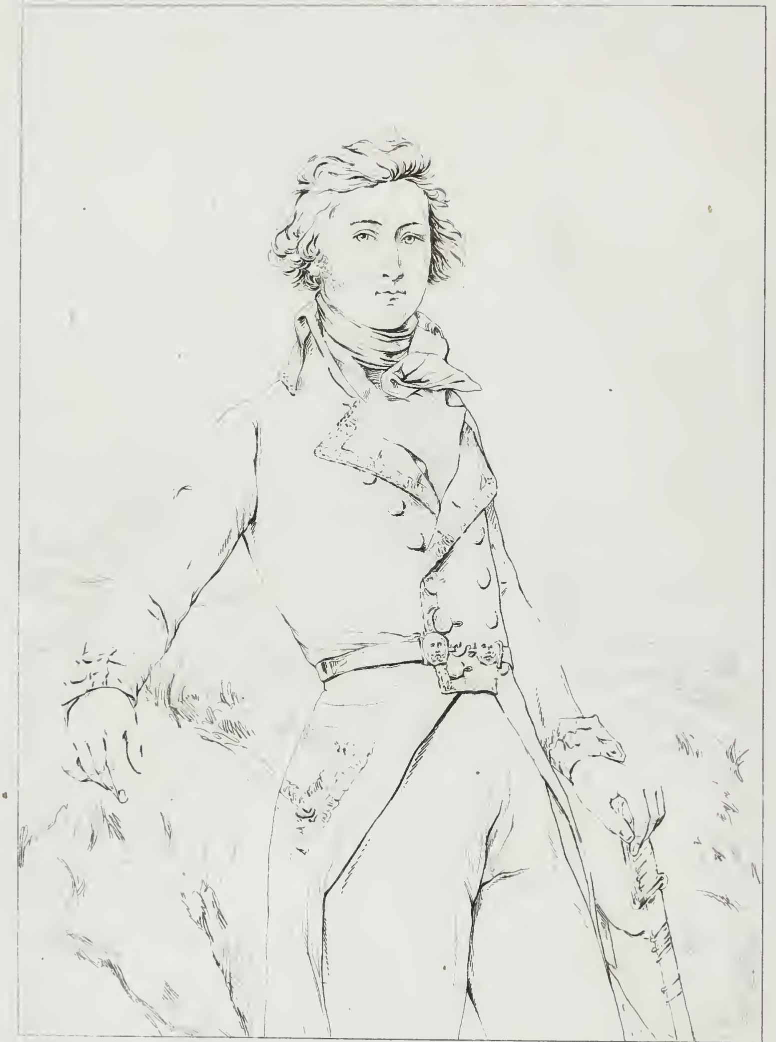
https://archive.org/details/galerieshistoriq00gava

# GALERIES HISTORIQUES

DE

# VERSAILLES.

Imprimerie de E. Duverger, rue de Verneuil, n° 4.



Gavrignet

Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres

Lt Gal en 1792.

Louis-Philippe Ier

Roi des Français en 1830.

# GALERIES HISTORIQUES

DE

# VERSAILLES,

## COLLECTION DE GRAVURES

RÉDUITES D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DU GRAND OUVRAGE IN-FOLIO SUR VERSAILLES,

PUBLIÉE

**PAR CH. GAVARD,**

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

**PAR J. JANIN.**



**Paris,**

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE DU MARCHÉ-St-HONORÉ, No 4.

AU PALAIS DE VERSAILLES.

1840



# INTRODUCTION.

Le palais de Versailles, cette imposante création de Louis XIV, qui suffisait à peine à contenir sa puissance et sa gloire, n'était plus qu'une vaste ruine, souvenir plein d'intérêt et de tristesse, de tant de prospérités et de grandeurs. Après avoir abrité le plus grand siècle de notre histoire, le château de Versailles était tombé en ruines tout d'un coup, avec la royauté, qui lui prêtait sa puissance et son éclat. Ces royales demeures ainsi dévastées restèrent longtemps silencieuses et désertes. Plus tard, l'empereur Napoléon, arrivé à son plus beau moment de triomphe et de majesté, se mit à penser, qu'à présent qu'il était le grand Empereur, il avait le droit peut-être de réparer et de redorer à son usage la demeure du grand Roi. Il fit donc quelques tentatives pour leur rendre leur ancien éclat, à ces murs désolés; mais ce furent de vains efforts. La toute-puissance impériale s'arrêta confondue sur le seuil de ce palais, construit à l'usage d'une autre royauté. L'Empereur, avec ce bon sens admirable qui fut longtemps son étoile et sa fortune, comprit bientôt qu'il ne lui était pas donné de refaire le palais de Louis XIV, pas plus qu'il ne lui avait été donné de reconstruire la royauté de Louis XIV. Il s'avoua à lui-même qu'il n'avait pas le droit de réparer les vestiges irréparables de tant de puissance et de majesté; et après les premières

tentatives, ce grand homme, pour qui le mot impossible n'était pas un mot français, eut bientôt renoncé à cette tâche sans fin et sans résultat pour lui : la restauration du château de Versailles !

Cependant l'empire fit place à l'ancienne monarchie. La maison de Bourbon remonta sur le trône qu'elle avait perdu. L'Empereur fit ses adieux à ses aigles du haut de cet escalier du château de Fontainebleau, qui devait être sauvé de sa ruine, par la même volonté intelligente et royale qui sauve aujourd'hui le château de Versailles. Ce fut alors vraiment que Versailles put croire à sa renaissance. En effet, les rois qui revenaient, n'étaient-ils pas les petits-fils de Louis XIV? Louis XVIII, l'héritier légitime de cette monarchie, n'avait-il pas eu son berceau à Versailles, comme il devait avoir son tombeau à Saint-Denis? C'était donc par droit de naissance que Versailles allait sortir de son abandon et de son silence. Louis XVIII le voulait. Il donna des ordres pour que Versailles se ressentît de cette restauration royale ; vains efforts encore cette fois ! Napoléon l'avait dit : Louis XVIII ne pouvait dormir en sûreté que dans le lit de l'Empereur. Désormais le château de Versailles ne devait plus prévaloir sur le château des Tuileries. Cette royauté de Louis XVIII, qui est morte parce qu'elle s'est obstinée à se dire une vieille royauté, et parce qu'elle n'a pas voulu être une royauté nouvelle, comprit cependant, elle aussi, après les premières tentatives pour relever ces grands débris, pour donner une vie nouvelle à ces illustres ruines, qu'une force irrésistible la repoussait de ces murs témoins de son ancienne toute-puissance. Ainsi le château de Versailles, muet, dévasté et désert, était au milieu de la France comme ces châteaux abandonnés des romans de chevalerie, ouverts à tous les vents, mais où personne ne peut entrer.

C'est que ni l'Empire, ni la Restauration, n'avaient su trouver véritablement la destination nouvelle du Versailles de Louis XIV. Dans leur double égoïsme, Napoléon et Louis XVIII ne voulurent loger au château de Versailles, Napoléon que l'Empereur, Louis XVIII que le roi de France. Louis XVIII ne voulut pas comprendre que désormais empire ou royauté, la puissance souveraine de la France ne pouvait habiter que le château des Tuileries ; l'Empereur ne voulut pas s'avouer à lui-même que le palais qui avait eu l'honneur d'abriter la royauté de Louis XIV, était trop grand, même dans ses ruines, pour n'être plus qu'une simple maison de plaisance. Un hôte digne d'habiter ces demeures, une fois qu'elles seraient relevées, voilà ce qui manquait surtout au château de

Versailles. Le Roi Louis-Philippe, le Roi conservateur, cette courageuse et royale intelligence qui a déjà sauvé parmi nous tant de monumens qui allaient crouler, qui a déjà relevé tant de ruines, a trouvé enfin le premier, l'hôte royal qui convenait désormais au palais de Versailles. Le palais de Versailles était destiné, de toute éternité, à n'être habité dignement que par des Rois. La gloire, la puissance et la majesté pouvaient seules le remplir. Le Roi des Français, pour le sauver et pour le remplir à tout jamais, a fait du palais de Versailles la demeure de la gloire et de la majesté françaises. Il a relevé ces nobles murs, il a redoré ces riches lambris, il a ouvert à deux battans ces portes royales, il a retrouvé les riches peintures de ces plafonds, il a remis en lumière ces emblèmes et ces armoiries placées là par les vainqueurs de la veille et effacées par les vainqueurs du lendemain; les imprévoyans et les insensés! comme si on effaçait une seule ligne de l'histoire! Le Roi des Français a relevé ces longues galeries; il a préparé à de nouveaux honneurs ces salles magnifiques où se promenaient jadis dans une attente respectueuse toutes les gloires du grand siècle; il a évoqué de cette voix toujours obéie, tous ces souvenirs si remplis de gloire et de majesté; et quand enfin le palais a été préparé comme pour un Roi, le nouveau Louis XIV du nouveau Versailles, se tournant vers la France : Soyez la Reine de ces lieux, lui a-t-il dit, régnez où régnait Louis XIV, mon aïeul; prenez place dans les salons, dans la chambre du Roi. Envoyez dans ces galeries, qui sont à vous, tous vos grands hommes; inscrivez sur ces murs toutes vos gloires et aussi tous vos revers, toutes vos craintes et aussi toutes vos espérances passées, toutes vos joies et toutes vos douleurs! Je veux que désormais le palais de Versailles, restauré par mes soins, soit le temple de la Fortune française. Je le donne à la France, comme le plus beau don que son Roi puisse lui faire!

Et, en effet, tel qu'il est aujourd'hui, grâce au Roi, tel que toute l'Europe le viendra visiter comme une de ces merveilles inestimables qui n'ont pas leur égale dans le monde, qu'est-ce aujourd'hui que le château de Versailles, sinon la reconnaissance la plus complète, la plus désintéressée et la plus loyale de l'histoire de France, qui se soit jamais faite, même dans aucune histoire écrite? Dans ces murs, naguère encore si désolés et si déserts, sont venus tour à tour tous les Rois, tous les siècles, toutes les croyances, tous les grands hommes de la France. Ils ont obéi à la voix royale qui les appelait à ces nouveaux honneurs. Du fond des tombeaux de Saint-Denis, du fond des caveaux du château

d'Eu, du Musée des Augustins, de toutes les vieilles cathédrales, de tous les monastères et de toutes les églises en ruines, les Rois de la première race se sont dressés; ils sont venus, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, prendre leur place dans ces longues galeries destinées aux statues de marbre ou de pierre. Les voici tous : Clovis, Charlemagne, Carloman, Eudes, Jean d'Artois, Hugues Capet, Charles Martel, saint Louis, Philippe-le-Hardi, Louis-le-Hutin, Léon de Lusignan ; et à leurs côtés : Jeanne de Savoie, Blanche de Castille, Valentine de Milan, Marguerite de Flandres, Clémence de Hongrie ; toutes ces beautés, tous ces courages ; toute la blanche hermine, toutes les cuirasses de fer ; toutes les fortes, toutes les gracieuses poitrines de notre vieille histoire. Les uns morts sur le trône, les autres dans l'exil ; ceux-ci la couronne sur la tête, ceux-là dans une robe de moine ; un lion veille aux pieds des hommes, un lévrier dort aux pieds des femmes, emblèmes du courage et de la fidélité.

C'est ainsi que le moyen-âge se présente à vous dans sa gloire inculte. Tous ces hommes forts d'autrefois, dont le nom est presque une fable, vous apparaissent dans leur sombre majesté. Les hommes reviennent des croisades, les femmes prient. Au moyen-âge succède la renaissance; le marbre et la pierre font place aux toiles peintes, le velours remplace le fer. Déjà l'art français éclate de toutes parts ; François 1er, le roi chevalier, se montre à côté de Bayard. Nous sommes dans le siècle de l'amour et de la poésie ; allons toujours. Que de grands hommes à saluer, que de gloires à applaudir ! Que d'armées triomphantes ! Que de soldats, que de magistrats, que de poëtes ! Et comme cette histoire de France est remplie à chaque page, de belles femmes, de savants et de héros ! Qui l'eût dit, cependant, qu'ils seraient tous réunis un jour dans la même enceinte comme ils sont réunis par la même gloire ? Mais qui pourrait ou qui voudrait vous raconter une à une toutes les merveilles du nouveau Versailles ? Ceci sera l'œuvre de l'historien ou plutôt des graveurs de ce vaste musée ; et encore, pour vous le raconter dignement, ce musée, disposé par un roi, en l'honneur de tant de rois et de tant de grands hommes, faudra-t-il nécessairement passer en revue l'histoire entière de la France ? Nous vous promettons un livre tout rempli de détails, et qui sera à lui seul l'histoire générale de la gloire et de la poésie françaises. Aujourd'hui, nous ne voulons, nous ne pouvons vous donner qu'une faible idée de ces merveilles, pour lesquelles il ne faudra pas moins de huit jours de l'admiration la plus studieuse et la plus attentive, et quatre

énormes volumes du style le plus rapide. Allons donc çà et là, au hasard, comme on fait dans le premier moment d'entraînement et d'enthousiasme.

Le premier qui se présente dans le palais restauré de Versailles, c'est Napoléon et avec lui Louis XIV. Vous les retrouverez à chaque instant dans le palais, hors du palais; chacun d'eux marchant à la tête de son siècle. Tout d'un coup vous vous trouvez dans l'année 1792, le point de départ de la France nouvelle. C'est là peut-être la plus grande idée de cette œuvre immense. A 1792, commence en effet l'histoire moderne. Vous les voyez tous partir dans leur habit troué de lieutenant, sous la veste de matelot, dans le simple appareil de leurs dix-huit ans inconnus, tous ces hommes, l'honneur et l'avenir de la France, que vous retrouverez là-bas plus tard, empereur, rois, princes, généraux, maréchaux de France, l'élite et l'orgueil de la nation, dans le combat, dans la gloire, dans le triomphe, dans la défaite, dans la victoire. L'émotion vous saisit, rien qu'à les voir ainsi partir. Quelle leçon plus utile et plus royale à la fois? Venez voir ce qu'ils étaient ici; vous verrez dans le grand salon des Victoires ce qu'ils sont devenus? Voici Bonaparte, lieutenant, Jean Bernadotte, soldat; Kellerman, capitaine; André Masséna, lieutenant-colonel; Pierre Augereau, adjudant-major; Catherine Joubert, sous-lieutenant; Marceau, soldat; Desaix, capitaine; Lefevbre, sous-lieutenant; Régnier, canonnier; Soult, sergent au 2ᵉ de ligne; George Mouton, capitaine; Molitor, capitaine; Truguet, lieutenant de vaisseau; Michel Ney, sous-lieutenant de hussards; Junot, soldat; Foy, lieutenant d'artillerie; Pichegru, adjudant d'artillerie; Macdonald, capitaine; Moncey, capitaine; Brune, soldat; Marmont, lieutenant; Maison, grenadier; Gérard, soldat de la Meuse; Sébastiani, sous-lieutenant; Lannes, sous-lieutenant; Joachim Murat, sous-lieutenant; Duperré, matelot; le duc de Chartres, prince du sang royal en 1792, et par conséquent celui de tous qui rencontrera le plus d'obstacles dans sa route; regardez d'abord ce qu'ils étaient alors, regardez ensuite ce qu'ils sont aujourd'hui; et ensuite, si vous êtes des hommes de cœur et d'intelligence, osez donc désespérer de l'avenir et de la Providence!

Quelle infinie distance sépare le Versailles de 1830 du Versailles de 1681! Que ces vastes demeures seraient étonnées si elles pouvaient se reporter, par les pensées et par les souvenirs, à leurs premiers jours de grandeurs! Quand il n'y avait à cette place, chargée de pierres et de marbres, que des arbres séculaires, Henri IV y venait relancer le cerf;

Louis XIII quittait les forêts de Saint-Germain pour les bois de Versailles ; et, quand la nuit le surprenait, le roi couchait dans un cabaret de la route, ne se doutant guère que, non loin de ce triste abri, s'élèverait une maison assez vaste pour contenir le plus grand roi et le plus grand siècle de la France. Peu à peu, le roi se hasarda à faire de son rendez-vous de chasse, un petit château tout en briques. Enfin, en 1660, le véritable roi du château de Versailles, celui qui devait élever ces murailles et les peupler d'hôtes de génie, Louis XIV paraît, et à sa voix, cet immense chaos fut remplacé par une magnificence pleine d'art et de goût. En vain la nature et la disposition des lieux et l'aridité du terrain, semblent mettre autant d'obstacles invincibles aux volontés du jeune monarque ; ces obstacles sont tous surmontés à force de persévérance et de dépenses infinies. Présidé par Louis XIV, un conseil d'hommes de génie se réunit pour élever ces superbes demeures. Mansard élevait les plafonds que Lebrun chargeait de chefs-d'œuvre ; Le Notre disposait les jardins, et répandoit dans ces terrains arides des fleuves entiers, détournés de leurs cours naturels par une armée de travailleurs; Girardon et le Puget peuplaient ces rivages, ces bosquets, ces grottes humides, d'une armée de nymphes, de tritons, de satyres, de tous les dieux de la plus gracieuse Mythologie ; et quand enfin le palais fut bâti et digne du roi, Louis XIV, Colbert, le grand Condé, tous les maîtres du dix-septième siècle en prirent possession comme de leur demeure naturelle, et avec eux tous les grands esprits de cette belle époque, les rois de la pensée et de la poésie, et n'oublions pas d'autres puissances qui voyaient à leurs pieds les rois aussi bien que les poëtes : Henriette d'Angleterre et Mademoiselle de La Vallière, Madame de Montespan et Anne d'Autriche. La poésie et la gloire militaire inaugurèrent le château de Versailles. Louis XIV le remplit de sa gloire, de ses amours, de son courage, et des sévères préocupations de sa vieillesse si remplie de majesté, de tristesse et de résignation.

Le roi mort, après quelques années consacrées à l'enfance de son jeune successeur, le palais de Versailles ouvrit ses portes à un autre maître. Le jeune roi Louis XV, timide comme il était et dédaigneux de l'étiquette, dut se trouver mal à l'aise dans ces demeures où toutes choses étaient uniquement préparées pour servir à la majesté royale, aussi ce fut là une grande révolution pour le château de Versailles, quand il lui fallut subir les enjolivements de madame de Pompadour. C'en est fait, toute cette grandeur, toute cette majesté, tout cet éclat, toute cette pompe, toutes

ces magnificences dont s'entourait, en les ennoblissant encore, la majesté du roi Louis XIV, s'effacent et disparaissent peu à peu. L'art correct et le goût simple du grand Roi, fait place à un ornement contourné, affecté et plus joli que régulier et simple. Les batailles de Lebrun n'ont plus pour pendant que des bergères de Boucher. Louis XIV avait dit en parlant des tableaux flamands: — *Otez-moi de là ces magots!* Sous Louis XV, les magots furent en honneur. *Les petits appartements*, remplacèrent les vastes galeries, le roi fut plus souvent dans le boudoir que dans la salle du trône, l'Œil-de-Bœuf même était désert, et l'escalier de marbre au haut duquel le grand Roi allait recevoir le grand Condé ne fut plus foulé que par les petits pieds de la maîtresse royale. Louis XV mourut à temps pour que le palais de Louis XIV fût sauvé, non pas d'une ruine complète, mais d'une *restauration* complète, ce qui eût été plus triste qu'une ruine.

Mais déjà, la royauté de France, affaiblie par tant d'imprudences et de malheurs, n'était plus une royauté assez grande pour remplir à elle seule cet immense palais. Le palais de Louis XIV ne pouvant convenir qu'à Louis XIV, Louis XVI se perdait déjà dans cette immensité. La reine Marie-Antoinette, si jeune et si belle, avait peur des souvenirs récents encore de ces grandeurs, les jardins du petit Trianon lui convenaient mieux que l'*Allée des Philosophes* où se promenaient Bossuet et ses amis. Dans ces jardins du petit Trianon se promenait seule, à pied, en robe blanche, la tête couverte d'un chapeau de paille, une femme jeune, belle et souriante : c'était la Reine de France.

Enfin, il y eut un jour où le peuple de Paris s'en vint chercher à main armée, le Roi et la famille royale. Le château de Versailles, rempli d'épouvante, ouvrit ses portes à une multitude furieuse. Le lendemain, le château était désert et la famille royale n'y devait plus rentrer.

Pendant la révolution, peu s'en fallut que le château de Versailles ne fût vendu pièce à pièce, arpents par arpents, comme on ferait pour le château d'un jeune gentilhomme ruiné par ses folies. Heureusement Bonaparte vint qui sauva Versailles. Mais nous voici bien loin du nouveau Versailles et de la salle 1792, le point de départ de l'histoire moderne. Entrons-y donc.

1792. La garde nationale part pour la frontière, elle n'est pas prête à revenir; dans les plaines de Jemmapes et de Valmy, s'engagent les premières batailles du drapeau tricolore : vous pourrez distinguer dans la mêlée, à son courage, un des combattants de ces deux journées.

1793 arrive; suivons la France au dehors, car au dehors tout est victoire et triomphe. L'armée française entre à Mayence; Namur, Anvers, Breda, sont pris par nous. Remarquez, au siége de Toulon, ce jeune homme qui prend la ville à lui seul. Déjà nous sommes à Chambéry. L'année suivante amène aussi ses batailles et ses conquêtes : 1794, la bataille de Fleurus! 1795, prise de Luxembourg, bataille de Loano, prise de Bilbao; 1796, Arcole, cette bataille de trois jours; Rivoli, où se montra Joubert; Montésimo, qui se souvient de Rampon; Milan, Pavie, Crétone, Lodi, Mondovi, Montenotte, Castiglione, nobles victoires, filles jumelles de l'an de gloire 1796! L'année 1797 s'ouvre par la bataille de Rivoli; Serrurier s'empare de Mantoue; Ancône met bas les armes; le 15 février de l'année suivante, l'armée française entre à Rome enseignes déployées. Mais la gloire nous presse, quittons l'Europe pour l'Égypte : le général Bonaparte va si vite! 21 octobre 1798, *révolte du Caire.* 21 juillet, bataille des Pyramides; 8 mars 1799, combat de Beirouth. Bonaparte visite les pestiférés de Jaffa. C'est le tableau de Gros, un de ces chefs-d'œuvre que la Restauration avait fait disparaître, et dont elle avait peur, comme l'Empereur lui-même avait peur d'un buste de Louis XIV. Halte de l'armée française en Égypte (1799). Allons encore, allons toujours.

Le dix-huitième siècle s'arrête enfin, étonné de tout ce qu'il a osé commencer, épouvanté de tout ce que le siècle suivant est destiné à accomplir. Ce général, qui était tout à l'heure aux pieds des Pyramides, entre les cheyks Maânen, Mohammed, Solyman, vous le retrouvez maintenant au sommet du mont Saint-Bernard; 20 mai 1800, Marengo; passage du mont Saint-Bernard par l'armée française, Turin. Janvier 1802, Bonaparte, premier consul; juillet 1803, le premier consul entre à Anvers; n'oublions pas ce jour mémorable, le 18 brumaire (9 novembre 1799); mais le moyen de ne rien oublier?

Maintenant quittez un instant les champs de bataille, pour la salle du *sacre de l'Empereur.* C'est un chef-d'œuvre de David, c'est le plus beau jour de l'Empereur et de Joséphine, impératrice des Français, reine d'Italie. Les quatre allégories de la salle sont peintes par Gérard. Ainsi chaque salle de ce vaste palais est disposée, tantôt selon l'ordre chronologique, quand il ne s'agit que des événements ordinaires de cette grande histoire; tantôt selon la grandeur et l'importance des événements, quand tout d'un coup la société française semble s'arrêter pour tenter un nouvel effort. Alors c'est le drame qui remplace l'histoire, c'est le récit épi-

que qui prend la place de la narration ordinaire, ce sont les grands peintres et les grandes toiles que l'on met en avant, comme les plus dignes de représenter telle bataille qui aura décidé de la destinée d'un peuple, tel traité, qui aura changé la face de l'Europe. Voilà comment, avec un peu d'étude, on retrouve la plus grande unité dans ce magnifique désordre.

Quittons la *salle du sacre*, et suivons la grande armée et son général dans leurs triomphes. 18 mai 1804, le premier consul se fait empereur. 5 décembre, l'armée reçoit les aigles au Champ-de-Mars. 9 octobre 1805, l'Empereur est roi d'Italie. Reddition d'Ulm. Capitulation de Memmingen. Passage du Rhin à Strasbourg. Prise du château de Vérone. Et enfin, Austerlitz! Austerlitz! vive, vive à jamais l'Empereur!

1806 amène sa gloire et ses conquêtes. Eylau, Berlin, sont les deux fleurons de cette nouvelle couronne. 1807 présente l'empereur Alexandre à l'Empereur Napoléon. La paix de Tilsitt, le 29 juillet; le 1er juin, l'armée française entre à Dresde. 1808 nous donne Madrid, sanglante conquête. Ferdinand VII arrive à Bayonne. Mort du maréchal Lannes; hélas! déjà notre bonheur se couvre d'un nuage, on a vu des larmes dans les yeux de l'Empereur. 14 janvier 1806, mariage du prince Eugène de Beauharnais avec la princesse Amélie de Bavière, à Munich. 1er juin 1806, l'armée française à Dantzick. 25 octobre 1806, l'Empereur au tombeau du grand Frédéric. 23 juin 1807, entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur le Niémen. 8 juillet 1809, l'empereur Alexandre présente à Napoléon les Cosaques, les Baskirs et les Kalmoucks de l'armée russe. Entrée de la garde impériale à Paris après la campagne de Prusse (1809). Bombardement de Vienne, l'armée française traverse le Danube. Prise de Ratisbonne, et enfin la bataille de Wagram, ce glorieux pendant de la bataille d'Austerlitz.

On ne saurait croire le grand effet que produit sur l'âme toute cette glorieuse histoire écrite ainsi sur la toile et sur le marbre, taillée dans la pierre, ou gravée dans le bronze et renfermée dans le Palais de Versailles. Vous avancez lentement dans ces victoires, retenu d'abord par la gloire et par les chefs-d'œuvre, et ensuite arrêté à chaque pas par le souvenir des désastres qui vont venir.

Vous êtes maintenant dans la salle de la nouvelle impératrice. Marie-Louise à Compiègne, 28 mars 1810. Que vous dirai-je? Vous savez la suite et la fin de cette terrible histoire ; 1812, 1815; l'Espagne, la Russie, l'île d'Elbe, tous ces malheurs, toutes ces défaites, toute cette captivité.

Le château de Versailles est aussi inexorable que l'histoire. Il n'oublie aucune de nos gloires; mais aussi il ne nous fait pas grâce d'une seule des vicissitudes de notre histoire. C'est ainsi qu'après le retour du Roi Louis XVIII, vous voyez le roi repartir une seconde fois pour l'exil; c'est ainsi que le tableau de Gérard, le Sacre de Charles X, qui a été sauvé comme par miracle, et qui nous est rendu dans le château de Versailles, n'est pas loin de *la Salle de Juillet.* La Salle de Juillet est une des plus belles du château, elle prend jour sur la Pièce d'eau des Suisses, et de ses fenêtres, vous pouvez voir la statue de Napoléon qui était placée sur l'Arc de Triomphe du Carrousel. Cette salle se compose de six grands épisodes des Trois Journées : *le Roi à l'Hôtel-de-Ville, le Serment à la Chambre des Députés, la Distribution des drapeaux à la garde nationale, le Roi recevant M. le duc d'Orléans.* Le peuple héroïque des Trois Journées est le héros de cette salle; et plus loin, dans une suite d'appartements plus modestes, vous retrouverez, non sans intérêt et sans émotion, l'histoire du Roi de Juillet et de sa famille : *Le mariage du roi des Belges et de Louise d'Orléans; l'Entrée du Roi à Strasbourg*, 19 juin 1831; *la Flotte française force l'entrée du Tage*, 11 juin 1831; *Prise de Bone; Entrée de l'armée française en Belgique; le Roi sur la rade de Cherbourg; la garnison hollandaise sort de la citadelle d'Anvers; le Roi parcourt Paris et visite les blessés*, 6 juin 1832; *le Roi refuse la couronne de Belgique pour le duc de Nemours; les Ministres transportés à Vincennes*, M. de Montalivet étant ministre. Ainsi cette victoire de Juillet a aussi sa galerie d'apparat et ses petits appartements : car vous ne savez pas que l'Empire dont vous croyez avoir contemplé toute l'histoire, il vous attend encore dans une suite infinie de petites salles, appelées : *Salon des gouaches.*

*Dans le salon des gouaches* vous avez l'histoire de France en miniature. Tous les plans de toutes les batailles, tous les épisodes, tous les accidents, tous les hasards, tous les bonheurs de ces illustres journées, sont réunis par ordre et par date dans *le Salon des gouaches.* Il y a telle bataille, la bataille de Wagram, par exemple, dont vous pouvez suivre le mouvement depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière. C'est une fête d'un nouveau genre que vous avez sous les yeux. Ce n'est plus l'histoire dans son ensemble concis et hâté, c'est l'histoire dans ses infinis détails. Tout à l'heure, les grands peintres vous racontaient à force de génie la grande histoire, à la manière de Tite-Live; dans le salon des gouaches, l'histoire vous est racontée à la ma-

nière de César par les acteurs eux-mêmes, qui ont joué leur rôle dans ces grands drames. Ce sera là, sans nul doute, la plus grande instruction qui se pourra donner aux jeunes aspirants à la gloire des champs de bataille. Tous les mystères de l'art des Condé, des Catinat et des Bonaparte y sont dévoilés et expliqués avec la plus minutieuse persévérance. Le vulgaire, qui ne veut que du spectacle, traversera en toute hâte *le Salon des gouaches*. Le vieux soldat et le jeune soldat donneront, sur tous les autres tableaux d'apparat, une préférence marquée à ces petits tableaux d'une exactitude sévère. — J'y étais! dira le vieux militaire, en se cherchant lui-même dans ces colonnes pressées, où des milliers de soldats sont représentés par un point. — *Et moi aussi, je serai un grand capitaine!* s'écriera tout bas le jeune homme, dans un de ces durables moments d'enthousiasme et d'admiration qui ont révélé tant de héros.

Cependant, rassurez-vous. Toutes les gloires et toutes les grandeurs de la France auront place sur ces murailles. Napoléon et la France moderne, bien que leur place y soit large, ne sont pas les seuls maîtres du château de Versailles. La vieille France et la vieille royauté n'ont pas été oubliées; elles éclatent, elles se révèlent de toutes parts. Ici Charlemagne *dicte ses Capitulaires*; saint Louis *rend la justice à Vincennes;* là, Duguesclin, mort, gagne *le château de Randon.* Le connétable de Richemond *reprend Paris sur les Anglais;* Louis XII *ne venge pas les injures du duc d'Orléans*, noble parole qui pourrait servir de devise à sa famille; plus loin, toujours dans la vieille histoire, *Henri III institue l'ordre du Saint-Esprit;* Henri IV *tient l'assemblée des notables; Nicolas Poussin est présenté à Louis XIII; Mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche; Création de l'Académie française;* et enfin Louis XIV! Il ne faut pas que le Roi nous attende; entrons, s'il vous plaît, dans le *Salon des gardes de la reine;* ici Louis XIV commence; vous pénétrez dans un monde nouveau. Ce ne sont plus les fortes têtes de l'Empire, ce ne sont plus les visages sévères des temps plus reculés; c'est une grâce plus hautaine, c'est une majesté plus dédaigneuse, c'est la beauté d'un autre monde. Cette Diane chasseresse, plus belle que Diane, c'est madame la duchesse de Bourgogne; cette noble tête, si remplie de dignité et de résignation, c'est la reine Marie-Antoinette; dans la salle suivante, le plafond est de Paul Veronèse; Louis XIV, à cheval, semble encore présider à toute cette grande histoire retracée sur les murs; *le doge de Gênes, Francesco, implore le pardon du roy; Namur rendu au roy le 30 juin 1692*; Madame la marquise de Montespan et Madame la princesse de Soubise, et Madame de

Maintenon sont les reines de cette salle ; plus loin, dans le *Sálon de la Reine, le roy visite la manufacture des Gobelins ! le roy visite l'Hôtel royal des Invalides, Baptême de Louis de France, fils du roy*, et quels charmants portraits, le duc de Berry, Philippe V, roi d'Espagne ; Marie-Louise, Élisabeth d'Orléans, duchesse de Berry, une Enfant qui tient des fleurs ! Dans la *Chambre à coucher de la Reine, le Siège de Dôle, le Siège de Lille,* Madame la duchese de Bourgogne; vous entrez alors dans le *Salon de la Paix,* la seule description du plafond pourrait fournir vingt pages de beau style. Cette fois, la *Galerie des glaces* est rendue à son état primitif; Louis XIV y peut venir, il trouvera sa galerie encore embellie ; la *Salle du Trône* est remplie de portraits et de nobles têtes, grandes actions et doux visages. *Tournay, rendu au roy,* 24 juin 1667 ; *Douay, rendu au roy,* 6 juillet 1667. Henriette d'Angleterre, Louise d'Orléans, reine d'Espagne, Marie de France, reine d'Angleterre. La salle suivante avait nom: *Salle de Mercure,* l'histoire du grand roi s'y continue, *l'Académie des Sciences, le Passage du Rhin*, Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France; Anne d'Autriche, reine de France; la duchesse de Savoie; Mademoiselle de Montpensier. Dans la *Salle de Mars, Siège de Luxembourg, Mariage de Louis XIV,* Portraits du Roy et de la Reine; Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne ; François de Vendôme, duc de Beaufort ; Louis de Bourbon, prince de Condé ; Henri d'Orléans, duc de Longueville ; Jules de Mazarin; les grands hommes arrivent après les belles personnes: la gloire après l'amour. Dans la *Salle de Diane,* Louis XIV encore et le grand Dauphin.

Dans le *Salon de l'Abondance*, Valenciennes, Charleroy, Fribourg. Courbez-vous! vous entrez dans la chambre de Louis XIV : le lit est orné de la draperie brodée par madame de Maintenon, le portrait de MADAME, cette noble Henriette d'Angleterre, qui est *morte* dans ces murs, est remis à sa place accoutumée; la balustrade d'or est fermée; sur le prie-dieu sont les Heures du roi ; le couvre-pied, coupé en deux morceaux, a été retrouvé, une moitié en Allemagne, l'autre moitié en Italie ; les deux tableaux de chaque côté du lit représentent une sainte famille de Raphaël, une sainte Cécile du Dominicain ; le plafond est de Paul Véronèse, il a été pris par Bonaparte dans la galerie du conseil des Rois ; les portraits au-dessus des portes sont de Van-Dick. Jamais la chambre royale ne fut plus splendide et plus brillante. Si plus loin vous entr'ouvrez cette porte, quelle austère retraite ! Là s'agenouillait Louis XIV au pied de son confesseur. Plus loin encore (regardez en passant *le Sacre*

*de Louis XV* et la *Bataille de Fontenoy*); dans cet autre appartement, qui a conservé je ne sais quel triste aspect, malgré ses peintures riantes, expira, non pas sans peine ni sans regrets, le roi du dix-huitième siècle, le roi de Voltaire et de Diderot, le roi Louis XV. Tournez la tête : vous êtes au milieu de ses amours. Que de beautés, que de grâces, que d'esprit dans ces sourires! Louis XVI aura son tour; *le roy envoie La Pérouse faire le tour du monde*, il distribue de sa main royale *des secours aux pauvres, l'hiver de* 1788. L'Œil-de-Bœuf n'est pas loin; vous êtes au milieu de tous les poëtes et de toutes les illustrations du grand siècle. Là, comme autrefois, Bossuet est près de Racine, Lafontaine près de Despréaux: Molière près de Corneille. Vous retrouverez, dans une autre salle, d'autres gloires littéraires et philosophiques : Montesquieu, J. J. Rousseau, Voltaire, Buffon, d'Alembert. Quiconque a de droit sa place marquée dans l'histoire de notre pays, a de droit aussi sa place dans le château de Versailles. C'est plus qu'un panthéon, car même les faibles et les vaincus ont leur entrée; c'est moins qu'une biographie, car dans les biographies ordinaires, le crime tout seul vous donne une place. Chaque partie de ce vaste monument est disposée pour recevoir ses héros et ses hôtes. Voici la salle des grands amiraux de France : Florent de Varennes, 1270; Enguerrand, 1285; Matthieu de Montmorency, 1305; Anne d'Autriche; ils y sont tous jusqu'au duc d'Angoulême. Voici la salle des connétables et des maréchaux : Olivier de Clisson, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, Anne de Montmorency, connétables; Catinat, Villars, Jacques de Fitz-James, Lannes, Soult, Moncey, Maison, Gérard, Grouchy, Clausel, maréchaux; les uns et les autres, gentilshommes ou soldats, la gloire et l'orgueil de la France. Il y a aussi la *salle des guerriers célèbres*, afin que ceux qui ont été oubliés dans les récompenses et dans les honneurs ne soient pas oubliés dans la gloire; Chevert, qui n'a pas voulu être cordon bleu; Dumouriez, qui n'a pas été maréchal de France; Joubert, Hoche, Pichegru, Philippe de Custine, Rapp, et les autres favoris de la victoire, qui sont morts dans la bataille avant d'en avoir reçu le prix. Patience, vous aurez aussi le *Salon* ou plutôt la *Salle des États-Généraux*, les combats de la parole après les combats du glaive, Mirabeau en tête, et toutes ces scènes nobles et terribles, autour de la tribune nationale, qui ont été de l'histoire dès le premier jour.

Il nous serait impossible, à nous, leur historien, à nous qui les avons vues en détail et à plusieurs reprises, toutes ces merveilles, de vous les raconter même dans la plus grande confusion. Figurez-vous toute cette

immense cité de marbre et d'or qu'on appelle le château de Versailles, remplie du haut en bas de tableaux, statues, peintures, bas-reliefs, meubles, bustes, emblêmes, drapeaux, faisceaux, aigles, fleurs de lys; figurez vous que l'escalier, les vestibules, les cours, les moindres passages, sont remplis dans tous les sens des souvenirs de notre histoire. Figurez-vous que toutes nos batailles, tous nos combats, sur terre et sur mer, que tous les châteaux, toutes les citatelles de la France, sont représentés sur ces murs. Figurez-vous, enfin, la chapelle royale, rétablie comme au temps de Massillon et du *Petit-Carême.*

Toutes les magnificences de la chapelle sont rendues à leur éclat primitif. Là brillent encore comme dans la nouveauté, les vingt-huit statues de pierre; le maître-autel est de marbre et de bronze; les murs sont chargés de bas-reliefs; la tribune du Roi et la tribune de madame de Maintenon ont conservé leurs vitraux entourés de peintures; la voûte porte encore le beau tableau de Coypel, et enfin sont agenouillés encore aux deux côtés de l'autel, après en avoir été arrachés violemment, Louis XIII et Louis XIV, plaçant la France sous l'invocation de la sainte Vierge.

La *salle de l'Opéra* n'est pas d'une moins grande magnificence. L'or et les peintures ont été renouvelés de fond en comble. Là dansait Louis XIV en présence de toute sa cour; mais Racine n'avait pas encore écrit les beaux vers de *Britannicus.* Là, présidée par madame de Maintenon, une troupe de nobles artistes, madame la duchesse de Bourgogne à leur tête, jouait l'*Athalie* de Racine et le *Misanthrope* de Molière; et plus tard, Marie-Antoinette, pauvre Reine, y chantait de son mieux les opéras de madame Favart.

Mais, ce qui est au-delà peut-être de toute cette magnificence, c'est la *Galerie des Victoires.* Cette galerie a été trouvée par le Roi Louis-Philippe dans de petits appartements obscurs, ignorés sans doute du roi Louis XIV; elle a cent quatre-vingt pieds de plus que la galerie de Lebrun (*galerie des Glaces*) dont Louis XIV et son siècle étaient si fiers; le Roi appelle cette galerie, la *Galerie des Victoires;* la France reconnaissante l'appellera la *Galerie Louis-Philippe.* Dans ce magnifique espace, le Roi a réuni toutes les grandes batailles de notre histoire dans une admirable confusion : Saint Louis, Duguesclin, Henri IV, Condé, Turenne, Vauban, Napoléon, ils y sont tous, et à leurs côtés, toute la France ancienne et moderne dans toutes sortes d'uniformes, qui prend sa part de gloire dans cette mêlée de géans.

Et quand enfin vous vous croyez au bout de toutes ces merveilles, quand votre admiration lassée ne demande plus qu'à se recueillir sous ces beaux arbres qui ont vu, sous leur ombrage vieilli, tant de majestés et tant de grandeurs, un grand escalier se présente ; vous montez, et vous vous trouvez dans un nouveau musée qui occupe tout le second étage du palais. Là, vous voyez réunis tous les portraits de notre histoire. Tous ces grands hommes que vous avez vus jouer leur rôle dans ce grand drame qui se joue au premier étage du palais de Versailles, vous les retrouvez sur la toile. Ils sont là tous, dans toutes sortes d'appareils, ces grands hommes de la France; tous les rois, tous les princes, tous les ministres; et leurs enfants, et leurs femmes, et leurs petits-enfants, et leurs aïeux, et les aïeux de leurs aïeux, vieillards et jeunes gens, en uniforme ou en manteau d'hermine, reines et jeunes filles, la couronne au front, ou couronnées de fleurs ; orateurs et magistrats, prêtres et soldats, saintes dans le ciel ou beautés profanes sur la terre, savans et poëtes, pairs de France et laboureurs, ils sont là tous dans leur gloire et dans leur modestie, dans leur beauté et dans leur grandeur, dans leurs vertus austères ou dans leurs élégantes faiblesses, depuis Diane de Poitiers jusqu'à Madame de Pompadour, depuis Louis XVI jusqu'à Saint-Louis.

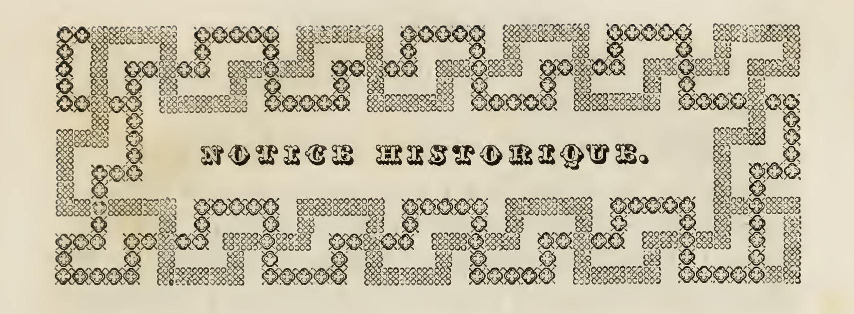
Telle est cette œuvre immense qui n'avait pas de modèle dans le monde; voilà comment ce programme royal a été rempli : la gloire de la France renfermée dans le palais de Versailles! Cette fois le cadre sera digne du tableau, le tableau sera digne du roi qui l'a signé. En moins de cinq ans, le roi Louis-Philippe aura achevé ce monument national; il aura accompli à lui seul, et au milieu de tant de travaux, de tant de dangers et de tant de veilles, la plus grande idée qui ait été conçue à la gloire de la France, puisqu'aussi bien, l'arc de triomphe de l'Étoile et la colonne de la place Vendôme, l'arc de triomphe que le Roi a achevé, la colonne à laquelle il a rendu l'Empereur, n'appartiennent qu'à notre gloire militaire.

Pour donner à cette œuvre royale la popularité européenne qui lui est due, la gravure devait s'emparer des meubles, des tableaux, des statues, des plafonds du château de Versailles, de ce chef-d'œuvre tout entier qu'il s'agissait de reproduire dans ses moindres détails. Le palais de Versailles, ainsi restauré, sera le sujet d'un grand livre; en effet, tous les genres d'immortalité appartiennent de droit à cette illustre et royale entreprise. Aussi, depuis longtemps déjà, et par mille travaux préparatoires, la gravure s'est emparée de ce monument national. Par un de ces bonheurs qui n'arrivent qu'aux grandes choses, aussitôt que

le musée de Versailles put être gravé, un instrument d'une extrême précision fut inventé pour mener à bonne fin et sans encombre cet immense travail : la gravure de *ces quatre mille tableaux ou statues.* Pour un monument de ce genre, la qualité la plus désirable, doit être, sans doute, la vérité et la ressemblance. Grâce au merveilleux instrument de M. Gavard, il est impossible que les quatre mille gravures du musée de Versailles ne soient pas toutes de la plus grande verité et de la plus extrême ressemblance.

Ce sera là, sans nul doute, une copie aussi merveilleuse, sinon aussi glorieuse que le modèle : tous ces faits d'armes, tous ces paysages, tous ces héros, toutes ces femmes, tous ces nobles exemples, tous ces chefs-d'œuvre, tous ces monuments seront reproduits dans leurs moindres détails avec une précision presque mathématique. Cette précision même servira beaucoup au travail de l'artiste, car ceci est à la fois une entreprise d'art et de vérité. Le burin des plus illustres graveurs de l'Europe a été appelé à couvrir de toute sa grâce et de tout son éclat la vérité simple et nue du diagraphe Gavard ; le diagraphe est un instrument d'autant plus admirable en ceci, que, tout en condamnant l'artiste à une vérité scrupuleuse, il lui laisse cependant toute son indépendance, c'est-à-dire, toute son imagination, toute sa verve et tout son talent.






# CHAPITRE PREMIER.

## Itinéraire.

Vous traversez les Champs-Élysées et les beaux ombrages sous lesquels se promène toute la ville dans son plus magnifique appareil ; vous laissez à votre droite les charmantes hauteurs de Chaillot et de Passy, toutes chargées de maisons blanches, de jardins et de terrasses ; bientôt s'offrent à vos regards charmés les verdoyants côteaux de Meudon, de Sèvres, de Saint-Cloud, et tout là-haut, le Mont-Calvaire étincelant sous le soleil. Cependant tournez la tête ! Donnez un dernier coup d'œil au dôme des Invalides, à la Seine qui coule dans son lit ; déjà vous touchez Saint-Cloud et son beau parc ; Sèvres se présente ensuite, et enfin, par une montée insensible, vous arrivez jusqu'à la grande avenue du château de Versailles. Attendez quelques jours encore, et ce même voyage de deux heures,

vous le ferez en quelques minutes, et comme par enchantement, sur le chemin de fer.

En 1561, à cette même place où s'élèvent la ville et le château de Versailles, il n'y avait guère que des forêts et des pâturages; l'emplacement du palais de Louis XIV était le fief de Martial de Léoménie, secrétaire des finances de Charles IX : c'était tout le désordre champêtre d'une ferme. Ces belles avenues qui entourent la ville d'une triple haie de verdure, ces riches hôtels qui conservent encore le souvenir de leur ancienne grandeur, ces bassins, ces jardins, ces églises, ces monuments de tout genre qui font cortége au palais du grand Roi, toutes ces merveilles de l'art et du goût n'étaient en ce temps-là que des forêts séculaires, d'épais gazons, des marais fangeux; partout la solitude et le silence, qu'interrompaient parfois le bruit de la chasse et le son du cor. Henri IV et Louis XIII avaient à peine laissé dans ces lieux déserts quelques traces de leur passage, quand tout à coup la volonté d'un jeune Roi tout-puissant créa toutes ces merveilles. Qui que vous soyez qui aimez les miracles, et pour qui le spectacle de la plus magnifique cité arrachée à des ruines inévitables peut avoir quelques charmes, venez avec nous, et parcourez en toute hâte cette ville naguère abandonnée à elle-même et retrouvant aujourd'hui une vie nouvelle. A deux siècles de distance, c'est le même changement qui s'opère. Louis XIV jeta dans ces lieux le bruit, le mouvement, la vie, les beaux-arts, toutes les pompes de son règne; Louis-Philippe y jette à son tour le mouvement, les beaux-arts, toutes nos gloires nationales; le roi des Français rend la vie à ces ruines; il sauve à jamais ce palais bâti par Louis XIV et que le temps allait abattre; encore une fois cette ville se réveille; ces beaux lieux s'étonnent de ce mouvement in-

accoutumé. Parcourons à la hâte ces monuments voués depuis si longtemps à l'oubli, cette grande avenue par laquelle a passé, *dans des appareils si divers,* toute la royauté de France.

Voici la longue avenue, cette merveille qui est le digne sentier des merveilles; elle traverse la ville de l'est à l'ouest, séparant en deux parties égales le *vieux Versailles* et la *ville neuve.* Voici les deux belles avenues, l'avenue de Sceaux et l'avenue de Saint-Denis, qui, comme la grande avenue, s'arrêtent à la place d'Armes. Saluez en passant le palais de madame Élisabeth. Admirez la coquetterie gracieuse de l'hôtel où régna, souveraine capricieuse et folle, la dernière maîtresse de Louis XV. Plus loin, après l'hôtel des Menus-Plaisirs, non loin de l'emplacement où fut bâtie la salle des États-Généraux, après avoir laissé à votre droite l'hôtel du grand-veneur et l'hôtel du grand-maître, dans l'avenue de Saint-Cloud, si animée et si belle, voici le collége royal de Versailles, autrefois couvent de chanoinesses augustines, bâti par la reine Marie Leczinska, la femme du roi Louis XV, la digne fille de Stanislas, roi de Pologne. Un peu plus loin encore, au bout de l'avenue, s'élevait jadis le château de Clagny, la demeure de madame de Montespan : mais le château de Clagny a été démoli par la bande noire, et aujourd'hui il n'en reste plus que le souvenir. Trois rois ont élevé l'hôpital de Versailles : le Roi Louis XV, le Roi Louis XVI, le Roi Louis XVIII. Le théâtre a été donné à madame Montpensier par la Reine Marie-Antoinette. Louis XIV posa la première pierre de l'église, en 1684; elle fut terminée en 1686 sur les dessins de Pierre Mansard; le tableau du maître-autel est de Michel Corneille; douze beaux médaillons de marbre représentent des apôtres et des pères de l'Église. Arrêtons-nous sur les bords de la

pièce d'eau des Suisses, limpide cristal où se reflète la verdure des bois et de la prairie : ce petit lac, de forme ovale, fut creusé par les Suisses du Roi Louis XIV ; il a trois cent cinquante toises de long sur cent vingt toises de large. A côté et au devant de la pièce d'eau des Suisses, non loin du jardin potager du château, dessiné par La Quintinie, s'étend en mille gracieux détours le jardin anglais de l'hôtel Letellier, qui fut l'hôtel de madame de Balbi plus tard. Charmante et rustique demeure, où se retrouvent toutes les élégantes fantaisies. Le paysage a été préparé dans tous les sens pour la plus grande surprise des yeux et de l'esprit ; ce ne sont que prairies, petites îles, eaux murmurantes, ponts rustiques, grottes, cabanes, fraîches pelouses, chaumières, hautes montagnes transportées à grands frais de la forêt de Fontainebleau ; profonde caverne, et cette caverne c'est un élégant appartement disposé tout exprès pour un ermite de vingt ans : un rocher chargé d'arbres et recouvert d'une verte pelouse sert de toit à cette grotte somptueuse, qui n'a rien à envier à la grotte de Calypso. Ce palais fut bâti par M. Letellier, entrepreneur de l'église Saint-Louis, avec les *rognures* de cette église. Cette église Saint-Louis, qui est aujourd'hui la cathédrale, fut commencée en 1743 : le Roi Louis XV en posa la première pierre ; le dernier des Mansard (Mansard de Sagonne) en fut l'architecte ; elle est dépouillée de tout ornement intérieur, et cependant elle a un air de grandeur. De cette église, vous allez au grand-commun, énorme bâtiment qui s'élève à votre gauche, tout à côté du château ; le grand-commun renfermait mille chambres et deux mille lits, qui étaient tous occupés quand la cour était à Versailles. La manufacture d'armes occupait une partie de cette immense maison. La bibliothèque publique est placée à l'ancien hôtel des affaires étrangères,

rue de la Surintendance ; elle ne contient guère moins de cinquante mille volumes, dont plusieurs livres très-précieux et très-rares : l'exemplaire unique colorié, représentant les tournois des fêtes de Versailles en 1662 ; une carte topographique de Versailles, dessinée par l'ordre du Roi Louis XVI ; plusieurs volumes des premiers temps de l'imprimerie. L'ancien hôtel de la guerre se fait remarquer par son portail décoré de superbes trophées en relief ; dans ces murs furent arrêtées les longues et glorieuses guerres qui ont jeté tant d'éclat sur le dix-septième siècle.

Quand vous avez parcouru tout le quartier Saint-Louis, poussez un peu plus loin jusqu'au village de Buc, au fond du vallon ; l'aqueduc de Buc n'est pas une des moindres merveilles de Versailles. Dix-neuf grandes arcades de trente pieds d'ouverture et de soixante-huit pieds de haut élèvent l'eau à cent pieds dans les airs. On dirait, à voir cette masse imposante, que les Romains ont passé par-là avant d'aller construire le pont du Gard. C'est de l'aqueduc de Buc que viennent toutes les eaux du parc de Versailles, comme toutes les fontaines de la ville sont alimentées par les arcades de Marly. Dans le quartier Saint-Louis est encore la salle du jeu de paume, où, le 22 septembre 1789, l'assemblée nationale vint prêter le serment de *ne pas se séparer avant que la constitution du royaume fût établie sur des fondements solides.*

1789 ! Louis XVI ! Bailly ! Mirabeau ! terribles architectes ! Nous voilà bien loin de Louis XIV, de Lenôtre et de Mansard !

Martial de Léoménie, qui était propriétaire de la seigneurie du château de Versailles en 1561, le vendit en 1575 à Albert de Gondi, maréchal de Retz. On lit dans les Mémoires de l'Estoile que Catherine de Médicis fit étrangler

le secrétaire-d'état Léoménie, pour faire avoir au comte de Retz la seigneurie de Versailles. En 1627, Louis XII, qui venait souvent de Saint-Germain chasser dans les forêts de Versailles, acheta de Jean de Soisy un moulin à vent et un terrain que cette famille possédait depuis le quatorzième siècle. Le Roi, sur l'emplacement de ce moulin, fit construire un *chestif chasteau,* comme dit Bassompier re, afin de n'être plus obligé, comme il lui était souvent arrivé, de coucher dans quelque méchante hôtellerie de rouliers, après avoir couru le cerf. Le vieux château, qui n'annonçait guère le palais qui allait venir, se composait d'une façade de sept croisées, le pavillon du milieu en avait trois, et de deux longues ailes en retour; le tout en briques et dans le goût dégénéré du seizième siècle. Les deux pavillons, en pierre de taille et d'une architecture plus riche, unis par deux portiques d'ordre corinthien, doivent être considérés comme deux édifices à part, ainsi que les deux longs bâtiments détachés qui bordent de chaque côté la *cour des ministres;* c'est là plutôt un confus amas de palais de différents styles, qu'un seul et même édifice.

Cependant, arrangé par Louis XIII, orné de balustrades dorées, de bustes, de statues, de groupes, de vases, sans oublier les huit colonnes doriques, le grand balcon en marbre blanc, la cour élégamment pavée en carreaux de diverses couleurs, mosaïque d'un piquant effet, le vieux château de Louis XIII, avec ses combles en plomb, ses sculptures dorées et délicates, ses quatre-vingts bustes antiques en marbre blanc, posés entre chaque fenêtres sur autant de consoles en pierre grise, se détachant à merveille sur le rouge foncé de la brique, est encore d'un effet étrange et solennel. Les statues et les groupes entremêlés de vases et de trophées d'armes qui couronnent les balustrades du comble

représentent : — *la Richesse,* — *la Justice,* — *Pallas,* — *la Prudence,* — *la Diligence,* — *la Paix.* — Mursy, Coysevox, Girardon, Masson, ont sculpté ces diverses statues. *L'Europe* et *l'Asie,* qui ne forment qu'un seul et même groupe, ont été faites en même temps par Legros et par Masson. Dans l'encoignure, une *Renommée* de Lecomte sert de pendant à une *Victoire* de l'Espingola; dans le coin opposé, *l'Afrique* par Lelongre et *l'Amérique* par Regnaudin, en un seul groupe, servent de pendant à *l'Europe* et *l'Asie;* enfin, *la Générosité* par Legros, *la Force* par Coysevox, *l'Abondance* par Mursy. — Deux statues couchées forment une espèce de fronton sur le pavillon de la façade principale, à droite c'est *Mars,* à gauche *Hercule,* ou plutôt Louis XIV. L'horloge que soutiennent ces deux statues est une horloge immobile; elle ne marque pas le temps, elle est privée de mouvement; elle n'a pas le son argentin qui annonce aux jeunes gens l'heure d'aimer et aux vieillards l'heure de la sagesse. Ce n'est pas une horloge comme les horloges des hommes, marquant également la douleur et la joie, l'espérance et le désespoir, la vie et la mort; son aiguille immobile ne marche pas à travers les passions humaines, leur jetant tour à tour l'agitation ou le calme; c'est une inflexible aiguille qui ne marque qu'un point fixe dans le temps, c'est une horloge qui ne sert qu'une fois dans la vie des Rois : cette aiguille marque l'heure de la mort du Roi; quand l'heure sonne, celui pour qui elle sonne ne peut pas l'entendre, il est mort, il n'est plus Roi, il n'est plus rien. Fatal cadran! il est là, dans cette cour, immobile et impitoyable comme la flèche de l'église de Saint-Denis, qui avait chassé de son château de Saint-Germain le Roi Louis XIV! Son aiguille fatale ne ressemble pas mal à ce doigt invisible qui écrivait de terribles et mystérieuses paroles sur les mu-

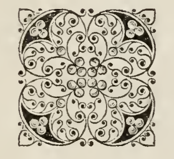
railles croulantes de Balthazar. Cette aiguille, fixée à cette place funèbre, y demeure jusqu'à l'heure où une autre mort royale vient à sonner; alors c'est au tour de la nouvelle heure; l'aiguille fatale tourne un tour de plus sur elle-même, et les caveaux de Saint-Denis comptent un cercueil de plus.

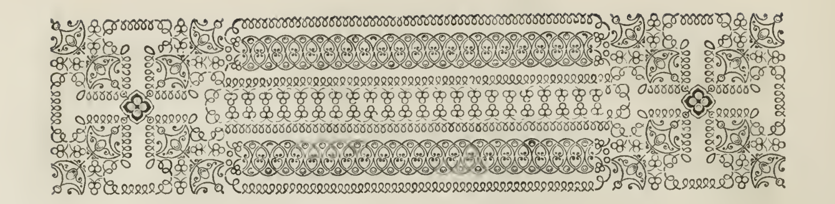
De cette cour, qu'on appelle *la cour royale,* on montait par quelques marches dans *la cour de marbre,* pavée d'un marbre blanc et noir avec des bandes de marbre blanc et rouge; mais la trop haute élévation de la cour de marbre masquait doublement le parc et l'avenue, le nouvel architecte royal de Versailles a mis la cour de marbre au niveau du parc et de l'avenue; après quoi, cette cour ainsi abaissée, il l'a fait de nouveau paver tout en marbre. Maintenant, grâce à cette importante réforme, l'œil embrasse d'un seul coup le jardin, l'avenue, les deux cours, la grille chargée de la couronne et de l'écusson royal, le vieux château de Louis XIII, les vieilles statues des sculpteurs de Louis XIV, et à côté de ces allégories, les héros de l'histoire ancienne et moderne qui ont pris leur place dans ces cours où s'agitait tout le grand siècle : Duguesclin, Bayard, Turenne et Condé, Duquesne et Duguay-Trouin, Tourville et Suffren, Suger et Sully, Richelieu et Colbert, ont quitté le pont de la Chambre des députés, qu'ils surchargeaient de leur poids et de leur gloire, pour se mettre à leur aise dans cette noble arène, et avec eux Jourdan et Masséna, Montébello et Mortier, servent de garde d'honneur au premier créateur de Versailles, au Roi Louis XIV lui-même; car Louis-Philippe a donné au grand Roi la place d'honneur qui lui revenait à tant de titres. La statue équestre de Louis XIV domine cette première cour où déjà la vieille France se réunit si franchement à la France nouvelle.

Il était impossible d'annoncer tout d'abord, d'une façon

plus évidente et plus complète, le plan et l'exécution du Musée de Versailles, l'alliance du passé et du présent, la réunion de toutes les gloires, de tous les grands hommes, de toutes les grandes actions, de toutes les vertus qui ont créé, éclairé, sauvé la France.

Peu à peu cependant, après avoir ainsi agrandi, embelli le château du Roi son père, le Roi Louis XIV se prit à aimer de passion ce vieux palais qui était un peu son ouvrage. Il y venait souvent de Saint-Germain pour y passer tout le jour; quelquefois il y donnait des fêtes, mais la nuit venue, il retournait à son château de Saint-Germain. Déjà cette grandeur naissante se trouvait mal à l'aise dans ce vieux château. C'est alors que Louis XIV demanda un nouveau palais à Mansard.





# CHAPITRE II.

## Mansard.

Jules Hardouin-Mansard appartenait par sa mère à cette nombreuse et illustre famille de grands architectes qui ont eu leur part de gloire sous les règnes si différents de Hugues Capet, de Charles V, de Louis-le-Gros, de Philippe-le-Bel et de François I[es]. Il était le neveu de François Mansard, le grand architecte que Colbert avait d'abord choisi pour élever le Louvre. Ce François Mansard était un habile, sévère et ingénieux artiste, rude aux autres, rude à lui-même, qui n'était jamais content de son œuvre, et qui plus d'une fois fit démolir un édifice commencé afin de l'élever sur de nouveaux plans. François Mansard fut le maître de Jules Mansard. Le Roi Louis XIV aimait Mansard, et il le chargea des travaux les plus importants de son règne. Marly, Clagny, la maison de Saint-Cyr, la place Vendôme, la place des Victoires, la paroisse Notre-Dame de Versailles, sont autant de chefs-d'œuvre de Mansard. C'était un esprit fécond, que nulle difficulté ne pouvait arrêter; ses concep-

tions sont pleines de noblesse et de grandeur; il poussait souvent la hardiesse jusqu'à la licence.

Saint-Simon, qui n'est pas un historien des plus indulgents, parle à plusieurs reprises de Mansard : « Villacerf es-» suya un grand dégoût par le désordre qui se trouva dans » les fonds des bâtiments. Un nommé Mesmin, son princi-» pal commis, en qui il se fiait de tout, abusa longtemps de » sa confiance. Les plaintes des ouvriers et des fournisseurs, » longtemps retenues par l'amitié et par la crainte, éclatèrent » enfin; il fallut répondre et voir clair. Villacerf, dont la pro-» bité était hors de tout soupçon et qui s'en pouvait rendre » le témoignage à lui-même, parla fort haut; mais quand » il fut à l'examen, Mesmin s'enfuit, et il se trouva force » friponneries. Villacerf en conçut un si grand déplaisir » qu'il se défit des bâtiments. Le Roi, qui l'aimait, mais qui » jugeait que sa tête n'était plus la même, lui donna douze » mille livres de pension, outre ce qu'il avait déjà, et accepta » sa démission; et à peu de jours de là il donna les bâtiments » à Mansard, son premier architecte, qui était neveu du fa-» meux architecte Mansard. Il s'appelait Hardouin, et il fut » plus heureux et plus habile courtisan que le vieux Mansard » n'avait été architecte. »

Plus loin, Saint-Simon traite Mansard sans pitié « Cette » belle chapelle de Versailles, pour la main-d'œuvre et les » ornements, qui a tant coûté de millions et d'années, si » mal proportionnée, qui semble vouloir écraser le châ-» teau, n'a été faite ainsi que par artifice. Mansard ne » compta les proportions que des tribunes, parce que le » Roi ne devait presque jamais y aller en bas, et il fit exprès » cet horrible exhaussement par-dessus le château, pour » forcer par cette difficulté à élever le château d'un étage; » et sans la guerre qui arriva, pendant laquelle il mourut,

» cela serait fait. Une colique de douze heures l'emporta,
» et fit beaucoup parler le monde. Fagon, qui s'empara
» de lui et qui le condamna assez gaiement, ne permit pas
» qu'on lui donnât rien de chaud. Il prétendit qu'il s'était
» tué à un dîner, à force de glaces, de pois et d'autres
» nouveautés des potagers dont il se régalait, disait-il,
» avant que le Roi en eût mangé.

» On débita que les fermiers des postes, qui, par leur
» crédit aussi supérieur qu'inconnu, avaient toujours su
» parer aux coups portés à leurs gains immenses, et qui ve-
» naient tout nouvellement de faire refuser une prodigieuse
» enchère surofferte par des gens très-solvables, présentée
» par M. le duc d'Orléans, dans le court voyage qu'il était
» venu faire d'Espagne, furent avertis que Mansard s'était
» chargé de faire voir au Roi des mémoires contre eux et
» qu'ils étaient venus à bout depuis peu de faire rejeter,
» sans autre examen, et qu'il avait refusé jusqu'à 40,000
» livres de rente que ces fermiers avaient offert de lui assu-
» rer pour l'en désister. L'enflure démesurée de son corps
» aussitôt après sa mort, et quelques taches qui se trou-
» vèrent à l'ouverture, donnaient cours à ces propos, vrais
» ou faux.

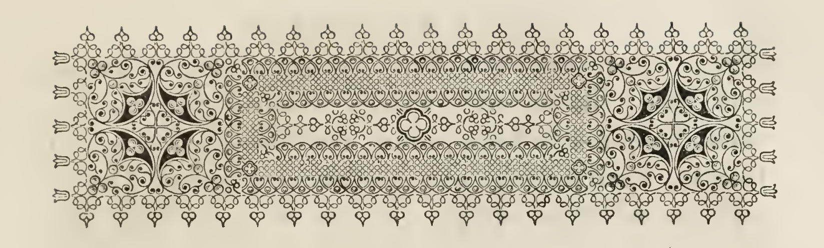
» Ce qui est certain, c'est que peu de jours avant sa mort,
» il avait fort pressé le Roi sur ses avances dans les bâti-
» ments et sur celles des principaux de ceux qui étaient sous
» sa charge, et sur l'épuisement de leur crédit et du
» sien; qu'étant allé faire les mêmes représentations à Des-
» marêts, celui-ci, qui ne savait plus de quel côté se tour-
» ner, lui déclara qu'il n'aurait point d'argent qu'il
» n'eût rendu compte des derniers fonds qu'il avait tou-
» chés. Mansard piqué au dernier point d'une proposition
» si nouvelle, qui attaquait sa confiance entière et le droit

» de sa charge de surintendant, qui était ordonnateur et » point du tout comptable, se défendit sur cette raison. » Desmarêts lui répliqua durement qu'il dirait tout ce qu'il » voudrait, mais qu'il n'aurait pas un sou qu'il n'eût mo- » tivé en quoi étaient passées les dernières 4 ou 500 mille » livres qu'il avait touchées depuis très-peu de temps. Là- » dessus, Mansard fit en effet sa plainte au Roi. Il trouva le » Roi de même avis et avec la même fermeté que le » contrôleur général, tellement qu'ayant voulu répli- » quer, il fut rudement tancé. On crut donc que cette » première et rude marque de chute prochaine, l'embar- » ras où elle le jetait et l'effort qu'il se fit, deux ou trois » jours durant, de cacher ses peines, causèrent en lui la révo- » lution qui le tua. Pendant sa maladie, le Roi en parut fort » en peine et y envoyait à tous moments. Une heure avant » de mourir, Mansard se confessa et pria le maréchal de » Boufflers de recommander au Roi sa famille. Sa veuve eut » une pension.

» A peine Mansard fut-il mort que le Roi envoya cher- » cher Pontchartrain, à qui il enjoignit bien expressément » de faire mettre à l'instant les scellés à Marly, à Versail- » les, à Paris, et de prendre toutes les précautions possi- » bles pour empêcher que rien ne fût détourné. La sur- » prise fut grande de voir le Roi si dégagé sur une perte » qu'une si grande, si longue faveur, devait rendre plus pé- » nible par elle-même, du plaisir et de la commodité, sans » mélange d'aucune humeur, qui lui avait fait trouver du » soulagement à la mort de ses ministres et de ses plus ap- » parents favoris. Il ne se trouva rien à la levée des scellés » qui ternît la mémoire de Mansard. Il était obligeant et » aimable. Sa place fut un mois sans être remplie et fit les » vœux de quantité de gens de tous états; en appointe-

» ments, logements, droits et commodités de toutes sortes,
» sans prendre quoi que ce soit, elle valait à Mansard plus
» de 50,000 écus de rente, et il fut offert 5,000,000 au
» Roi de cette charge et de celles qui en dépendaient. Le Roi
» la voulut diminuer et la changer de nature pendant la va-
» cance. Il se déclara lui-même le surintendant et l'ordon-
» nateur de ses bâtiments. »





# CHAPITRE III.

## La Façade.

Ce fut donc Mansard qui, après avoir arrangé et disposé de son mieux le vieux château de Louis XIII, que le roi Louis XIV voulait conserver, libre enfin de s'abandonner à son invention puissante du côté des jardins, éleva, à l'admiration de toute l'Europe et aux grands applaudissements du Roi, les grands appartements, la galerie des glaces, l'aile neuve du sud, l'aile neuve du nord, la façade, en un mot tout le palais de Louis XIV.

On a conservé les titres d'acquisition de Versailles. « Le 8 avril 1632, fut présent l'illustrissime et révérendissime Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, seigneur de Versailles, reconnoît avoir vendu, cédé et transporté à Louis XIII, acceptant, pour sa majesté, messire Charles de l'Aubespine, garde des sceaux et chancelier des ordres du Roi, et messire Antoine Rusé, marquis d'Effiat, surintendant des finances, la terre et seigneurie de Versailles, consistant en *vieil chasteau en ruine et une ferme de plusieurs*

*édifices*, consistant ladite ferme en terres labourables, en prés, bois, châtaigneries, étangs et autres dépendances, haute, moyenne et basse justice, avec l'enclos et la grange Lessart, appartenances et dépendances et autres d'icelle, sans aucune chose excepter ni réserver, pour ledit sieur archevêque, de ce qu'il a possédé audit lieu de Versailles, pour, d'icelles terre et seigneurie de Versailles et annexes de la grange Lessart, jouir par sadite majesté et ses successeurs Rois comme de choses appartenantes ; cette vente, cession et transport faits aux charges et droits féodaux seulement, moyennant la somme de soixante-six mille livres, que ledit sieur archevêque reconnoît avoir reçus de sa dite majesté, par les mains de... en pièces de seize sous ; de laquelle somme il se tient content, en quitte sadite majesté et tout autre. » (Blondel, *Architecture française,* livre VII, page 95.)

C'est là un bien *petit commencement,* pour le plus beau palais de l'Europe.

Avant d'entrer dans le palais de Versailles et de l'étudier dans ses moindres détails, comme c'est notre projet et le plan de ce livre, plaçons-nous, s'il vous plaît, dans le parterre du château, et là contemplons cette immense façade dans tous ses développements.

Un grand corps de bâtiment avancé, deux immenses ailes de bâtiment reculées qui se détachent brusquement du corps principal l'un au sud, l'autre au nord, un vaste espace de 300 toises tout chargé de pierres de taille, telle est la façade, ou plutôt, telles sont les trois façades, aux trois aspects du nord, du midi et du couchant, du palais de Versailles. Le bâtiment du milieu présente de face dix-sept croisées ouvertes dans la galerie de Lebrun; on compte six croisées dans les deux salons de la Guerre et de la Paix qui

sont aux deux bouts; les deux façades en retour en ont dix-sept, et les deux ailes trente-quatre, c'est donc une élégante suite de cent vingt-cinq croisées au même étage, qui, répétées par cent vingt-cinq portes vitrées au rez-de-chaussée, et cent vingt-cinq petites fenêtres dans les attiques, donnent un total de trois cent soixante-quinze ouvertures. C'est donc là la plus grande et la plus belle façade qui soit en France et peut-être dans le monde; elle est d'une harmonie pleine de majesté : pas d'ornements, pas un seul petit pavillon pour couper l'uniformité imposante de ces belles lignes; seulement une faible saillie des quinze péristyles qui la décorent de distance en distance. Chaque péristyle supporte une console, et sur chacune de ces consoles sont placées autant de statues qu'il y a de colonnes à la base; ces statues sont au nombre de quatre-vingt-six : ce sont d'abord les douze Mois de l'année, puis, Apollon et Diane, l'Art et la Nature; ce sont encore de charmants bas-reliefs qui ornent les cintres des croisées : mais le moyen de s'arrêter à ces capricieux et fins détails de la statuaire, quand l'œil est attiré par ces quatre statues en bronze fondues par les frères Keller, d'après les plus beaux modèles antiques, Silène, Antinoüs, Apollon, Bacchus? Ces quatre chefs-d'œuvre sont le principal ornement de la terrasse du château; aux deux angles sont placés deux magnifiques vases de marbre blanc chargés de bas-reliefs: *les conquêtes de Louis XIV en Flandre, la victoire de Péterwaradin, en 1664; la soumission de l'Espagne.*

Comment donc vous décrire une à une toutes ces merveilles? quelle plume pourrait suffire à une pareille entreprise? Comment vous dire ces bassins qui sont autant de miroirs, mais des miroirs mobiles, entourés en guise de cadres de larges tablettes en marbre blanc, dont les orne-

ments ne sont rien moins que vingt-quatre groupes de bronze, nymphes, enfants, fleuves et rivières de la France; la Garonne, la Dordogne, la Seine et la Marne, le Rhône et la Saône, la Loire et le Loiret? Comment vous dire ces magnifiques jets d'eau qui s'élancent à vingt-neuf pieds dans les airs? ces lacs entourés de verdure où viennent se désaltérer les lions, les sangliers, les ours, les tigres, les cerfs de bronze? Sur ces bords se livrent de redoutables batailles entre ces animaux furieux; le vaincu ouvre en mourant une gueule formidable, et de cette gueule sort une gerbe d'eau jaillissante. Plus loin, murmure doucement la *fontaine de Diane,* dont la statue en marbre blanc fait face à une souriante Vénus; dans le bosquet opposé règnent en souveraines Flore, la déesse des jardins, et la belle Naïade, divinité de l'onde.

Mais un instant arrêtons-nous pour contempler du haut du perron qui conduit dans le *parterre de Latone,* cette allée chargée d'ombre qui traverse le parc et qui fait face au château. C'est un spectacle digne d'un roi. Cette immense ligne de verdure s'étend si loin que la vue ne peut la suivre; elle a pour point de départ ces deux vastes bassins où se reflète le soleil; elle descend comme en se jouant le long des terrasses qui se plongent peu à peu dans le parc; elle se glisse lentement sur la verte pelouse, à travers ce peuple immobile et solennel de statues de marbre; puis tout d'un coup, prenant son vol et glissant légère comme le zéphyr sur les eaux du lac, elle se perd dans un lointain lumineux. Quelle merveille! et cependant figurez-vous que ces riches jets d'eau s'animent; que l'eau circule dans ces canaux comme le sang dans les veines de l'homme; que ces cent mille bruits et ces cent mille murmures interrompent tout à coup ce grand silence, et qu'au milieu de ces cent mille gerbes où jaillissent, se brisent et ruissellent,

comme autant de diamants, les rayons du soleil, vous apparaissent, comme dans un songe fantastique, les arbres, les eaux, les bronzes, les marbres, les gazons, les pierres taillées, les souvenirs de Versailles... Brillante et éblouissante apparition !

On se perd rien qu'à vouloir compter ces parterres, ces bassins, ces jardins, ces vases de bronze, ces escaliers en marbre blanc, ces balustrades où se tiennent couchées des divinités en marbre : ici Cléopâtre qui tend son beau bras à l'aspic. Avancez de quelques pas, du haut de cette balustrade votre regard charmé embrasse tout le parterre et se repose sur la *pièce d'eau des Suisses* : on se croirait dans une de ces belles vallées du canton de Fribourg. Plus loin encore, l'*Orangerie* parfume l'air de ses douces odeurs ; ne sommes-nous pas sous le beau ciel de la Provence? De chaque côté de l'orangerie s'élèvent de longues et larges rampes, les escaliers des *Cent Marches,* qu'on pourrait appeler l'escalier des Géants ; on dirait une montagnetaillée dans le roc. On monte ainsi au plain-pied de l'Orangerie jusqu'à deux belles grilles ouvertes sur la route de Brest, entre deux pilastres qui servent de piédestaux à autant de groupes en pierre. Les deux groupes du côté de la ville représentent l'Aurore et Céphale, Vertumne et Pomone ; les deux groupes du côté opposé, Zéphyre et Flore, Vénus et Adonis.

A gauche et à droite de l'Orangerie, deux autres grilles sont ouvertes d'un côté sur des cours dépendantes du château, de l'autre côté sur la partie méridionale du parc ; ces quatre grilles, entrecoupées d'élégants pilastres, sont couronnées de paniers de fleurs. Figurez-vous un palais du plus bel ordre toscan, tout rempli d'une forêt d'orangers ; c'est le chef-d'œuvre peut-être du grand architecte Jules Hardoin-Mansard.

Il n'y a pas jusqu'aux arbres de l'Orangerie qui n'aient chacun leur chronique et leur histoire, l'un de ces orangers s'appelle *le grand Bourbon;* il appartenait au connétable de Bourbon, et il fut enveloppé par le roi François I[er] dans la confiscation générale de tous les biens du connétable. Cet oranger, vieux comme un chêne, et pourtant chargé de blanches fleurs, l'honneur du printemps, a jeté ses fleurs à douze dynasties, il a vécu douze règnes durant; de combien d'amours il a été le témoin! que de belles passions se sont assises sous son ombrage! que de jeunes têtes sa blanche fleur a couronnées! quelle douce et odorante histoire à écrire : *l'histoire du grand Bourbon!*

Repassons, s'il vous plaît, par la terrasse d'eau pour entrer dans le parterre du nord : un escalier de marbre blanc sépare les deux parterres; la tablette de marbre sur laquelle s'ouvre l'escalier est décorée de quatorze vases en bronze antique; de jolis petits enfants accoudés sur les bords du vase semblent jouer au jeu de regarder les fleurs. Aux deux angles de la tablette on remarque deux beaux vases en marbre égyptien; des deux côté de l'escalier, la Vénus accroupie, admirable copie de la Vénus de Phidias, et la copie d'un autre chef-d'œuvre qui est peut-être le chef-d'œuvre de la statuaire antique, sans excepter l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis, le Rémouleur. Que de chefs-d'œuvre amoncelés dans ce petit coin de terre! et comme on est près de se demander, en présence de tant de prodigalités royales : *Quel est donc le roi qui a passé par là?*

Les plus belles fleurs, ces chefs-d'œuvre d'un jour, et pourtant ces éternels chefs-d'œuvre qui renaissent chaque année, à chaque printemps, embellissent le parterre du nord; ces fleurs et ce gazon entourent à l'envi trois charmants bassins, les bassins des couronnes et le bassin de la

pyramide. Dans les deux premiers, flottent des Tritons et des Sirènes couronnés de lauriers , l'eau tombe en gerbes de ces fraîches couronnes; dans le troisième bassin s'élèvent superposées l'une sur l'autre plusieurs cuvettes de différentes grandeurs; quatre pieds de lion et quatre Sirènes supportent la base de cette pyramide ; de jeunes Tritons portent légèrement la seconde cuvette; la troisième est supportée par des dauphins , la quatrième par des écrevisses de mer ; le tout est couronné par un vase immense d'où l'eau s'échappe et retombe en nappes flottantes. Sur un de ces bassins, qui sont en bronze doré, on lit le nom du célèbre statuaire Girardon. — *Materiam superabat opus.*

C'est ainsi que les chefs-d'œuvre s'entassent sur les chefs-d'œuvre, dans ce palais et dans ce jardin de Versailles. Le créateur de toutes ces merveilles n'a cherché que l'occasion et le prétexte de jeter partout, à chaque instant, toutes les merveilles de l'art. Pas un coin assez retiré, pas une place assez obscure, pas une charmille assez sombre, pour n'y pas rencontrer un marbre, un bronze, un jet d'eau , un effort toujours nouveau d'invention ou de génie. C'est un défi continuel de l'art contre la nature ; c'est une joute sans fin de la nature avec l'art. Au sortir de ce parterre rempli d'eaux jaillissantes et de fleurs à peine écloses, s'étend au loin une admirable charmille d'un effet pittoresque ; mais cette charmille ne suffit pas à l'architecte royal de ces jardins, il faut qu'il place encore le long de ce mur de verdure huit statues de marbre : le Poëme épique ; c'est un jeune héros couronné de lauriers , il a la tête de Louis XIV ; la Mélancolie et sa tortue ; l'Asie , un vase d'encens fume à ses pieds ; la Satire, sous la figure d'un jeune faune ; l'Hiver, vieillard couvert d'un manteau ; ses jambes sont nues ; il étend sur un brasier ardent ses

mains durcies par le froid : c'est un marbre de Girardon; l'Été, qui tient en main les épis et la faucille; l'Amérique, armée de son arc et parée de ses plumes flottantes; un crocodile est à ses pieds; l'Automne, enfin; c'est le dieu du vin couronné de lierre. Tel est le cortége de dieux et de déesses qui anime ces belles charmilles.

Tout au-dessous de la *fontaine de la Pyramide*, au commencement de la rampe qui descend au *bassin du Dragon*, vous rencontrez les *bains de Diane*. C'est un admirable petit bassin carré et d'un grand effet. Le côté du sud est orné d'un bas-relief en bronze doré représentant Diane au bain, entourée de ses nymphes; actéon n'a plus qu'à venir. Quand les eaux sont sorties de leur prison de plomb, elles retombent en immenses nappes sur toutes ces figures. A l'est du bassin carré, une belle statue, un jeune Bacchus, la tête couronnée de raisins, et jouant de la flûte: un bouc semble prêter l'oreille, *aures acutas*, à ses joyeux accords. A l'ouest du même bassin se trouve, furieuse et hors d'elle-même, la Colère. Vous entrez de là dans *l'allée d'eau*, c'est une suite de jets d'eau à droite et à gauche qui vous arrosent de leur légère et murmurante rosée. Cette allée vous conduit, par une pente insensible, au bassin du Dragon et au *bassin de Neptune*, que séparent sur un ruban de gazon sept jolis groupes en bronze de trois jeunes enfants; chaque groupe sert de trépied à un second bassin en marbre d'où l'eau jaillit, retombe et s'écoule dans un bassin inférieur.

Deux bosquets soutiennent de chaque côté l'allée d'eau, *l'arc de triomphe* à droite, *les trois fontaines* à gauche. Dans le bosquet de l'arc de triomphe se rencontre un groupe représentant les victoires de la France en Espagne et en Allemagne. A la suite des groupes de l'allée d'eau, et dans la

demi-lune que forme la charmille devant le bassin du Dragon, encore huit groupes. Ce bassin du Dragon était décoré autrefois d'un immense serpent Python, entouré de dauphins et de cygnes. Le corps du monstre a disparu, il n'en reste plus que la gueule béante, d'où s'élève une colonne d'eau à quatre-vingt-cinq pieds de hauteur; malheureusement pour le serpent Python, il est trop voisin du bassin de Neptune pour que son jet d'eau soit admiré comme il convient.

Le bassin de Neptune est le chef-d'œuvre de marbre et d'eau de ces vastes jardins : le grand architecte y a employé toute son imagination et toute la magnificence de son maître. Représentez-vous une immense tablette de marbre blanc; tout au bas de cette tablette vingt-deux grands vases en plomb et enrichis de bas-reliefs. Tout à coup, du milieu de chacun de ces vases s'élance avec fureur un jet d'eau qui retombe violemment dans le canal qui borde cette tablette; en même temps, au milieu même du canal, vingt-trois jets d'eau s'élancent pour tenir tête aux vingt-deux jets d'eau des vingt-deux vases. Pendant que ces quarante-cinq colonnes jaillissantes s'élèvent dans les airs, chaque vase laisse s'enfuir comme à regret une limpide cascade qui ajoute un bruit, un mouvement et une onde à tout ce bruit, à tout ce mouvement et à toute cette eau murmurante. Trois immenses groupes dominent le bassin de Neptune, Neptune et Amphitrite, avec leur cortége de nymphes, de tritons et de monstres marins; le dieu est majestueusement assis dans une conque marine; derrière sa tête s'élance un monstre affeux, à la gueule béante; un fleuve entier s'échappe de cette gueule entr'ouverte. — Plus loin, le dieu Protée guide les troupeaux de Neptune; plus loin, l'Océan; aux deux angles, des Dragons domptés par des amours : chacun de ces cinq groupes, et chaque figure de

ces groupes, jette l'eau par les narines, par les oreilles, par la bouche, par les yeux, tandis que les huit grands jets d'eau s'élancent en même temps en murmurant. Deux jolies allées demi-circulaires sont agréablement disposées pour servir de théâtre à ce drame hydraulique. — Dans l'allée supérieure, trois statues : Bérénice, Faustine, la Renommée ; la Renommée écrit l'histoire de Louis XIV ; le Temps lui sert de pupitre : en vain l'Envie à l'œil affreux veut retenir la Renommée ; la Renommée la foule aux pieds ; les plus grands princes de l'antiquité, Alexandre, César, Trajan, reproduits dans des médaillons, servent de cortége à Louis XIV.

Si du bassin de Neptune, et en laissant à droite l'avenue de Trianon, vous voulez regagner le parterre d'eau, prenez l'allée des trois Fontaines aux frais ombrages et l'*allée des Ifs*. L'allée des ifs est séparée du parterre du nord par une tablette en marbre blanc sur laquelle sont posés quatorze vases aussi en marbre ; dans le carrefour, cinq Termes : Ulysse, il tient à la main la fleur que lui donna Mercure pour le défendre des enchantements de Circé ; Lysias, le rival de Démosthènes ; Théophraste le philosophe ; Isocrate l'orateur ; Apollonius, qui fut le maître de Marc-Aurèle. — Le long de la charmille des *Bains d'Apollon,* huit statues : la Poésie pastorale, celle qui inspirait les Bucoliques de Virgile ; la Terre, un lion, une corne d'abondance, une couronne de fleurs ; la Nuit, une couronne de pavots, un hibou, une robe parsemée d'étoiles ; l'Afrique, puissante négresse, une trompe d'éléphant lui sert de casque, un lion est à ses pieds ; l'Europe, le casque en tête, le bouclier au côté, et sur le bouclier, un coursier de bataille en bas-relief.

Puisque nous voilà revenus au parterre d'eau d'où notre œil ébloui a déjà contemplé la lointaine perspective qui s'élève devant le château, étudions un à un les ornements de ces

parterres : dans le *parterre de Latone,* tout autour du fer à cheval tout chargé de gazons, se présentent plusieurs belles statues: l'Air, porté sur un nuage, son voile légèrement soulevé par le zéphyr; la Mélancolie, un livre à la main, un bandeau sur la bouche; Antinoüs, le roi Tigrane, un Faune jouant de la flûte, Bacchus, l'impératrice Faurestine, l'empereur Commode, Bacchus, Uranie, Ganymède et son aigle. A la pointe du Croissant, la nymphe à la coquille, une des plus belles études de Coysevox, d'après l'antique : la nymphe, jeune et belle et dans le naïf abandon de ses seize ans, doucement inclinée sur la rive, s'appuie d'une main sur le gazon, et de l'autre main elle puise de l'eau avec une coquille. Au-delà de la rampe, se dressent cinq Termes : Cérès, la tête chargée d'épis, Diogène, un joyeux Faune, une Bacchante, Hercule; et tout à l'extrémité de la charmille: Aria, la célèbre Romaine, et son mari Pœtus : *Pœte, non dolet!* Puis un beau groupe du Puget, *Thésée délivrant Andromède;* Thésée, c'est Louis XIV : le grand artiste a écrit au bas de ce chef-d'œuvre :

LUDOVICO MAGNO,
SCULPEBAT ET DICABAT EX ANIMO
PETRUS PUGET
MASSILIENSIS.

A LOUIS-LE-GRAND,
PIERRE PUGET,
DE MARSEILLE,
A CONSACRÉ CE MARBRE
OU IL A JETÉ TOUT SON TALENT ET TOUT SON ZÈLE.

Ce beau groupe est tout au bout de l'allée qui a nom *le Tapis vert.* Quand régnait Louis XIV, il y avait, pour servir de pendant au Persée, le Milon de Crotone, autre chef-d'œuvre du même artiste. Le Milon est au Musée de Paris,

où il tient dignement sa place à côté des chefs-d'œuvre de l'art. On raconte à ce sujet que lorsqu'on ouvrit à Versailles la caisse qui renfermait le Milon, la reine Marie-Thérèse, voyant tout à coup cette belle étude du vieil athlète sur le point d'être dévoré par un lion, et faisant de vains efforts pour se délivrer de l'arbre qui le retient captif, s'écria, saisie d'effroi et de pitié : *Ah! le pauvre homme!*

On voit, non loin du Chilon, Castor et Pollux, puis cinq Termes, le fleuve Amélon, Pandore; c'est la Pandore de Mignard, exécutée en marbre; Mercure, Platon, Circé, au bas de la tablette qui borde la rampe du sud; à gauche, le Gladiateur mourant, belle copie d'un chef-d'œuvre; à droite, une copie de l'Apollon Pythien, et en remontant la rampe, Uranie, Mercure, Antinoüs, Silène et Bacchus; Vénus Callipyge, Tiridate, roi d'Arménie; le Feu, la Poésie héroïque, le Point du Jour. Entre ces deux rampes, s'ouvre un large perron, qui mène du parterre d'eau dans le parterre de Latone; au sommet de ce perron, deux grands vases en marbre blanc portent, en bas-reliefs, les victoires de Louis XIV. Mais qui pourrait entrer dans tous ces détails? Voici quatre vases en marbre ornés de pampres, deux autres vases consacrés à Mars, le dieu de la guerre; plus haut, sur cinq gradins circulaires, Latone et ses enfants, Apollon et Diane; Diane encore; Flore, Jupiter et Cérès; les paysans qui ont refusé à la déesse un peu d'eau pour apaiser sa soif sont changés en grenouilles, et vomissent l'eau à torrent. Entre les deux parterres se présente la plus belle allée du parc, le Tapis vert; c'est une large pelouse toujours verte, bordée de douze vases et de douze statues : chacun de ces vases porte son bas-relief ou l'ornement qui lui est propre. Parmi les statues : la Fidélité, la Fourberie, Vénus, Didon, Achille, Junon, Cyparisse et son cerf; le Tapis vert s'arrête

au bassin d'Apollon; Apollon s'élance du sein des ondes; son char est traîné par quatre chevaux; les tritons et les nymphes nagent à la suite du char; le char est entouré de trois gerbes qui s'élancent, l'une à cinquante-sept pieds, les deux autres à quarante-sept pieds dans les airs. Au-delà du bassin d'Apollon s'ouvre le *grand canal,* sur lequel l'œil se repose de toutes ces merveilles et qui sert, pour ainsi dire, de vaste miroir à ce parc, à ces jardins, à ces eaux, à ce ciel, à ce palais.

Vingt-quatre groupes de statues dans le pourtour du bassin. Protée chargé de liens par Aristée : *pastor Aristeus;* la nymphe Syrinx, couronnée de roseaux; Jupiter, Junon, le vieux Silène; et plus loin, quand on a traversé l'allée d'Apollon : Orphée, la Lumière, Cléopâtre; puis, en revenant par le côté du midi : Junon, Hercule, la Victoire, Bacchus, Pan, Ino et Mélicerte. Et maintenant, entrons dans l'intérieur du parc en remontant, et commençons par le côté du midi.

Nous sommes sur le bord des *bassins de l'Hiver* et de *l'Automne;* un marbre blanc les entoure. De l'autre côté, du côté du nord, nous trouverons bientôt le *bassin de l'Été* et le *bassin du Printemps*. Chacun de ces bassins est représenté par le dieu dont il porte le nom. Ici l'Hiver, vieillard à la longue barbe, entouré de jeunes enfants; dans un autre bassin, l'Automne, le dieu de la vendange, escorté de fringants satyres : cette allée, parallèle au Tapis vert, s'appelle *l'allée de Bacchus et de Saturne*. Au sud, et non loin du bassin de l'Hiver, s'élève le *bosquet du Roi;* à droite et à gauche de cette enceinte, deux cabinets de verdure recèlent, sous leur feuillage, deux vases de marbre; à l'extrémité d'un frais gazon, une colonne corinthienne porte, sur un chapiteau de bronze, une petite statue de Flore en marbre blanc; aux deux angles des bosquets, l'Hercule Farnèse et

une belle Flore antique. Tout en face de la barrière d'entrée éclate et brille *le bassin du Miroir,* en deux immenses gerbes dans lesquelles se joue le soleil; sur la terrasse voisine, quatre statues antiques : Vénus, Apollon, une Vestale, une Impératrice. Que si nous suivons cette belle allée du milieu de l'ouest à l'est, cette allée nous conduira au milieu d'un jardin anglais qu'on appelle *le bosquet de la Reine.* Au milieu d'un carré de tulipiers, un vase de granit et quatre amphores en bronze. En traversant une seconde fois l'allée de Bacchus, la *salle de Bal :* la cour y dansait dans la belle saison ; c'est une salle ovale, entourée d'un double amphithéâtre de gazon et de rocailles. *La salle de la Cascade* n'est pas loin : c'est une grande salle de verdure; quatre dieux Termes entourent le gazon, quatre autres sont rangés contre les vieux marronniers; Pomone, Hercule, Flore, Neptune, le Dieu des jardins, Pallas, une Bacchante; dans l'enfoncement de la charmille, un beau vase orné de trophées. Au fond, et à peu de distance du bosquet de la Cascade, *le bosquet de la Colonnade.* C'est une admirable rotonde de trente colonnes et d'autant de pilastres de l'ordre ionique et des marbres les plus précieux : colonnes et pilastres sont réunis par des arcades qui supportent une attique, et au-dessus de cette attique, trente-deux vases en marbre blanc couronnent ce bel ouvrage : la richesse des bas-reliefs n'est pas inférieure à toute cette grandeur pleine d'élégance. Sous les arcades, vingt-huit cuvettes en marbre blanc lancent au loin un jet d'eau qui retombe dans le chenet creusé tout autour; au milieu de cette enceinte, l'Enlèvement de Proserpine, de Girardon.

Arrive ensuite *la salle des Marronniers.* Les beaux arbres! les beaux bustes et les deux belles statues! Apollon, Alexandre, Othon, Marc-Aurèle, Antinoüs, Antonin, Septime-

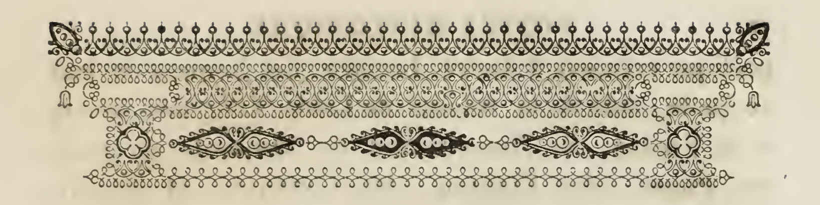
Sévère, Octavien, Annibal, Méléagre. Aux deux bouts de la salle, deux petits jets d'eau qui retombent dans deux bassins en marbre blanc!

Traversez le tapis vert, vous trouverez de l'autre côté du parc les bassins du Printemps et de l'Été, dont nous parlions tout à l'heure. Le printemps, c'est Flore portant une corbeille de fleurs, des enfants l'entourent de leurs guirlandes. L'été, c'est Cérès qui tient en main sa faucille. Du milieu de ces deux groupes, qui sont en bronze, deux gerbes d'eau s'élancent ; entre ces deux bassins s'étend un grand tapis de verdure traversé par l'allée qui va d'un bassin à l'autre. Là se trouve le *bosquet des Dômes.* C'est un bosquet rond et fermé; le milieu est occupé par un bassin entouré d'une balustrade en marbre blanc, qui laisse échapper une grosse gerbe de soixante-dix pieds. Une terrasse domine ce bassin ; cette terrasse porte aussi sa balustrade en marbre ; la plinthe et les pilastres de cette balustrade sont couverts de quarante-quatre bas-reliefs admirables de Girardon, représentant les armes anciennes et les armes modernes. Tout autour et dans l'intérieur de l'enceinte sont rangées huit statues de marbre blanc : Diane, Flore, Arion, Ino, le Point du jour, Galathée, Acis, le jeune berger. Pour pendant au bosquet des Dômes, le *bassin d'Encelade,* entouré d'arbres ; tout au milieu, le terrible Titan, sous son rocher, foudroyé par Jupiter; on voit encore la grosse face et les larges mains d'Encelade ; le reste de son corps est écrasé par le roc, la bouche du géant rejette une colonne d'eau de soixante pieds; même le rocher qui l'accable jette l'eau, mais à une moins grande hauteur.

Vous pouvez, du bassin d'Encelade et en repassant par la *salle de Flore,* gagner le quinconce du nord, orné d'un vase en marbre blanc et de huit Termes ; aux quatre angles du

gazon, l'Abondance, un Satyre, Pomone, un Faune; quatre autres Termes entre les charmilles; Cérès, la déesse Hygie, Cérès encore, et enfin l'Hiver. Au sortir de ce quinconce, le *bosquet d'Apollon;* là plus qu'en tout autre lieu du parc, l'art s'est efforcé de ressembler à la nature. Cet énorme rocher est-il là de toute éternité? est-il l'œuvre de Dieu ou l'ouvrage de la main des hommes? Nul ne saurait le dire. Au milieu du rocher, qu'on dirait violemment entr'ouvert par un volcan, est creusée une immense grotte que soutiennent d'épaisses et informes colonnes qui n'ont pu avoir pour architecte que le hasard; cette grotte est le palais de Thétis, les nymphes s'empressent autour d'Apollon, le dieu du jour; des nymphes lavent les pieds du dieu, une nymphe verse les eaux dans un bassin, trois nymphes, debout derrière lui, parfument ses beaux cheveux, ces nymphes sont belles et jeunes, et attentives, et pleines de grâce. A droite du dieu, les chevaux qui l'ont traîné sont abreuvés par les Tritons. Les deux chevaux se cabrent et se battent, un Triton les sépare. Les nappes d'eau qui s'échappent en torrent des anfractuosités du rocher donnent à ce lieu beaucoup de fraîcheur et un doux murmure. Des siéges de gazon y invitent à la rêverie. C'est vraiment un endroit enchanté, où sont réunis à leur plus excellent degré toutes les richesses de l'art, toutes les simples beautés de la nature.





# CHAPITRE IV.

## Le Grand et le Petit Trianon.

D'autres bosquets nous attendent encore : le *rond vert ;* — dans la charmille sont cachées quatre statues, Diane, Bacchus, deux Faunes. Dans le bosquet qui entoure le rond vert, le satyre Marsyas et un buste antique. — Très-près de là, le *bassin des enfants* : six enfants s'abandonnent à leurs jeux au milieu d'une île, l'île est un jet d'eau de quarante-huit pieds. — La *salle de l'Étoile :* quatre statues antiques, Mercure, Uranus, Apollon, une Bacchante. —Puis enfin le *bassin de l'Obélisque* et l'immense colonne d'eau qui s'échappe de ces tuyaux ; mais, encore une fois, ce n'est pas notre tâche de vous décrire tous ces bosquets, tous ces gazons, tous ces bronzes, tous ces marbres, toutes ces eaux jaillissantes, toutes ces allées immenses, tous ces chefs-d'œuvre de l'art, du goût, de l'imagination, toute cette immense et

poétique création d'André Lenôtre. Cet homme de tant de génie, aidé de la volonté de Louis XIV, des trésors de la France, de l'imagination de Mansard, du génie des Puget, des Coustou, des Coysevox, et des Girardon.

Quand vous êtes à bout de toutes les merveilles du parc et du jardin de Versailles, d'autres merveilles vous attendent. Tout au bout de l'allée d'Apollon, à votre gauche, une grande avenue se présente. Suivez cette avenue, elle va vous conduire à une autre maison royale, au grand Trianon. Après le palais de Louis XIV, Trianon, c'est le calme, le repos, c'est le silence. A Trianon, le Roi échappait à sa propre grandeur. Trianon est encore l'ouvrage de Mansard, l'architecte a voulu cette fois charmer les yeux plutôt par l'élégance que par la majesté de l'édifice. On dirait une maison de marbre : les deux ailes sont réunies par une galerie ou péristyle qui figure la façade principale. Ce péristyle, percé de sept grandes arcades, présente dans son milieu huit colonnes ioniques et dans toute sa longueur quatorze pilastres ; les deux ailes sont également ornées de six pilastres à chacune de leurs extrémités.

Tout le palais n'a qu'un étage au rez-de-chaussée ; il est surmonté d'une frise en marbre ; au-dessus de cette frise, une balustrade en pierre ; derrière cette balustrade, une corniche à l'italienne. — Dans l'intérieur du péristyle, quatorze colonnes ioniques sont engagées dans le mur du côté du jardin ; ce péristyle est pavé en larges carreaux de marbre blanc et de marbre noir ; il y a un vestibule aux deux ailes du palais.

Le petit Trianon n'est qu'un simple pavillon de forme carrée, percé de cinq croisées en face, et construit avec beaucoup d'élégance par l'architecte du roi Louis XV,

Gabriel. Quatre colonnes le décorent du côté de la cour, quatre colonnes aussi de l'ordre corinthien, ornent la principale façade; son comble à l'italienne est décoré d'une balustrade ouverte comme est décoré le grand Trianon.

Le grand et le petit Trianon, plus encore que le palais de Versailles, ont été soumis à bien des changements. Le grand Trianon se souvient encore de Louis XIV, le petit Trianon se souvient de Marie-Antoinette. Le jardin du petit Trianon est peut-être le chef-d'œuvre des jardins anglais. C'est un admirable assemblage d'arbres exotiques parmi lesquels s'élève le cèdre du Liban; rien n'égale la fraîcheur des gazons, la beauté des arbres, la limpidité des eaux : ce jardin renferme un village; dans le village, le château du seigneur, le manoir du bailli, la maison du curé. Un petit lac vous conduit à un petit moulin, le moulin renferme une laiterie en marbre blanc; la jeune laitière, c'était Marie-Antoinette, reine de France. Sur le penchant d'un coteau, non loin de la tour de Marlborough, la ferme et l'étable; non loin de la ferme, une grotte sauvage; c'était le salon de musique de la reine. Le petit Trianon, non content de son jardin anglais, possède aussi un petit jardin français: dans ce jardin français s'élève un pavillon à l'italienne, c'est une salle à manger d'été; elle est ornée de quatre bassins où se jouent des enfants, des poissons et des oiseaux aquatiques. A l'extrémité du jardin français, quand vous avez traversé un pont en fer jeté sur un chemin creux, se trouve un bosquet dans lequel une jolie petite atalante s'arrête pour écouter le bruit d'un jet d'eau. Vous rencontrez alors une barrière qui s'ouvre sur le jardin du grand Trianon. Le jardin du grand Trianon est un jardin à la française : au milieu d'un vaste bassin s'élève une copie en marbre du Laocoon; le bassin du Laocoon touche au

bassin de l'amphithéâtre ; dans le fond de l'amphithéâtre de verdure, une colonne en marbre rouge qui supporte un buste d'Alexandre ; dans le bassin des baigneuses, quatre belles nymphes. La charmille est entrecoupée de vingt-quatre niches de verdure, qui renferment vingt-quatre bustes antiques ; cette charmille s'appelle *la charmille des Empereurs*. La charmille des marronniers vient après, ornée à ses extrémités d'un bassin où se jouent des groupes d'enfants. La cascade qui vient ensuite se compose de cinq bassins superposés ; au-dessus du premier bassin deux naïades versent les trésors de leurs urnes renversées ; le second bassin soutient deux cuvettes blanches d'une riche sculpture ; le troisième bassin représente en bas relief la naissance de Vénus ; le quatrième bassin est garni de trois cuvettes de marbre blanc ; le dernier est entouré d'une large tablette de marbre rouge. A droite et à gauche de la salle de verdure, Jupiter et Junon, ou, ce qui est plus vrai, Louis XV et la reine de France, Marie Leczinska.

Il faut encore nous arrêter au bassin du rond d'eau, orné de tritons et d'amours. Le bassin du miroir se compose de deux parties. Dans le premier bassin, un groupe d'amours, deux dragons qui jettent de l'eau ; et sur les bords du bassin, une copie du Rémouleur ; dans le second bassin, deux groupes d'enfants qui jouent avec des coquilles.

Vous traversez le grand quinconce, vous êtes au milieu du bas-parterre, sur les bords d'un bassin ; le parterre supérieur est orné de deux bassins ; huit vases en marbre blanc décorent ce double parterre, d'où l'on peut voir la façade du château et une élégante colonnade.

Nous ne parlons pas des bosquets, labyrinthes, salles de verdure du grand Trianon. Ce livre n'est pas un itinéraire, c'est une description simple et rapide, faite à vol

d'oiseau. Voici déjà bien assez longtemps que le parc et les jardins de Versailles nous arrêtent, n'oublions pas que nous sommes tout simplement les historiens du *Musée de Versailles,* c'est-à-dire qu'à propos de cet immense chef-d'œuvre, nous avons à écrire toute l'histoire de France depuis les temps les plus reculés de la monarchie jusqu'à nos jours. Rien qu'à décrire les Minerves, les Jupiters, les divinités champêtres, héroïques ou infernales, les vases du grand et du petit Trianon, il nous faudrait encore huit jours.

Comme nous l'avons dit, Louis XIV bâtit le grand Trianon. Trianon était un petit village que le roi acheta aux moines de Sainte-Geneviève; le village et son église furent abattus. Louis XV, qui trouvait le grand Trianon encore trop grand pour sa Majesté, fit bâtir le petit Trianon. Louis XVI donna le petit Trianon à la reine Marie-Antoinette, qui dessina le jardin anglais. Les deux Trianons sont enclavés dans le petit parc de Versailles; on n'ose pas dire combien le grand parc a de lieues de tour.

Comme aussi il est impossible de dire quelles sommes immenses ont été englouties dans ce terrain plus étendu que bien des capitales.





# CHAPITRE V.

## Itinéraire.

Mais, pour nous conduire dans les jardins de Versailles, nous avons un guide qui certes avait étudié avec grand soin et tout à son aise ces magnifiques demeures, et qui devait en connaître à fond toutes les merveilles. Ce guide infaillible, on peut le dire, c'est Louis XIV lui-même. Il avait tant d'amour et de passion pour ce palais de Versailles, qu'il regardait comme la merveille la plus étonnante de son règne, qu'un jour, fatigué de voir son palais et ses jardins ainsi parcourus sans plan, sans méthode, sans goût et au hasard, le Roi prit la peine d'écrire lui-même comment il voulait qu'on étudiât Versailles.

Ce morceau d'histoire a été retrouvé récemment dans un manuscrit de la Bibliothèque Royale. Les courtisans du grand Roi n'avaient garde de ne pas transcrire sur un ma-

gnifique vélin l'itinéraire royal : nous donnons en entier ce manuscrit de Louis XIV, en conservant l'orthographe royale, comme si nous étions de vieux courtisans.

1. En sortant du château par le vestibule qui est sous la chambre du *roy*, on *yra* sur la terrasse; on s'*arrestera* sur le haut des degrés pour considérer la situation du jardin, des parterres, les pièces d'eau et les fontaines des cabinets.

2. Après, on tournera à gauche, et l'on *dessendra* par le degré des *Sfinx*. En arrivant sur le haut on fera une pause pour voir le parterre du *midy*, et après *on yra* sur le haut de l'Orangerie, d'où l'on verra le parterre des orangers et le lac des Suisses.

3. On tournera à droite pour aller monter sur la terrasse, et l'on *yra* au corps *advancé* d'où l'on *void* les gerbes de *Baccus* et de Saturne.

4. On passera ensuite sur la terrasse près de Cléopâtre, pour aller sur le haut degré de *Latonne;* on fera voir le bassin et les jets qui l'environnent, les *lesars*, les rampes, les statues, l'allée *royalle*, l'Apollon, le canal, et puis l'on retournera pour voir les parterres et le château.

5. On *dessendra* par la rampe du *costé* du *nort* pour aller au point de *veue;* on fera considérer les rampes, les vases, les statues, les *lesars*, *Latonne*, le château; de l'autre *costé* l'allée *royalle*, l'Apollon, le canal, les gerbes des bosquets, Flore, Saturne, à *droit Sérès*, à gauche *Baccus*.

6. On *yra* faire le tour de la girandole, et l'on retournera à la salle du bal.

7. On y entrera par le bas de la rampe de *Latonne*, et après avoir regardé la situation du lieu, les effets de...., et avoir fait le tour de *l'islle*, on sortira par l'allée de *Baccus*, que l'on remontera jusqu'à la porte de l'Orangerie.

8. On y entrera et on suivra jusqu'à celle de la grande *aisle*, par laquelle on sortira pour aller à la fontaine. On pourra *ce* promener à l'ombre des orangers, et sortir par la grille du *costé du labirinte*.

9. On passera dans ledit *labirinte*, et l'on ira jusquà la fontaine des *canes* et du chien. Après on remontera pour en sortir par l'allée de l'*islle royale*.

10. On fera le tour de la grande pièce par la gauche, et l'on *s'arrestera* au bas, dans le milieu, pour considérer les allés, les gerbes, les coquillages, les bassins, les statues et les portiques.

11. Après on *yra* à la *gallerie* et on fera le tour.

12. L'on *yra* a la *collonade*; en y entrant on verra le *group* du milieu, et l'on fera *ensuitte* le tour pour considérer les *collones*, les cintres, les bas-reliefs, les vases et les bassins. En sortant on *yra* dans l'allée *royalle*, on *savancera* jusques à Apollon, d'où l'on verra le *costé* du canal et *celui* du château.

13. On remontera après à *Lancelade*, on en fera le tour.

14. De là on ira aux bains d'Apollon, on les considérera, aussi bien que la fontaine et les balustres, et après en avoir fait le tour on ira aux bains d'Apollon, on les considérera, aussi bien que la fontaine et les balustres, et après en avoir fait le tour on ira à Flore.

15. On *dessendra* dans la salle du conseil.

16. On ira à la montagne, on verra la grosse gerbe et les cinq autres.

17. Ensuite on entrera au théâtre.

18. On ira à la montagne, on fera un demi-tour dans la petite allée qui tourne devant que d'entrer dans le centre de l'étoile, et quand on y sera, on fera le tour de la montagne.

19. On ira après passer à Cérès, pour aller au théâtre; on

verra les changements et on considérera les jets des cascades.

20. On sortira par le bas de la rampe du parterre du nord et l'on entrera au marais, on fera le tour.

21. On entrera aux trois fontaines des trois étages, on sortira par l'allée qui va au Dragon.

22. On tournera autour du Dragon, et l'on fera considérer les jets et la pièce de Neptune.

23. On ira à l'arc de triomphe : l'on remarquera la diversité des fontaines, des jets, des nappes, des figures et des différents effets d'eau.

24. On sortira par le Dragon, on passera par l'allée des Enfants, et quand on sera sur la pierre qui est entre les deux bassins d'en bas, on se tournera pour voir d'un coup d'œil tous les jets de Neptune et du Dragon ; on continuera de monter ensuite par ladite allée.

25. On s'arrêtera au bas de la nappe, et l'on fera voir les bas-reliefs et le reste de cette fontaine.

Et 26. On passera après à la Pyramide, où l'on s'arrêtera un moment, et après on remontera au château par le degré de marbre qui est entre l'Aiguiseur et la Vénus honteuse. On se tournera sur le haut du degré pour voir le parterre du nord, les statues, les vases, les couronnes, la pyramide et ce que l'on peut voir de Neptune, et après l'on sortira du jardin par la même porte par où l'on est entré.

### *Manière de visiter la ménagerie* (1) *et Trianon.*

Quand on voudra, le même jour, voir la ménagerie et

(1) *La Ménagerie*, située au bout du bras méridional du grand canal, était un très-beau château que Louis XIV donna à la duchesse de Bourgogne, et que cette princesse se plaisait à habiter.

le Trianon, après avoir fait une pause auprès d'Apollon, on s'ira embarquer pour aller à la ménagerie.

En montant sur l'amphithéâtre on fera une pause pour considérer le canal et ce qui le termine du côté de Trianon.

On ira dans le salon du milieu.

On entrera dans toutes les cours où sont les animaux.

Après on se *réembarquera* pour aller à Trianon.

En arrivant, on montera par les rampes, on fera une pause en haut, et l'on fera remarquer les trois jets, le canal et le bout du côté de la ménagerie.

On ira droit à la fontaine du milieu du parterre bas, d'où l'on montrera la maison.

Après on ira la voir par dedans.

On entrera sous le péristyle; on y remarquera la vue de l'avenue et du jardin et l'on verra la cour.

Après on ira dans le reste de la maison jusqu'au salon du bout de la galerie.

On montera le jardin du roi.

On reviendra par le même salon du bout de la galerie pour entrer dans les sources.

Et après on passera dans la galerie pour aller à Trianon-sous-Bois. On ira jusque sur la terrasse du haut de la cascade, et puis on viendra sortir par le salon du bout de la galerie du côté du bois.

On ira le long de la terrasse jusqu'à l'angle d'où l'on voit le canal, on tournera après au cabinet du bout de l'aile, d'où l'on verra le château, les bois et le canal.

On sortira et l'on passera le long du corps de logis du côté des offices, et on ira jusqu'à l'allée du milieu.

Quand on sera dans le centre de la maison, on fera voir l'obscurité du bois, le grand jet et la nappe au travers de l'ombre.

On descendra droit du parterre ou gazon ; on s'arrêtera au bas de l'allée obscure pour considérer les jets qui les environnent.

On ira passer à la fontaine qui est dans le petit bosquet pour aller à la cascade basse, on remontera le long de l'allée jusqu'à la haute.

Et après on ira traverser le parterre bas par l'allée qui va sur le fer à cheval.

On descendra dans les bateaux pour aller à l'Apollon, et après on reprendra l'allée qui va à Flore ; on ira aux bains d'Apollon, et l'on verra le reste ainsi qu'il est marqué ci-dessus.





# CHAPITRE VI.

## Les Fêtes de 1664.

Ne quittons pas ces jardins si remplis de souvenirs, sans nous reporter par la pensée au milieu de ces fêtes brillantes dont ces beaux lieux furent les témoins. Partout sur notre passage ces souvenirs arrivent en foule. Voici le carrefour où se célébrèrent les fêtes de 1664 en l'honneur de la mère et de la femme de Louis XIV, et, disent des historiens moins discrets, en l'honneur de cette belle La Vallière. Le carrefour avait été changé en une forêt d'orangers et de beaux arbres ; il était couvert de tentes élégantes toutes d'or et de soie, le roi, qui ne voulait que des choses extraordinaires, avait réuni dans ses jardins tout l'éclat, toute la magnificence, tout le génie de son siècle. Il voulait que ces fêtes fussent dignes de lui et dignes d'*elle*. L'Italien Vigarani avait dressé les machines, Lulli avait

inventé les mélodies, le président de Périgny avait écrit les louanges pour les deux reines, Benserade et Molière avaient fait les vers. A ces fêtes furent représentés pour la première fois les trois premiers actes de *Tartufe!* Il me semble entendre ces beaux vers de la princesse d'*Élide,* où Molière se faisait, avec tant de génie et d'esprit, le loyal flatteur de Louis XIV.

Moi vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments !
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme ;
Et, bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une âme est un clair témoignage ;
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque :
La tendresse d'un cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans son excès des vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous nos grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance ;
Mes regards observaient en vous des qualités
Où je reconnaissais le sang dont vous sortez ;
J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière,
Je vous trouvais bien fait, l'air grand et l'âme fière ;
Votre cœur, votre adresse éclataient chaque jour,
Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour ;
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre âme à ces traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur d'allégresse rempli
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

Et toute la cour d'applaudir des mains et du cœur ; et comment cette pauvre La Vallière eût-elle pu se défendre et résister à tous ces entraînements ?

Et plus loin, permettez-nous de retirer ces beaux vers de l'oubli : voici comment le grand poëte célèbre les jardins de Versailles ; en quelques vers il en dit plus que nous n'en saurions dire en mille pages.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer en ces paisibles lieux ;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux ;
Et de tous mes palais la savante structure
Cède aux simples beautés que forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver des embarras des villes.
De mille objets charmants ces lieux sont embellis ;
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Élis,
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude.

Et comme toutes ces allusions étaient comprises ! Il n'y eut pas jusqu'au bouffon, Moron, dans lequel la cour en éclatant de rire ne reconnût le marquis de Dangeau. Dangeau était le premier à rire de se voir si plaisant. « Elle s'enfuit, s'écriait Moron ! Voilà ce que c'est, si je savais chanter, j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles ; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres ! »

Sur le grand canal, autrefois chargé d'une flottille qui avait son amiral, ses officiers, ses matelots, fut faite l'expérience du feu grégeois. Ce feu grégeois était la terrible découverte d'un chimiste italien qui proposait d'en vendre le secret à la France. Cette composition eut un succès si terrible qu'elle fit peur au roi et à sa cour. Jamais invention plus puissante n'avait menacé la vie des hommes, la sécurité des villes. Louis XIV, avec cette intelligence pleine de grandeur qui l'a si souvent et si admirablement secondé, ne voulut pas acheter, même pour s'en servir à la dernière extrémité, ce feu de l'enfer; il pensa avec raison que les hommes avaient déjà d'assez grands moyens de s'entre-détruire, et que quand on aurait introduit ce nouvel élément dans la gloire humaine, la gloire n'y gagnerait rien, non plus que le courage. Il voulut donc anéantir à jamais le feu grégeois. Il acheta le secret de cet Italien en exigeant seulement que cet homme ne dît à personne son secret, pas même au Roi de France. L'Italien prêta serment entre les mains du Roi, et il emporta avec lui, dans la tombe, son fatal secret.

Sur l'emplacement du *bassin de l'hiver*, en 1668, Vigarani éleva la salle de spectacle où fut joué le *George Dandin* de Molière. Cette année 1668 fut une des plus glorieuses années du règne de Louis-le-Grand. La Franche-Comté, le traité d'Aix-la-Chapelle, et enfin l'acte d'autorité qui fit disparaître des registres du parlement les dernières traces des révoltes de 1647 jusqu'en 1652, c'était là bien de la gloire et bien de la puissance pour le jeune monarque. Après un hiver si rempli, le Roi voulut remplacer par une fête d'été les plaisirs dont son absence avait privé la cour pendant le carnaval; et cette fête fut signalée par un chef-d'œuvre de Molière. Le récit de ces fêtes que nous a laissé

un contemporain de Louis XIV et de Molière, ne peut pas être mieux placé que dans l'histoire de ces mêmes jardins de Versailles, témoins de tant de magnificence, de tant d'esprit et de tant de grandeur.

« Le Roi voulant donner aux reines et à toute la cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un palais enchanteur, tant les ajustements de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait; il charme de toutes manières, tout y rit dehors et dedans; l'or et le marbre y disputent de beauté et d'éclat; et quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres palais de sa majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues et si achevées, que rien ne les peut égaler; sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, et le nombre infini de ses fleurs comme de ses orangers, rendaient les environs de ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs et dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoiles sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec deux grands bâtiments, joignent le plaisir avec la magnificence et en font une maison accomplie.

Ce fut en ce beau lieu où toute la cour se rendit le cinquième de mai, que le Roi traita plus de six cents personnes jusqu'au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie et d'artisans de toute sorte, venus de Paris; si bien que cela paraissait une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de Sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en

fut quitte pour un peu de vent qui semblait n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du Roi étaient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtiments de bois faits en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies, chaque jour résistèrent à ce vent qui partout ailleurs eût rendu ces divertissements comme impossibles à achever.

M. de Vigarani, gentilhomme Modenois, fort savant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-ci; et le Roi commanda au duc de Saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de la chambre, et qui avait donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvaient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre de *Plaisirs de l'île enchantée,* puisque selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoique empruntée du savoir de cette magicienne, et en furent délivrés, après beaucoup de temps consommé dans les délices, par la bague qui détruisait les enchantements : c'était celle d'Angélique, que Méline, sous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours un rond où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, à quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation et de vingt-deux en carré d'ouverture, et de plusieurs festons enrichis d'or et de diverses peintures avec les armes de Sa Majesté.

Toute la cour s'y étant placée le septième jour, il entra, sur les six heures du soir, un héraut d'armes, représenté

par M. Desbardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu, en broderie d'argent, et fort bien monté.

Il était suivi de trois pages : celui du Roi, M. d'Artignac, marchant à la tête des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant une lance, et un écu dans lequel brillait un soleil de pierreries avec ces mots :

*Nec cesso, nec erro:*

Faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son état et à la manière avec laquelle il agit; ce qui était encore représenté par les quatre vers du président de Périgny, autour de la même devise :

Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare ;
Qui, dans son cours pénible autant que glorieux,
Jamais ne se repose et jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étaient aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles, le premier, maréchal-de-camp, et l'autre, juge des courses.

Celui du duc de Saint-Aignan portait l'écu de sa devise et était habillé d'une livrée de toile d'argent revêtue d'or, avec des plumes incarnates et noires, et les rubans de même ; sa devise était un timbre d'horloge avec ces mots :

*De mi golphes mi ruido.*

Le page du duc de Noailles était vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portait dans son écu était un aigle avec ces mots :

*Fidelis et audax.*

Quatre trompettes et deux timbaliers marchaient après

les pages, habillés de satin couleur de feu et argent; leurs plumes de la même livrée et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie avec des soleils d'or fort éclatants, aux banderolles des trompettes et aux couvertures des timballes.

Le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp, marchait après eux armé à la grecque d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or aussi bien que son bas de soie; et son casque était orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches mêlées d'incarnat et de noir: il montait un cheval blanc, bardé de même et représentait Guidon le sauvage.

POUR LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

*Représentant Guidon-le-Sauvage,*

MADRIGAL.

Les combats que j'ai faits en l'ile dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point en toute guerre
Ni plus souvent, ni mieux frapper.

POUR LE MÊME.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras dix étranges querelles.
Qui sort, à son honneur, de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes et deux tymbaliers vêtus comme les premiers marchaient après le maréchal de camp. Le roi, re-

présentant Roger, suivait montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatait d'or, d'argent et de pierreries. Sa majesté était armée à la façon des Grecs comme ceux des quadrilles, et portait une cuirasse de lames d'argent couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étaient dignes de son rang. Son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avait une grâce incomparable, et jamais un air plus libre et plus guerrier n'avait mis un mortel plus au-dessus des hommes.

SONNET

POUR LE ROI REPRÉSENTANT ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier conquérant !
Sa personne éblouit quiconque l'examine,
Et quoique par son port il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate sur sa mine.
Son front de ses destins est l'auguste garant;
Par delà ses aïeux sa vertu l'achemine :
Il faut qu'on les oublie, et de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui laisse son origine.
De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi,
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi;
Là principalement sa force est occupée.
Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Ogier-le-Danois, marchait après le roi, portant la couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent; et les plumes, aussi bien que tout le reste de son équipage, étaient de cette même livrée.

Le duc de Noailles, *Ogier-le-Danois*,

*Juge du Camp.*

Ce Paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des rois.
Comme pour bien juger il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac, marchaient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant-le-Noir, avait un habit noir en broderie d'or et de geai ; ses plumes, son cheval et sa lance, assortissaient à sa livrée. Et l'autre, représentant Griffon-le-Blanc, portait sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montait un cheval blanc bardé de la même couleur.

Le duc de Guise, *Aquilant-le-Noir.*

La nuit a ses beautés de même que le jour ;
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée ;
Et si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Le comte d'Armagnac, *Griffon-le-Blanc.*

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis,
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je ne ferai pas blanc, de mon épée.

Les ducs de Foy et de Coaslin, qui paraissaient ensuite, étaient vêtus l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent. Toute leur livrée et leurs chevaux étaient dignes du reste de leur équipage.

Le duc de Foix, *Renaud.*

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage :
A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut ;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir à son âge
La chaleur nécessaire et le calme qu'il faut.

LE DUC DE COASLIN, *Dudon.*

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurais vaincu sept rois, et par mon grand courage,
Les verrais tous soumis au pouvoir de ROGER,
Que je ne serais pas content de mon ouvrage.

Après eux marchaient le comte de Lude et le prince de Marsillac, le premier vêtu d'incarnat et de blanc, et l'autre de jaune, blanc et noir, enrichis de broderies d'argent, leur livrée de même et fort bien montés.

LE COMTE DE LUDE, *Astolphe.*

De tous les Paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'âme plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

LE PRINCE DE MARSILLAC, *Brandimart.*

Mes vœux seront contents, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son faîte arrivée,
Quand vous saurez mon zèle, aimable FLEUR DE LIS,
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchaient ensuite; l'un portait le bleu et argent et l'autre le bleu, blanc et noir, avec or et argent, leurs plumes et les harnois de leurs chevaux étaient de la même couleur et d'une pareille richesse.

LE MARQUIS DE VILLEQUIER, *Richardet.*

Personne comme moi n'est sorti galamment
D'une intrigue où sans doute il fallait quelque adresse;
Personne, à mon avis, plus agréablement,
N'est demeuré fidèle en trompant sa maîtresse.

LE MARQUIS DE SOYECOURT, *Olivier.*

Voici l'honneur du siècle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géants, de médiocres hommes;

Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joute a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de la Vallière les suivaient. Le premier portant la couleur de chair et d'argent, et l'autre gris de lin blanc et argent, toute leur livrée était la plus riche et la mieux assortie du monde.

Le marquis d'Humières, *Ariodant.*

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre;
Ailleurs, sans vanité, je ne tremble jamais;
De ce brillant objet l'adorable Genèvre
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

Le marquis de la Vallière, *Zerbin.*

Quelques beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monsieur le Duc marchait seul, portant pour sa livrée la couleur de feu blanc et argent; un grand nombre de diamants étaient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse et son bas de soie étaient couverts; son casque et le harnois de son cheval en étaient enrichis :

Monsieur le Duc, *Roland.*

Roland fera bien loin son grand nom retentir;
La gloire deviendra sa fidèle compagne;
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir
Quand il est question de se mettre en campagne :
Et pour ne vous point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long et de quinze de large, paraissait ensuite éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentait le char d'Apollon en l'honneur duquel se célébraient autrefois les jeux Py-

thiens, que les chevaliers s'étaient proposés d'imiter en leurs courses et en leur équipage. Cette divinité brillante de lumière était assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre âges distingués par leurs riches habits et par ce qu'ils portaient à la main.

L'âge d'or, orné de ce précieux métal, était encore paré de diverses fleurs qui faisaient un des principaux attributs de cet heureux âge.

Ceux d'argent et d'airain, avaient aussi leurs marques particulières.

Et celui de fer était représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures en relief paraient les côtés d'un char magnifique; les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étaient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Temps représenté par le sieur Millet, avec sa faux, ses ailes, et cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en était le conducteur; quatre chevaux d'une taille et d'une beauté non communes, couverts de grandes housses semées de soleils d'or et attelés de front, tiraient cette machine.

Les douze Heures du jour et les douze Signes du Zodiaque habillés fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchaient en deux files aux deux côtés du char.

Tous les pages des chevaliers suivaient le char deux à deux (après celui de monsieur le duc), fort proprement vêtus de leurs livrées avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots :

*Et quiscente pavescunt.*

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon-le-Blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots :

*Ex candore decus.*

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots :

*Longe levis aura feret.*

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, et l'héliotrope ou Tournesol, avec ces mots :

*Splendor ab obsequio.*

Le comte de Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots :

*Non sia mai sciolto.*

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots :

*Uni militat astro.*

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots :

*Vix æquat fama labores.*

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots :

*No quiero menos.*

Le marquis de Lavallière, représentant Lubin, ayant

pour devise un phénix, sur un bûcher allumé au soleil, avec ces mots :

*Hoc juvat uri.*

Monsieur le duc, représentant Roland, ayant pour devise un vase entortillé de lauriers, avec ces mots :

*Certo ferit.*

Vingt porteurs, chargés des diverses pièces de la barrière qui devait être dressée pour la course de bagues, formèrent la dernière troupe qui entra dans la lice : ils portaient des vestes, couleur de feu, enrichies d'argent, et des coiffures de même couleur.

Aussitôt que les troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour; et après avoir salué les reines, elles se séparèrent et prirent chacune leur poste; les pages à la tête, les trompettes et les tymbaliers se croisant, s'allèrent porter sur les ailes. Le Roi, s'avançant au milieu, prit sa place vis-à-vis le haut du dais : Monsieur le duc proche de sa majesté; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles à droite et à gauche; les dix chevaliers en haie, aux dix côtés du char; leurs pages en même ordre derrière eux; les Siècles et les Heures comme ils étaient entrés.

Lorsqu'on eut fait halte en cet état, un profond silence, causé à la fois par l'attention et par le respect, donna le moyen à mademoiselle de Brie, qui représentait le Siècle d'airain, de commencer les vers à la louange de la Reine, adressés à Apollon, représenté par le sieur de la Grange.

LE SIÈCLE D'AIRAIN, *à Apollon.*

Brillant père du jour, toi de qui la puissance,
Par ses divers aspects nous donna la naissance;
Toi, l'espoir de la terre et l'ornement des cieux;

Toi le plus nécessaire et le plus beau des dieux;
Toi dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir et sentir en tous lieux par toi-même:
Dis-nous par quel destin ou par quel nouveau choix
Tu célèbres tes jeux aux rivages françois?

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.
J'ai toujours pris plaisir à verser pour la France
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un si long temps que pour le bien du monde
Je fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
Jamais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si généreux;
Jamais tant de lumière avec tant d'innocence;
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence;
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté;
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-dieux dont elle prit naissance,
Cédant à leur mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeur et la France et l'Espagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son trône soumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'élève plus haut, qui lui plaît davantage;
Un nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'ÉPOUSE de LOUIS.

LE SIÈCLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer, un astre si propice?

LE SIÈCLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,

Ce siècle qui du ciel a mérité la haine,
En devrait augurer sa ruine prochaine,
A voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Sitôt qu'elle paraît dans cette heureuse terre,
Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comment depuis ce jour d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains;
Par quel secret ressort un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocents désirs.

LE SIÈCLE DE FER.

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte :
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu.

APOLLON.

Contre tant de valeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer unis pour ta défense
Ne seraient qu'une faible et vaine résistance;
L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter par ta fuite un destin plus heureux :
Il est temps de céder à la loi souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste reine;
Il est temps de céder aux travaux glorieux
D'un roi favorisé de la terre et des cieux.
Mais ici trop longtemps ce différend m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'apprête :
Allons la faire ouvrir, et tressons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle après que le roi eut fait admirer l'adresse et la grâce qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et plusieurs belles courses de tous ces chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de la Vallière demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une

épée enrichie de diamants avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la reine-mère et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint à la fin des courses, par la justesse qu'on avait eu à les commencer ; et un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place :

Trente-quatre concertants fort bien vêtus, qui devaient précéder les Saisons et faisaient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeaient des mets délicieux qu'elles doivent porter pour servir devant leurs majestés la magnifique collation qui était préparée, les douze heures dansèrent dans le rond un des plus beaux sujets de ballet qu'on eût encore vus.

Le Printemps parut alors, sur un cheval d'Espagne, représenté par mademoiselle Duparc, qui, avec le sexe et les avantages d'une femme, faisait voir l'adresse d'un homme. Son habit était vert et brodé d'argent avec des fleurs au naturel.

L'Été le suivait, représenté par Le sieur du Parc, sur un éléphant revêtu d'une riche housse.

L'Automne aussi avantageusement vêtu, représenté par M de la Thorillière, venait après, monté sur un chameau.

L'Hiver venait ensuite, sur un ours, représenté par le sieur Béjart.

La suite était composée de quarante-huit personnes qui portaient sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers, couverts de fleurs, portaient comme les jardiniers des corbeilles peintes en vert et argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines et remplies de con-

fitures et d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étaient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portaient des bassins d'une couleur incarnate qu'on remarque au soleil levant, et suivaient l'Été.

Douze vêtus en vendangeurs étaient couverts de feuilles de vigne et de grappes de raisin, et portaient, dans des paniers couleur de feuilles mortes remplis de petits bassins, divers autres fruits et confitures à la suite de l'Automne.

Les douze derniers étaient des vieillards gelés dont les fourrures et la démarche marquaient la froidure et la faiblesse, portant des bassins couverts d'une neige et d'une glace si bien contrefaites, qu'on les eût prises pour la chose même, et qui devaient contribuer à la collation, suivaient l'Hiver.

Quatorze concertants de Pan et de Diane précédaient ces deux divinités, avec une agréable harmonie de flûtes et de musettes.

Elles venaient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui était plus surprenant, c'est qu'on la voyait portée en l'air sans que l'artifice qui la faisait mouvoir pût se découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivaient portant les viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du Roi, fort richement vêtus, qui devaient servir les dames à table, faisaient les derniers de cette troupe, laquelle étant rangée : Pan, Diane et les Saisons, se présentant devant la reine, le Printemps lui adressa le premier ces vers :

### Le Printemps a la Reine.

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lis
Que dans vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore;
Tout l'univers charmé les respecte et les craint;
Mais leur règne est plus doux et plus puissant encore
Quand ils brillent sur votre teint.

### L'Été.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement.
Mais avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

### L'Automne.

Le printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombèrent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs.
Mais vous vous souviendrez, princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison
Pour faire quelque jour les délices du monde.

### L'Hiver.

Les neiges, les glaçons que j'apporte en ces lieux
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils sont des plus nécessaires,
Dans une fête où mille objets charmants
De leurs œillades meurtrières
Font naître tant d'embrasements.

### Diane a la Reine.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous mes chasseurs et mes compagnes,

Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains,
Depuis que dans leur rang ils vous ont vu paraître,
Ne veulent plus me reconnaître;
Et chargés de présents, viennent avecque moi
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les légers habitants de cet heureux bocage,
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de périr sous vos coups.
Amour, dont vous avez la grâce et le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

Jeune divinité, ne vous étonnez pas,
Lorsque nous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries,
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies.
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table en forme de croissant, ronde du côté où l'on devait couvrir et garnir de fleurs l'autre côté où elle était creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons très-bien vêtus jouaient derrière un petit théâtre, pendant que MM. de la Marche et Parfait père, frère et fils de contrôleurs-généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté, de la Bonne Chère, la firent ouvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, par les Délices.

Leurs majestés s'y mirent en un ordre qui prévint tous les embarras qui auraient pu naître pour les rangs.

La reine-mère était assise au milieu de la table et avait à sa droite :

LE ROI.

Madame d'Alençon.
Madame la princesse.

Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame de Béthune.
Madame la duchesse de Créqui.

MONSIEUR.

Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis,
Madame la maréchale d'Étampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan,
Madame d'Humières.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grancey.

*De l'autre côté étaient assises,*

LA REINE.

Madame de Carignan.
Madame de Faix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulai.
Mademoiselle de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coetlogon.
Madame de Grussol.
Madame de Montausier.

MADAME.

Madame la princesse Bénédicte.

Madame la duchesse de Rouvroi.
Mademoiselle de la Mothe.
Madame de Mursé.
Mademoiselle de la Vallière.
Mademoiselle d'Attigny.
Mademoiselle du Belloi.
Mademoiselle de Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collection passait tout ce qu'on en pourrait écrire, tant par l'abondance que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisait aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens, puisque dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies de deux cents flambeaux de cire blanche, tenues par autant de personnes vêtues en masqués, rendaient une clarté presqu'aussi grande et plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs et leurs habits de la course étaient appuyés sur la barrière, et ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servaient en augmentaient encore la beauté et rendaient ce rond une chose enchantée, duquel après la collection leurs majestés et toute la cour sortirent par le portique opposé à la barrière, et, dans un grand nombre de calèches fort ajustées, reprirent le chemin du château.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, leurs majestés se rendirent dans un autre rond, environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignait que le palais d'Alcine était bâti.

Le dessein de cette seconde fête était que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avaient faites en faveur de la reine, continuaient en ce même dessein pour le divertissement suivant; et que l'île flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnaient à sa majesté le plaisir d'une comédie dont la scène était en Élide.

Le roi fit donc couvrir de toiles, en si peu temps qu'on avait lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devaient éclairer le théâtre, dont la décoration était fort agréable. Aussitôt qu'on eut tiré la toile, un grand concert de plusieurs instruments se fît entendre; et l'Aurore, représentée par mademoiselle Hilaire, ouvrit la scène, et chanta ce récit :

## SCÈNE PREMIÈRE.

### RÉCIT DE L'AURORE.

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer:
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer;
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer :
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

## SCÈNE II.

VALETS DE CHIENS, ET MUSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantait ce récit, quatre valets de chiens étaient couchés sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas) représenté par le sieur Molière, excellent acteur, de l'invention duquel étaient les vers et toute la pièce, se trouvait au milieu de deux, et un autre à ses pieds, qui étaient les sieurs Estival, Don et Blondel, de la musique du Roi, dont les voix étaient admirables.

Ceux-ci, en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore, sitôt qu'elle eut chanté, s'écrièrent en concert :

Holà! holà! debout, debout, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Holà! holà! debout, vite debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite debout.

*(Parlant à Lyciscas qui dormait.)*

Qu'est-ce-ci, Lyciscas? quoi, tu ronfles encore,
Toi qui promettais tant de devancer l'aurore?
Allons, debout, vite debout :
Debout, vite debout, dépêchons, ho, debout!

LYCISCAS, *en s'éveillant.*

Par la morbleu ! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout ?
Allons, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé ! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

Non, non, debout Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

MUSICIENS.

Point, point, debout, vite debout.

LYCISCAS.

Hé ! je vous prie.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grâce.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Eh !

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Eh bien ! laissez-moi, je vais me lever ; vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela ! vous serez cause que je ne me porterai pas bien de la journée ; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, et lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on n'est...

PREMIER.

Lyciscas !

DEUXIÈME.

Lyciscas !

TROISIÈME.

Lyciscas !

TOUS ENSEMBLE.

Lyciscas !

LYCISCAS.

Diable soit les brailleurs ! je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

Debout, debout,
Vite debout ; dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah ! quelle fatigue de ne pas dormir son soûl !

PREMIER.

Holà ! ho !

DEUXIÈME.

Holà ! ho !

TROISIÈME.

Holà ! ho !

TOUS ENSEMBLE.

Ho ! ho ! ho ! ho !

LYCISCAS.

Ho ! ho ! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements ! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela ! Je...

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Encore !

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le diable vous emporte.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Quoi! toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter? Par la sambleu! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho! messieurs, debout, debout, vite; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. Debout, debout, debout!

Allons, vite; oh! oh! oh! debout! debout!
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Debout, debout, debout, Lyciscas, debout.
Ho! ho! ho! ho! ho!

(Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre; et, concertés avec les violons, commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et de disposition, reprenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes. C'étaient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard et La Pierre.)

Plus on s'avançait vers le grand rond d'eau qui représentait le lac, sur lequel était autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchait de la fin des divertissements de l'Ile enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus long temps dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignait donc, suivant toujours le premier dessein, que le ciel ayant résolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des pressentiments, qui la remplirent de terreur et d'inquiétudes : Elle voulut apporter tous les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, et fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joie.

On fit paraître sur ce rond d'eau, dont l'étendue et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une île couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres îles plus longues, mais d'une moindre largeur, paraissaient aux deux côtés de la première, et toutes trois, aussi bien que les bords du rond d'eau, étaient si fort éclairées, que ces lumières faisaient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs majestés étant arrivées n'eurent pas plus tôt pris leur place, que l'une des deux îles qui paraissaient aux côtés de la première fut toute couverte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui était opposée, le fut en même temps de trompettes et de timbaliers, dont les habits n'étaient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage fut de voir sortir Alcine de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Célie et de Dircé, parurent au même temps à sa suite; et se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent des bords du rond d'eau, et Alcine commença des vers auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la reine, mère du roi.

ALCINE, CÉLIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CÉLIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmants font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,
Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des enfers la force est suspendue;
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au point de ma naissance
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a promis de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse et l'heur de Bradamante.
J'avais prévu ces maux; mais les charmants plaisirs
Qui semblaient en ces lieux prévenir nos désirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chères compagnes;
Nos jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures
M'avaient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler
Avec tant de fureur les vint renouveler.
Chaque instant je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés, et mes prisons forcées.
Je crois voir mille amants par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés;
Quitter en même temps leurs troncs et leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger
De ses fers méprisés prêt à se dégager.

CÉLIE.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentements
Que les accents plaintifs de vos tristes amants.
Logistille et ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flattons point: ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas! de nos malheurs qui peut encore douter?

CÉLIE.

J'y vois un grand remède, et facile à tenter.
Une reine paraît, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Partout de cette reine on vante la bonté,
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre le vœu des siens est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je le vois: en ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son âme royale.
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de notre sexe elle a porté la gloire
Si loin, que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux
Fit toujours des périls un mépris généreux;
Que de ses propres maux son âme à peine atteinte,
Pour les maux de l'état garda toute sa crainte.
Disons que ses bienfaits, versés à pleines mains,
Lui gagnent le respect et l'amour des humains;

Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste et sans orgueil, sa grandeur s'est fait voir;
Qu'aux temps les plus fâcheux sa sagesse constante,
Sans crainte a soutenu l'autorité penchante;
Et, dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret la remit dans les mains de son fils.
Disons par quel respect, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense.
Vantons les longs travaux, vantons les justes lois
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois;
Et comment cette mère, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fils, a donné tout au monde.
Enfin faisons parler nos soupirs et nos pleurs
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette reine.

DIRCÉ.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Écoute avec plaisir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout, mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut être instruite,
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zèle si connu pour le culte des dieux
Doit rendre à la vertu nos respects odieux;
Et loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi je le sens qui redouble à sa vue.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger:
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
Et tâche de fournir à mon âme oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les gardes du palais;
Et s'il n'est point pour nous d'asile désormais,

Dans notre désespoir cherchons notre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

ALCINE, mademoiselle DU PARC.
CÉLIE, mademoiselle DE BRIE.
DIRCÉ, mademoiselle MOLIÈRE.

Lorsqu'elles eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que le frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours à s'élever à vue d'œil, quatre géants d'une grandeur démesurée vinrent à paraître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisaient paraître celle des géants encore plus excessive. Ces colosses étaient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

## BALLET DU PALAIS D'ALCIDE.

### PREMIÈRE ENTRÉE.

Quatre Géans et quatre Nains.

Géans. — Les sieurs Manceau, Vagnard, Pesan et Joubert.

Nains. — Les deux petits Des Airs, le petit Vagnard et le petit Tutin.

### DEUXIÈME ENTRÉE.

Huit Maures chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

Maures. — MM. d'Heureux, Beauchamp, Molière, Lamarre ; les sieurs Lechantre, de Gan, du Pron et Mercier.

### TROISIÈME ENTRÉE.

Cependant un dépit amoureux oblige six des chevaliers qu'Alcine retenait auprès d'elle à tenter la sortie de ce palais ; mais la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont vaincus après un grand combat par autant de monstres qui les attaquent.

Six Chevaliers et six Monstres.

Chevaliers. — M. de Souville; les sieurs Raynal, Des Airs l'aîné, Des Airs le second, de Lorge et Balthasard.

Monstres. — Les sieurs Chicaneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets et La Pierre.

### QUATRIÈME ENTRÉE.

Alcine, alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses esprits, et leur demande du secours; il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

Démons agiles. — Les sieurs Saint-André et Magni.

### CINQUIÈME ENTRÉE.

D'autres démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Autres démons sauteurs. — Les sieurs Tutin, Labrodière, Pesan et Bureau.

### SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paraître auprès de Roger et de quelques chevaliers de sa suite le sage Mélisse sous la forme d'Atlas; elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements. Lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice qui met fin à cette aventure et aux plaisirs de l'Ile enchantée.

ALCINE, mademoiselle du Parc.
MÉLISSE, M. de Lorge.
ROGER, M. Beauchamp.
Chevaliers. — MM. d'Heureux, Raynal, du Pron et Desbrosses.
Écuyers. — MM. Lamarre, Lechantre, de Gan et Mercier.

### FIN DU BALLET.

Il semblait que le ciel, la terre, et l'eau fussent tout en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenait en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles. La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui roulaient

sur le rivage et celles qui sortaient de l'eau après s'y être enfoncées, faisaient un spectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvait mieux terminer ces enchantements qu'un si beau feu d'artifice : lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires, les coups de boîtes qui l'avaient commencé redoublèrent encore.

Alors toute la cour se retirant confessa qu'il ne se pouvait rien voir de plus achevé que ces trois fêtes ; et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvait rien ajouter, que de dire que les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune avait eu ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devaient emporter entre elles : bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvaient justement le disputer à toutes celles qu'on avait vues jusqu'à lors, et les surpasser peut-être.

Mais quoique les fêtes comprises dans le sujet des Plaisirs de l'Ile enchantée fussent terminées, tous les divertissements de Versailles ne l'étaient pas, et la magnificence et la galanterie du roi en avaient encore réservé pour les autres jours, qui n'étaient pas moins agréables.

Le samedi, dixième, sa majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard et d'une épée. Si quelqu'un ne les a point vu courre, il en trouvera ici la description, étant moins communes que la bague, et seulement ici depuis peu d'années ; et ceux qui en ont eu le plaisir ne s'ennuieront pas d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent l'un après l'autre dans la lice, la lance à la main et un dard sous la cuisse droite, et après

que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page, et faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête qui a la forme et la couleur d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse, et achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte en passant, toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre; puis faisant place à un autre, celui qui en ces courses en a emporté le plus gagne le prix.

Toute la cour s'était placée sur une balustrade de fer doré, qui régnait autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé dans lequel on avait dressé la lice avec des barrières.

Le Roi s'y rendit suivi des mêmes chevaliers qui avaient couru la bague; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles y continuant leurs premières fonctions, l'un de maréchal de camp, et l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs fort belles et fort heureuses; mais l'adresse du roi lui fit emporter hautement, ensuite du prix de la course des dames, encore celui que donnait la reine: c'était une rose de diamants de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, et gagna.

Le dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, et donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-Aignan, qui n'avait point encore couru, et le marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, parce que le maréchal duc de

Grammont, qui pariait pour ce marquis, était obligé de partir pour Paris, d'où il ne devait revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la cour cette après-dînée à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il serait inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque huit jours durant, chaque repas pouvait passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Le soir, sa majesté fit représenter sur l'un de ces théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventé, la comédie des *Fâcheux,* faite par le sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballets, et fort ingénieuse.

Le bruit du défi qui se devait courir le lundi, douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistoles. Et comme le duc, par une heureuse audace, donnait une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenaient pour ce dernier, qui s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis dans ce discours.

Le duc de Saint-Aignan avait aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatres vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecour,
C'est être vainqueur de dix autres.

Faisant toujours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'aventure de l'Ile périlleuse rendit victorieux de

dix chevaliers. Aussitôt que le Roi eut dîné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame et toutes les dames dans un lieu où on devait tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'était des pierreries, des ameublements, de l'argenterie, et autres choses semblables; et quoique le sort ait accoutumé de décider de ces présents, il s'accorda sans doute avec le désir de sa majesté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun sortant de ce lieu là fort content, pour aller voir les courses qui s'allaient commencer.

Enfin Guidon et Olivier parurent sur les rangs à cinq heures du soir, fort proprement vêtus et bien montés.

Le Roi avec toute la cour les honora de sa présence; et sa majesté lut elle-même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entre eux. Le succès en fut heureux au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi. Le soir, sa majesté fit jouer les trois premiers actes d'une comédie nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avait faite contre les hypocrites. Mais quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu. Et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie pour le public jusqu'à ce qu'elle fût entièrement achevée, et examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.

Le mardi, treizième, le roi voulut encore courre les têtes comme à un jeu ordinaire, que devait gagner celui qui en

ferait le plus. Sa majesté eut encore celui de la course des dames, le duc de Saint-Aignan, celui des jeux; et ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec sa majesté, l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix; et ce ne fut pas sans un étonnement duquel on ne pouvait se défendre, qu'on en vit gagner quatre à sa majesté, en deux fois qu'elle avait couru les têtes.

On joua le même soir la comédie du *Mariage forcé,* encore de la façon du même sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet et de récits; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi, quatorzième. Toute la cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avait vu, que chacun crut qu'on ne pouvait se passer de le mettre par écrit, pour en donner connaissance à ceux qui n'avaient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables, où l'on a pu admirer tout à la fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de M. Colbert s'employèrent en tous ces divertissements, malgré ses importantes, affaires; où le duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessein; où les beaux vers du président de Périgny à la louange des Reines furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités avec tant d'art; où ceux que M. de Benserade fit pour les chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de M. Bontemps et l'application de M. de Launay ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires; enfin où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roi, dans le temps où sa majesté ne pensait elle-même qu'à plaire; et où ce qu'on a vu ne saurait jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'aurait pas pris le soin de conserver par écrit le souvenir de tant de merveilles.

REPAS DU ROY A L'HOTEL-DE-VILLE.

La mesme année est une époque d'éternelle mémoire pour la ville à cause de l'honneur que lui fit le roy de disner à son hostel commun lorsqu'il vint à Paris rendre grâces à Dieu dans l'église Notre-Dame, de la santé qu'elle lui avait rendue. Le samedi 25 janvier, le prévost des marchands reçut ordre de se trouver le dimanche matin au lever du roy; s'y estant rendu, il fut introduit dans le cabinet du roy, qui lui dit qu'il avait résolu d'aller entendre la messe le jeudi suivant, 30 du mois, à Notre-Dame, et d'aller ensuite disner à l'hostel de ville. Il lui ordonne de préparer une table de vingt-cinq couverts pour lui, et quelques autres de quinze à vingt pour les seigneurs de sa suite et lui dit qu'il mangerait de tout ce qui lui serait présenté. Le prévost demanda si le roy voudrait être servi par les officiers de la ville? Le roy répondit qu'il se confiait assez aux habitants pour être persuadé qu'il n'avait aucune précaution à prendre et qu'il ordonnait aux officiers de la ville de le servir. Il ordonna en mesme temps au sieur de Lyvri, premier maistre d'hostel, de donner au prévost des marchands tous les officiers qu'il demanderait. Le lendemain, le sieur de Lyvri estant venu à l'hostel de ville, dit que le roy demandait une table de trente-cinq couverts, au lieu de vingt-cinq : à l'instant les ordres furent donnés aux officiers de la bouche et du gobelet du roy, d'aller enlever partout ce qui se trouverait de plus exquis. Et l'on envoya jusqu'à Rouen chercher des veaux de rivière. On alluma du feu dans toutes les chambres de l'hostel de ville, et l'on prépara en diligence tout ce qui estait nécessaire. La table fut dressée le mardi. Les officiers de ville s'exercèrent au service. Le

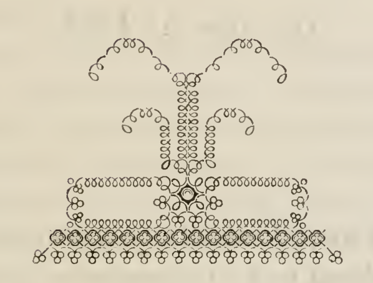
mesme jour fort tard, le prévost des marchands reçeut une lettre du marquis de Seignelay, par laquelle il lui marquait que le roi ne voulait pas qu'on tirast le canon à son arrivée ni à sa sortie, mais qu'il agrérait qu'on fist sur le soir des feux de joie par toute la ville, que les boutiques fussent fermées ce jour-là, et qu'il y eut un feu d'artifice devant l'hostel de ville. Le mesme jour le prévost des marchands receut une lettre de cachet du roy, qui lui ordonnait et aux échevins d'estre vestus de leur robe de cérémonie le jour qu'il disneroit à l'hostel de ville. Le lendemain 29, le parlement ordonna que lorsque le roy arriverait dans la ville, les boutiques fussent fermées, et que le soir il fût fait des feux par toute la ville. On régla aussi qu'il y aurait trois signaux, dont l'un marqueroit que le roy seroit à Notre-Dame; le second en que l'on seroit à l'élevation de la messe; et le troisième, qu'elle seroit achevée. Que pour le premier signal la grosse cloche de Notre-Dame sonneroit en faux bourdon; et que le second, on exposeroit un étendard blanc sur les tours de Notre-Dame; et que pour le troisième, les deux grosses cloches sonneroient. Le roy estant parti de Versailles le 30, arriva à Paris avant midi, par la porte de la Conférence, au dehors de laquelle il trouva une prodigieuse multitude d'habitants qui suivirent son carrosse jusqu'à Notre-Dame, où il fut reçu par l'archevêque et par son chapitre. Après y avoir entendu la messe, il se rendit à l'hostel de ville, accompagné du dauphin, de la dauphine, et des autres princes, princesses, seigneurs et dames de la cour. Il fut reçu à la porte de l'hostel de ville par le prévost des marchands, les échevins, le procureur du roy, les greffiers et le receveur, tous vestus de leur robe de velours, et conduit à la grande salle, où la table, par son ordre, avait été augmentée de vingt couverts, en sorte qu'il y en avoit

cinquante-cinq. Le prévost des marchands donna la serviette au roy, et le servit. Geoffroi, premier échevin, servit Monseigneur le dauphin ; madame la dauphine fut servie par la présidente de Fourcy; Monsieur fut servi par Gayot, second échevin ; Madame, par Chupin, troisième échevin; le duc de Chartres, par Sanguimèré, dernier échevin; Mademoiselle, par Titon, procureur du roi ; mademoiselle d'Orléans, par Mitaulier, greffier ; et la grande duchesse de Toscane, par Boncat, receveur. Les conseillers et quarteniers en robes, servirent monsieur le prince, madame la princesse de Condé, le duc de Bourbon, le duc du Maine, le comte de Toulouse, et les princesses et dames qui estoient à la mesme table, qui estoit faite en forme de fer à cheval et fut servie de cette sorte.

Trois huissiers de la ville, avec leurs robes mi-parties, marchoient à la teste des services sur trois files, et ensuite trois maistres d'hostel, celui de la ville au milieu. Les plats estoient portés par six-vingts archers de la ville, revestus de leurs casques ordinaires, l'espée au costé, sans bandoulière, conduits par leur colonel et par leurs autres officiers sur trois lignes. Le maistre-d'hostel de la ville mettoit les plats sur la table du roy. Le premier service fut de cent-cinquante plats ou assiettes ; le second, de vingt-deux grands plats de rosti, vingt-un plats d'entremets, et soixante-quatre assiettes ; et le troisième service, qui estoit le fruit, fut servi avec la mesme abondance, avec une quantité de fleurs extraordinaire, quoique la gelée fût des plus fortes ; et ensuite on servit toutes sortes de liqueurs. Pendant tout le repas on eut le plaisir de la symphonie, que donnèrent vingt-quatre violons et les haubois du roy, placés sur un amphithéâtre. Les autres tables de vingt-cinq couverts chacune pour les seigneurs et pour la suite de la cour, furent

servies en mesme temps avec une pareille munificence, l'une dans le bureau, deux dans la salle des colonels, et une quatrième dans celle du greffier. Chacune estoit servie par deux maistres d'hostel et un contrôleur avec d'autres officiers. Après que le roy se fut levé de table et qu'il eut reçu les serviettes du prévost des marchands, il entra dans la chambre des conseillers de la ville, et la dauphine dans celle qui lui avait esté préparée dans l'appartement du greffier. Le roi se montra à la fenestre à une multitude infinie de peuple assemblé dans la Grève, qui ne cessa de crier vive le roi, dès le moment qu'il parut. Outre les tables préparées pour le roy, les princes, et leurs officiers, il se fit en mesme temps tant au dedans de l'hostel de ville, qu'au bureau préparé au dehors auprès du Saint-Esprit, des distributions de pastés, de langues et de viandes froides; de pain et de près de sept mille bouteilles de vin, outre celui qui coula tout le jour à quatre fontaines dans la place de Grève. Le roy, après avoir témoigné sa satisfaction au prévost des marchands, fit assembler sur une ligne les échevins, le procureur du roy, le greffier, le receveur, les conseillers et quarteniers, le prévost des marchands à leur tête, leur parla presque à tous, et leur marqua qu'il estoit très-content de la ville. Le prévost des marchands demanda au roy la liberté de quelques prisonniers qui estoient dans l'hostel de ville, et il la lui accorda à condition que ceux qui estoient arrestez pour dettes ne seraient élargis qu'après que leurs parties auraient esté satisfaites. Le roy s'en retourna par la place des Victoires, pour voir le monument que le duc de la Feuillade avait fait élever à son honneur; mademoiselle d'Orléans demeura à l'hostel de ville, pour voir tirer le feu d'artifice, qui fut suivi d'un bal, qui dura jusqu'au lendemain matin. Le prévost des

marchands et les échevins firent faire quelque temps après un tableau représentant le roy disnant avec toute sa cour à l'hostel de ville et servi par des officiers du bureau





# CHAPITRE VII.

## Les Fêtes de 1837.

. . . . . A force d'entendre parler de cette jeune princesse, qui soulevait tant d'enthousiasme sur son passage, l'envie me prit d'aller la recevoir dans la foule de Fontainebleau, et d'être un des premiers à crier — *vivat!* sur son passage. Cependant j'étais encore bien irrésolu, et ce voyage me paraissait plein de difficultés, à moi, pauvre et embarrassé voyageur, qui me fais une ennemie de chaque ville où je passe, lorsque je fus tout à fait décidé à partir par cette histoire, qu'on racontait le matin même de mon départ. Arrivée sur les hauteurs de Berghem, la princesse Hélène avait arrêté sa voiture, et montrant au duc de Broglie ces lieux mémorables : — « M. le duc, contemplez ces hauteurs, lui dit-elle, votre grand-père, le maréchal de Broglie, y a gagné sa plus belle bataille! » Allons donc au devant de cette jeune fille, qui sait si bien notre

histoire, et qui doit y tenir une si grande place quelque jour.

— Mais, me disait-on, qu'allez-vous faire? La ville est remplie d'étrangers, le château est entouré de soldats, la forêt est un camp, les palais amoncelés dans Fontainebleau, et qui ne font qu'un seul palais, ne sont pas assez vastes pour abriter tous les conviés à cette fête royale. Qui êtes-vous, d'ailleurs? Quel est votre uniforme? Quel est votre titre? — Hélas! monsieur, vous avez raison, je ne suis rien; en fait d'uniforme je ne possède qu'un habit noir qui a déjà six mois de date, — et cependant je pars pour Fontainebleau.

La route était si belle! Le soleil nous jetait franchement ses premiers rayons du printemps, les arbres verdissaient d'heure en heure, on voyait se relever comme par enchantement la moisson prochaine, qui, la veille encore, jonchait tristement la terre; les joyeux postillons, le chapeau couvert de rubans, poussaient leurs chevaux dans un transparent tourbillon de poussière, c'était vraiment de la joie, vraiment de la poussière, vraiment du soleil. — Un horrible temps pour les spéculateurs, qui pensaient déjà à aller chercher du blé à Odessa.

Nous marchions comme des princes; on disait, nous voyant aller si vite : A coup sûr, voilà un député qui passe! A coup sûr, c'est un ministre! A coup sûr, c'est un pair de France! C'est une puissance, à coup sûr! Ce n'était que nous qui passions.

La ville de Fontainebleau était triomphante. Le mouvement était partout, la fête partout. La princesse était attendue à quatre heures; il était midi quand nous fîmes notre entrée dans la ville. A notre grande joie, il nous fut assez facile de trouver un lit et une chambre. A deux heu-

res, nous étions dans notre plus grande toilette; la princesse pouvait venir.

Que les jardins de Fontainebleau sont magnifiques! De vieux arbres, de vieilles charmilles, des eaux abondantes et transparentes, un aspect naturel de majesté et de grandeur, un bel étang, et au milieu de cet étang un pavillon bâti par l'empereur! Dans l'été l'empereur y tenait son conseil; et sous ces eaux limpides ces carpes blanchies par le temps, qui n'étaient déjà plus jeunes au XVI[e] siècle de notre histoire, témoins muets et tranquilles de tant de révolutions qui ont glissé sur ces ondes sans y laisser une trace de leur passage; enfin, non loin du bord une flottille de vaisseaux de ligne, grands comme des barques de pêcheurs, et, pour conduire cette flottille, des marins de l'Océan, et au besoin pour commander ces marins, un jeune homme qui sera grand amiral de France quelque jour. Que disait-on, qu'on n'entrait pas dans le château? Toutes les portes sont ouvertes, vous pouvez fouler le gazon de tous les parterres, les cygnes du bassin vous saluent en battant de l'aile. Couchez-vous sur l'herbe, répétez les vers de Virgile à l'ombre des hêtres, dormez si vous voulez dormir, vous êtes le maître de ces beaux lieux.

Je dormais encore ou plutôt j'étais plongé dans cet admirable rêve, tout éveillé, que vous inspirent les premières brises du printemps, et je sentais voler dans les brillants espaces de l'air, les châteaux, les jardins, les cours, les balcons de marbre, les murailles de briques, et moi enfin, quand tout à coup les trompettes sonnent, les tambours battent aux champs, la fanfare éclate par toutes ses voix de cuivre. — Allons! voici que j'aurai dormi trop longtemps et que je ne verrai pas la princesse aujourd'hui!

Je traverse en toute hâte les jardins, les parterres, les

grandes portes. A l'une de ces portes, un gardien très-poli me dit : — *On n'entre pas, c'est la consigne!* Mais cependant il ajoute : — Vous n'arriveriez peut-être pas à temps en faisant le tour du château, donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur. J'arrive. Toute la garnison était sous les armes. Un beau régiment d'infanterie occupait un côté de la cour; de l'autre côté était placé le plus fringant, le plus brillant, le plus jeune, le plus élégant régiment de hussards qui ait jamais existé depuis qu'il y a des régiments de hussards. Celui-là est le régiment modèle. Il est habillé de la plus fine écarlate; sur cette écarlate, une main prodigue a jeté à profusion l'argent et la broderie et les plus vives couleurs.

Figurez-vous le hussard : un beau jeune homme de vingt ans, six pieds, la barbe naissante, les dents blanches, la taille de guêpe, la jambe fine, l'air modeste, la tête haute, et cette tête ombragée de belles plumes; le ceinturon d'argent, le sabre d'acier reluisant au soleil, le cheval gris et fringant, le dolman bleu de ciel; les plus belles couleurs, les plus riches parures, le plus galant équipage, tout ce que la coquetterie guerrière peut inventer de plus recherché; voilà le hussard. Ils étaient comme cela tout un régiment, et ce régiment était commandé à haute voix par un colonel digne de lui, un colonel modèle comme son régiment, le colonel Brack, c'est tout dire. Mais, hélas! c'était le dernier jour du colonel Brack, c'était sa dernière fête militaire; il allait dire adieu à ce régiment qu'il a élevé, dressé, paré, comme un seul homme; on disait qu'il était passé général.

Tout ce bruit que j'avais entendu *sub tegmine fagi,* ce n'était qu'une fausse alerte. Les trompettes des hussards voulaient se tenir en haleine, et elles retentissaient comme

autant de trompettes de la vallée de Josaphat ; les tambours des carabiniers répondaient aux trompettes, et à tout ce bruit guerrier se mêlait le bruit des canons roulant dans cette vaste cour, traînés par leurs quatre chevaux. Autant le cheval du hussard est leste, fringant, sautillant, heureux de vivre et de piaffer, autant le cheval de l'artillerie est grave, posé, sévère. Il marche fièrement comme un cheval qui traîne la *dernière raison des rois*. Sur le caisson deux artilleurs sont assis comme sur un char de triomphe. Le canon brille fièrement à travers tout ce bois et tout ce fer ; bronze aussi intelligent que le soldat qui le gouverne, il est tantôt joyeux, tantôt terrible ; il annonce aussi bien la fête que la bataille ; il est le bruit des grandes joies et le bruit des grandes douleurs ; quand il passe, les petits enfants battent des mains ; les hautes citadelles tremblent quand il passe. Ainsi donc, ils étaient rangés en bataille dans cette cour, au pied de cet escalier de Fontainebleau, dans ces lieux célèbres où fut dénoué le plus grand drame de l'univers.

Oh ! l'histoire ! c'est la plus grande tâche des hommes et la plus difficile. Ni les vers du poëte, ni les chefs-d'œuvre du peintre et du sculpteur, ni les merveilles de l'architecture, ne valent une page de l'histoire. Entassez dans la plus haute des pyramides Dante sur Raphaël, Raphaël sur Michel-Ange, un homme viendra, un historien, et en quelques lignes il aura plus fait que Dante, Raphaël et Michel-Ange : il aura écrit une page d'histoire ! Aussi les lieux témoins de ces grandes scènes, où la face du monde a été changée, sont-ils empreints d'une indicible et imposante majesté.

Il y a de cela vingt-trois ans à peine, déjà deux siècles ! Dans cette même cour qui retentit du bruit des fanfares de

cette jeune armée, se tenait immobile, muette, isolée, cachant ses larmes, la vieille garde de la grande armée. Cette vieille garde, dont le nom seul renversait les capitales, s'était battue sur tous les champs de bataille de l'univers. Ils étaient à Arcole, à Aboukir, à Marengo; ils étaient les soldats d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Madrid, de Wagram, de Moscou; et à travers tant de gloire et tant de périls, ils se retrouvaient vaincus et décimés, dans cette cour qui était maintenant leur dernier royaume, leur dernier champ de bataille; et encore il faudra le quitter demain, ce coin de terre désolé. Dans ce palais dont toutes les portes, dont toutes les fenêtres sont ouvertes, se cachait, dans sa douleur et dans ses angoisses, l'empereur Napoléon. En vain il avait tenu tête à l'Europe coalisée, le génie avait cédé à la fortune; l'aigle impériale, blessée à mort dans les cieux de Moscou, avait eu à peine assez de force pour venir expirer ici même, sous le ciel de Fontainebleau. A la fin l'heure était venue où l'empereur lui-même devait déposer cette épée qui avait tant pesé dans la balance du monde. Son sacrifice était accompli comme sa gloire. Alors s'ouvrit la porte du palais, et on vit descendre un homme seul, le regard fier, la démarche hardie, triste, mais non pas abattu; il était enveloppé dans la redingote grise, il portait à la main le chapeau du petit caporal; un seul mois de ses misères l'avait vieilli plus que n'eussent fait dix batailles. Ses vieux soldats, le retrouvant si grand dans l'infortune, se sentaient émus jusqu'au fond des entrailles; ils ne comprenaient pas, les pauvres héros! comment et pourquoi ils se séparaient ainsi eux et l'empereur, eux qui étaient toujours la grande armée, lui qui était toujours l'empereur! Ils baissaient la tête en versant des larmes mal contenues : une voix bien connue les vint tirer de leur stupeur.

« Soldats, leur disait-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés au chemin de l'honneur! » Après quoi il embrassa les aigles, et il descendit d'un pas ferme et tranquille ce même escalier de Fontainebleau.

Ainsi se séparèrent à cette place, l'empereur et la grande armée, pour aller mourir çà et là les uns et les autres, dans la même tristesse, dans la même gloire, dans le même abandon.

Pendant que je me livrais ainsi à tous les souvenirs qui m'assiégeaient en foule, un nuage passa sous le soleil, un léger nuage de printemps; quelques gouttes d'une pluie chaude de printemps tombèrent sur ces beaux uniformes, qui n'en parurent que plus brillants. Cependant mon pauvre habit noir ne pouvait guère résister à la pluie, même la plus légère; et déjà je cherchais des yeux un abri, quand soudain de toutes parts je vis accourir à moi de beaux messieurs tous brodés en or et en argent, en belles palmes, en épée. — Viens par ici! me disait l'un. — Je vais te conduire à une bonne place, disait l'autre. — Si tu avais seulement une petite broderie au collet de ton habit, ajoutait un troisième, tu viendrais avec nous sur le balcon du roi! Moi, tout étonné de voir de beaux messieurs me parler ainsi, je les regarde, je les admire, et, ma foi, je les reconnais tous; ce sont mes amis! Et parmi eux, avec une belle croix de commandeur de la Légion-d'Honneur, et bien méritée, mais toujours bon et serviable, M. le baron Taylor qui revient d'Espagne, tout chargé de chefs-d'œuvre. — Allons donc, puisque vous le voulez. — et je les suis; et me voilà à la plus belle place, à l'abri, dans un petit cabinet à deux fenêtres. Une de ces fenêtres donnait sur le balcon du roi, l'autre fenêtre sur la cour du château. Ainsi devant moi je

devais avoir le cortége de la princesse, pendant qu'à ma gauche je pourrais suivre tous les mouvements de cette cour si on peut appeler de ce nom gothique : une cour! la réunion spontanée des bourgeois les plus influents de notre pays.

Quatre heures allaient sonner, l'attente était générale, l'impatience était à son comble. L'exactitude étant la politesse des rois, on en tirait la conséquence qu'elle était aussi la politesse des princesses; mais le moyen d'être exacte pour cette jeune femme, retenue à chaque pas de cette marche triomphale par les populations avides de la voir? Pendant que nous attendions, nous aussi, un de mes amis brodés me demanda si j'avais vu le trousseau de la princesse? — Non, lui dis-je, je ne connais du trousseau que les merveilleux éventails de Roqueplan.

— Moi, dit mon ami, je suis plus avancé que toi; j'ai tout vu, et fort à l'aise, car j'étais seul dans les beaux appartements du prince, et, si le roi n'était pas venu me déranger, je crois que j'y serais encore à tout admirer.

Or, cet ami qui me parlait ainsi, bien qu'un peu plus brodé que moi, est, à tout prendre, un homme aussi peu considérable que je le suis moi-même. Comment était-il entré dans l'intérieur de ce palais, qu'on me faisait si formidable? il allait me le dire, et j'écoutais son récit tout en restant attentif aux moindres bruits venus d'en bas.

— Oui, dit-il, tu connais bien ce vaste palais? une fois entré là dedans, on se perd; c'est le plus merveilleux dédale qui ait jamais étonné l'imagination humaine. Ce ne sont que vastes galeries, salles immenses, amphithéâtres, escaliers de géants, mystérieux couloirs, douces retraites cachées dans le mur, balcons de marbre et de bronze; tous les temps, tous les lieux, tous les arts, tous les monarques sont représentés dans ces murs. Le XVI[e] siècle y a jeté tous ses

caprices et toute sa poésie; Louis XIII et Henri IV y ont laissé leur empreinte italienne et française à la fois, Louis XIV y porta sa royale grandeur, l'empereur y reçut cette impératrice qui l'alliait aux rois en le séparant du peuple; chacun des pouvoirs qui ont passé dans ces murailles y a ajouté quelque chose, celui-ci un palais, celui-là une église, le troisième un théâtre, ou tout au moins une galerie, cet autre enfin eut à peine le temps d'y laisser son nom et son chiffre, après quoi il a été emporté par la tempête, et son nom a été effacé par le badigeonneur.

Dans le palais de Fontainebleau tous les souvenirs se mêlent et se confondent. Non loin de l'appartement du pape, dans un coin retiré, où elle fuyait même la clarté du ciel, M^me^ de Maintenon s'était creusé une retraite, qu'on peut voir complétement meublée et restaurée. Il y a du sang dans ces murs; il y a de l'amour, il y a de la poésie, il y a surtout des mariages. En 1609, César, duc de Vendôme, le fils de Henri IV et de la belle Gabrielle, épousa dans la Chapelle-Haute, Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur; Louis XII, à peine marié, vint passer la lune de miel à Fontainebleau, et neuf mois après le jeune dauphin y vint au monde. En 1670, la nièce du roi, Marie-Louise d'Orléans, épousa le roi d'Espagne Charles II, représenté par procureur. Louis XV y reçut la main de Marie Leczinska, la digne fille du roi Stanislas. A Fontainebleau, Louis XVIII vint recevoir la duchesse de Berri; à Fontainebleau, Jérôme Napoléon épousa la fille du roi de Wurtemberg. Que de fêtes magnifiques! que de brillants carrousels! que de vœux et que d'espérances! Tu chercherais en vain dans tout ce palais un petit coin qui n'ait pas abrité une tête couronnée ou découronnée, un lit qui ne soit pas un lit nuptial ou un lit de mort. Dans l'appartement du

roi, il y a un méchant guéridon en acajou qui vaut bien 15 francs, acheté à crédit chez un marchand de meubles d'occasion; on n'approche de ce guéridon qu'avec respect. Sur cette table fut signée l'abdication de l'empereur. Elle conserve encore le violent coup de canif que l'ex-maître du monde y laissa, comme fait le lion mourant avec sa griffe défaillante. Cette table est placée tout auprès d'une croisée dont les ferrures brillantes ont été forgées par le roi Louis XVI. Cette chambre même, qui ressemble à un herbier, tant les murs sont chargés de toutes les plantes de la flore française, fut habitée par Catherine de Médicis. A côté de cette chambre, Napoléon a fait construire une galerie en l'honneur de Marie-Louise. Ainsi sont confondus tant de souvenirs divers, tant de grandeurs et tant de misères. Dans cet admirable pêle-mêle, de toutes sortes de royautés et de toutes sortes de grandeurs, le moyen de ne pas rester confondu? Et penses-tu à mon admiration, quand je me suis vu libre d'entrer partout, et de tout voir par mes yeux, et de tout toucher de mes mains, tout comme si j'avais été un des maîtres du palais? Parle-moi d'une royauté ainsi faite qu'on peut entrer chez elle à toute heure de la nuit et du jour. Voilà pourtant un des fruits de l'amnistie : c'est que même les amis du roi n'ont plus peur et qu'ils le laissent libre d'aller où il lui plaît. On dit que le roi profite de cette liberté avec le bonheur d'un écolier en vacances. Il va, il vient, il sort, il entre, il admire ces portes toutes grandes ouvertes; il n'a jamais vu rien de si beau. Naguère encore, quand la terreur était dans toutes les âmes, excepté dans la sienne il trouvait toujours à ses côtés, autour de lui et malgré lui, un gardien qui le suivait des yeux; il avait beau renvoyer cet homme, on ne lui obéissait pas : il marchait ainsi environné d'une surveillance qui l'obsédait.

L'amnistie l'a délivré de cette contrainte; il a été le premier dont les fers sont tombés; ses amis lui ont promis de ne plus trembler pour lui, et c'est ainsi que tout bienfait porte sa récompense. Mais, pour en revenir à mon histoire, j'étais donc dans ce palais de Fontainebleau aussi libre que le roi.

Figure-toi mon éblouissement, quand, après avoir traversé les vastes appartements du duc d'Orléans, dont la tenture sévère rappelle cependant toute l'élégance du temps de Louis XIII, je me trouvai dans les deux salles où est exposé le trousseau de la jeune duchesse! Sur une estrade est placée la corbeille : cette corbeille est un coffre en écaille et en bronze doré d'un travail merveilleux; les incrustations sont en argent : le XVIe siècle ne désavouerait pas ce chef-d'œuvre; l'estrade est ornée de draperies, de dentelles, de fleurs, et de ces mille gazes flottantes si chères aux jeunes femmes, et qu'un poëte a appelées de *l'air tissu.* Le linge est amoncelé d'un seul côté : c'est une montagne de broderies et de dentelles; sur les porte-manteaux sont placées des robes sans nombre; les écharpes d'Alger, les chapeaux, aux plumes flottantes : les douze cachemires n'occupent pas une place médiocre dans cette exposition conjugale; en voici un vert-émir, à palmes brodées d'or, pour lequel se damneraient toutes les femmes d'Europe : c'est la reine d'Angleterre qui l'envoie. Juge, s'il te plaît, de cette main et de ce pied par les gants et par les souliers que voici, gants et souliers d'un enfant de quinze ans; ils ont été faits sur la main et sur le pied de la princesse. Le velours, le satin, les rubans, tous les infinis détails d'une passion royale, ne manquent guère; mais il faudrait être une femme, une femme jeune et belle, une femme sans passion, une femme de Paris, pour tout comprendre et pour tout voir,

Ai-je parlé de la robe de mariage en dentelles? et des mouchoirs de poche tout brodés et garnis d'une valencienne haute comme la main, et des turbans de l'Afrique, et du manchon de plume d'aigrette, et des voiles où brillent, surmontés de la couronne, les chiffres entrelacés des deux époux, F. P. H. O.; Ferdinand-Philippe, Hélène d'Orléans?

Non! c'est à peine si je puis te parler du nécessaire en vermeil, des vases d'or de la toilette, de l'écritoire gothique, du porte-bouquet dans le style de la renaissance. Au reste, tu le sais, on peut se fier, pour toutes ces recherches, au goût éclairé du duc d'Orléans : c'est un habile et ingénieux antiquaire; il comprend à merveille l'élégance des vieux siècles; il sait combien un vieux meuble gothique est bienséant à la jeunesse et à la beauté, et pour peu que la duchesse sa femme aime les bois sculptés, les dorures, les vieilles tapisseries, tout le luxe massif d'autrefois, elle n'aura rien à désirer.

Il y avait aussi un véritable amas de perles, rubis, diamants, pierreries de toutes sortes; une parure en brillants, une parure en brillants et en rubis, les brillants et les rubis d'une nuance si parfaite qu'il était difficile de les distinguer les uns des autres; une parure en perles fines, six bagues, sans compter l'anneau du mariage, tout à côté de la médaille d'or.

Mais dans cet amas admirable de richesses de toutes sortes, ce que j'ai admiré le plus, et ce que tu as admiré autant que moi, sans doute, ce ne sont ni les diamants, ni les perles, ni les cachemires, ni les dentelles, ni les broderies, ni les fleurs, ce sont trois éventails, dont l'idée seule est une idée royale, sans parler de l'exécution, qui est digne de l'idée.

Tu as vu au salon dernier un charmant tableau de Roqueplan : *Cosme de Médicis se promenant dans la campagne de Florence,* et tu as admiré cet éclatant paysage, ce beau ciel, ces eaux limpides, cette poétique et transparente nature. Roqueplan est, à coup sûr, un merveilleux artiste, parfaitement habile à reproduire tout ce qui est la jeunesse, fleur ou soleil, joie et printemps, amour et bonheur. Il n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est resserré dans un tout petit espace, et alors il étend à l'infini cette toile exiguë et il en fait ce que vous voudrez : un lac immense, une prairie sans fin, une forêt d'orangers et de roses. Le duc d'Orléans, qui sait très-bien que l'art n'est déplacé nulle part, que bien au contraire c'est là un des priviléges de l'art, de relever toutes choses et de charger les meubles les plus futiles de ses inventions infinies, avait pensé, depuis longtemps, à demander à Roqueplan les éventails de la jeune duchesse; mais le succès du dernier tableau l'intimidait. Il n'osait pas prier le pinceau qui avait fait ce chef-d'œuvre de peindre un éventail. Mais enfin il se rappela que Benvenuto Cellini ciselait les bagues de la duchesse d'Étampes, que Raphaël dessinait des reliures de livres, que Michel-Ange a peint des assiettes, que Bernard de Palissy ne dédaignait pas d'être un potier de terre glaise, que Petitot faisait des portraits pour des tabatières, et Watteau des paysages pour la manufacture de porcelaine de Sèvres; en conséquence, il demanda, à tout hasard, à Roqueplan, un ou deux éventails pour la corbeille nuptiale; Roqueplan, qui a bien de l'esprit, quoiqu'il ait un grand talent, consentit à tout ce que voulait le prince. Il ne fit pas un éventail, il en fit trois, dont voici le sujet : *le Mariage de la Vierge :* c'est un délicieux petit tableau sur un fond d'or et dans le genre bizantin; *les Amours peintres* (l'amour

fait le portrait de la princesse) : c'est une fraîche et riante esquisse digne de Watteau; *la Promenade au parc :* c'est un charmant paysage. Le parc est tout chargé de beaux arbres, le château se dessine dans le lointain, une haute terrasse, un grand vase, des balustrades, de longues allées où se joue le soleil sur les feuilles tremblantes et resplendissantes comme des miroirs; sur le devant, une belle dame avenante et galante donne le bras à un raffiné d'honneur et salue d'un signe de tête un élégant cavalier qui passe; des plumes, des velours, de l'acier, de la soie, voilà l'affaire!

A ces trois petits chefs-d'œuvre il faut joindre deux éventails de M. Clément Boulanger, *les Noces de Cana,* et *le Repos de chasse. Les Noces de Cana* ne valent pas le tableau de Jean Stein, cette admirable orgie hollandaise, dans laquelle se rue toute cette foule de manants et de belles dames, enchantés et surpris de voir l'eau changée en vin; mais, évidemment, le dessin de M. Boulanger a été inspiré par le souvenir de cette belle peinture. Dans *le Repos de chasse,* des bohémiens, des bouffons et des nains égaient de leur mieux un jeune prince et sa femme, qui font halte dans la forêt. La monture de ces éventails est digne de tout le reste; l'or et l'ivoire, et les plus fines sculptures, encadrent à merveille tous ces frais paysages, toutes ces scènes riantes. Honneur au jeune homme qui comprend ainsi les beaux-arts et qui s'en sert comme s'en servait le roi François Ier!

Ainsi me parla mon jeune ami dans tout l'enthousiasme de son cœur. Il était d'autant plus digne de foi en ceci, que c'est un esprit naturellement sceptique et railleur, qui comprend la véritable grandeur comme tous les bons esprits, mais qui voit d'un coup d'œil tout ce que la grandeur a sou-

vent de faux et de misérable. — Et, lui dis-je, comment s'est terminée ta singulière inspection? On m'a dit que la reine avait présidé elle-même, et avec une sollicitude toute maternelle, à tous ces riches détails, et qu'elle n'avait voulu permettre à personne, pas même au roi, de venir la troubler dans cette fête qu'elle préparait à sa belle-fille. — Celui qui t'a dit cela, me répondit mon ami, était bien informé. En effet, il y avait à peine deux ou trois heures que j'étais là à tout admirer, quand j'entendis frapper légèrement à la porte opposée. Un autre que moi aurait répondu : « Entrez ! » mais je me retirai, sans rien dire, par où j'étais venu, et je fis bien. En effet, c'était le roi qui venait voir, lui aussi incognito, toutes ces merveilles; et je crois bien qu'il n'avait pas la permission de la reine plus que moi.

Ce récit finissait à peine que soudain un cri : Aux armes ! se fait entendre; des cris de *vive le roi !* s'élèvent de toutes parts. On s'empresse, on se pousse, on regarde : c'étaient le duc d'Orléans et le duc de Nemours qui venaient eux-mêmes annoncer au roi leur père l'arrivée de la princesse Hélène. Le duc d'Orléans était parti le matin même pour aller présenter à sa fiancée, à Melun, sa maison civile et militaire, les dames de la princesse et ses chevaliers d'honneur; M[mes] de Lobau, de Chanaleihes, de Montesquiou, d'Hautpoul; MM. de Flahaut, de Coigny, de Trévise, de Praslin; le général Baudrand, le général Marbot, le colonel Gérard, le duc d'Echlingen, de Montguyon, Bertin de Vaux, Chabaud-Latour, Asseline, le secrétaire du prince, de Boismilon, son précepteur *et son plus vieil ami,* comme il le dit à la princesse. — Aimez-les, madame, lui dit le prince, ce sont mes amis; ils ne m'ont pas quitté depuis sept ans, et ils ont partagé constamment ma bonne et

ma mauvaise fortune. » Cette troupe brillante accourait en toute hâte, et il était facile, même aux regards les moins exercés, de lire sur tous ces jeunes visages qu'ils revenaient heureux et fiers de leur nouvelle conquête. La figure du duc d'Orléans respirait surtout la joie la plus vive. Il avait vu sa jeune femme, et il revenait content d'elle et plein d'une noble assurance. Ils entrèrent ainsi chez le roi au milieu des félicitations générales et des acclamations de la foule. Rien qu'à voir le jeune prince si heureux, la foule, avec ce merveilleux instinct qui ne la trompe jamais, avait deviné la jeune et belle personne qui allait venir.

Il était six heures quand le prince arriva au palais. De quart d'heure en quart d'heure accouraient, de toute la vitesse de leurs chevaux, des messagers apportant des nouvelles. La princesse arrivait, mais elle marchait lentement. Elle était arrêtée par les discours, par les vers, par les fleurs, par les gardes nationaux, par les jeunes filles vêtues de blanc, par toutes les populations qui se pressaient sur son passage. Elle avait pour tous un regard, un salut, un sourire, une parole; elle parlait la plus belle langue française, la langue du Versailles de Louis XIV; elle voulait arriver et cependant elle ne voulait pas hâter sa marche, tant elle avait peur de manquer de reconnaissance pour tous ces braves gens qui accouraient sur son passage. A chaque instant arrivait un nouveau courrier. Ces courriers étaient d'un effet très-pittoresque. L'un d'eux surtout, jeune et vigoureux gaillard, le fouet en main, arrive sur son cheval jusqu'au bas du perron, il monte l'escalier en agitant les rubans de son chapeau; en même temps, par l'escalier opposé, montait d'un pas humble et calme le chapelain du château; le chapelain portait son parapluie sous son bras; sa démarche calme et simple, sa soutane noire, sa douce

figure, faisaient un admirable contraste avec l'habit brodé, les cheveux poudrés, l'air animé, le pas bruyant du jeune messager. Un peintre qui était là saisit à merveille le contraste des deux personnages. — C'est admirable! disait-il; quel tableau! Ici des briques, là des pierres de taille; des canons et des hussards; un prêtre en soutane, un postillon vêtu de peau et de velours; sur la galerie, tous les uniformes de la France; des croix, des plaques, des cordons rouges, des broderies de toutes couleurs, des vieillards chargés d'ans et de gloire, des jeunes gens pleins d'avenir, des enfants jeunes et vifs comme le salpêtre, et de belles jeunes filles si réservées et si modestes, qu'on se demande avec respect si ce sont bien là, en effet, les filles d'un roi! Quel tableau! Il ne manque qu'une chose, ajoutait le peintre en souriant, une chose que regrettent comme moi tous les peintres contemporains : le cordon bleu.

Là-dessus s'établit, à propos du cordon bleu, envisagé sous le rapport de l'art, une dissertation pleine de goût; on disait que le cordon bleu reposait merveilleusement le regard, qu'il tranchait de la plus heureuse façon du monde sur la plupart des uniformes, qu'il jetait dans un tableau une clarté favorable, qu'il était très-utile au peintre pour rappeler la couleur du ciel, et mille autres raisons excellentes qui n'avaient rien de politique, et qui n'en étaient pas moins d'excellentes raisons.

De nouveaux venus, pour nous faire paraître l'attente moins longue, apportaient des anecdotes qu'ils avaient recueillies sur ce voyage. Dans une ville où la royale fiancée devait s'arrêter une nuit, un riche propriétaire de la ville s'empressa de mettre sa maison à la disposition de la princesse. La maison était belle, mais peu convenablement meublée pour une duchesse d'Orléans. Aussitôt la liste ci-

vile envoya ses fourgons. Toute la maison est tendue de tapisseries magnifiques ; on suspend des lustres au plafond, on pare les salons et les chambres à coucher des plus beaux meubles; les lits somptueux, les meubles de soie, les tentures magnifiques, font de cette maison bourgeoise la maison d'un prince. Le lendemain, quand la princesse est partie, le propriétaire de cette hospitalière maison a été prié, de la part du roi, de garder tout ce mobilier royal, en faveur de sa bonne hospitalité.

On allait entamer encore une histoire, quand enfin (sept heures sonnaient à l'horloge du château, et le soleil couchant jetait sur toute cette scène attendrissante son rayon le plus calme et le plus doux) accourent en éclaireurs quelques cavaliers de l'escorte : la princesse arrive enfin! Elle est aux portes de Fontainebleau; elle traverse au pas ces rues garnies de drapeaux tricolores; une immense acclamation s'élève dans la ville; le château lui répond par les mêmes *vivat!* Les tambours, les trompettes, les clairons, les chevaux, les hommes, tout s'ébranle à la fois; en même temps, le vaste escalier, garni d'orangers, se couvre de brillants uniformes; toute la France, dans ses plus grandes illustrations, était représentée sur ces marches de pierre : ambassadeurs, maréchaux de France, ministres, pairs de France, députés, magistrats, ils étaient tous à cette fête nationale. Là aussi, c'était une confusion admirable et pleine d'intérêt : M. de Talleyrand non loin de M. de Werther, M. le duc de Dalmatie auprès du comte Gérard, M. Jacques Laffitte et M. Guizot; M. l'évêque de Maroc à la tête si belle, et M. Ary Scheffer, le grand peintre de *Marguerite;* le roi des Belges et le comte de Rantzau, le duc de Broglie, et M. Lefort, maire du premier arrondissement; M. de Montalivet et M. Thiers. En même temps

accouraient les dames, mais seulement les dames de la princesse dans leurs plus beaux atours; l'instant d'après toute la famille royale, impatiente et ne pouvant attendre plus longtemps, accourait sur le perron, le roi, le duc d'Orléans, le duc de Nemours, en habit d'officier-général; le prince de Joinville, lieutenant de vaisseau, le duc d'Aumale, sous-lieutenant d'infanterie légère; M. le duc de Montpensier, simple chasseur de la garde nationale. Enfin, tout au bout de la cour, au milieu de ce bruit et de ce silence également inquiet et agité, vous voyez paraître le cortége de la princesse. Tous les regards, toutes les espérances, tous les cœurs, sont tournés vers une seule voiture; cette voiture dorée, traînée lentement par huit chevaux magnifiques, harnachés comme pour un roi qui reviendrait de la guerre. En ce moment solennel, l'émotion de la foule était à son comble; on allait donc la voir cette jeune femme tant attendue, tant désirée! on allait donc savoir enfin ce qu'il fallait penser de ces louanges et de ces outrages.

A mesure que la princesse approchait, le duc d'Orléans, le duc de Nemours, les femmes, les hommes, descendaient lentement le triple escalier pour aller au-devant d'elle, et c'était là un grand spectacle que bien peu de gens ont pu voir, car les uns jouaient leur rôle dans ce drame muet et éloquent, et les autres, tout entiers à la même pensée, ne regardaient que cette voiture qui s'avançait. Ainsi le roi est resté seul, au sommet de l'escalier, avec la reine, et à grand'peine il contenait son émotion. C'était beau à voir : cet homme si ému, si agité, qui voudrait suivre ses fils et ses amis, et que retient un reste d'étiquette! Derrière le roi se tenait la reine; on devinait son émotion plutôt qu'on ne la voyait. La princesse, le duc d'Orléans et son cortége sont arrivés en même temps au bas de l'escalier; une évo-

lution militaire, commandée par le colonel Brack, n'eût pas mieux fait. Aussitôt s'ouvre la portière de cette voiture, et soudain descend une jeune et belle personne, à la taille élégante et fine. Elle prend à peine le temps de saluer à droite et à gauche; puis elle s'élance, entraînant avec elle le duc de Nemours, qui lui donne la main, et avec la légèreté de ses vingt ans elle monte jusqu'au roi, qui lui tend la main; elle saisit cette main qu'elle veut porter à ses lèvres; mais le roi lui ouvre ses bras, et elle s'y précipite. En même temps toute cette belle famille entoure cette nouvelle sœur, qui lui vient de si loin, et si disposée à se laisser être heureuse. On l'entoure, on l'embrasse, on lui présente tous ses frères, toutes ses sœurs, ces jeunes gens, ces enfants, cette reine des Belges, cette princesse Clémentine qui lit et qui aime les jeunes poëtes, cette princesse Marie qui est un grand artiste, et qui vient d'envoyer l'autre jour sa propre statue, faite par elle-même, au musée de Versailles. Et la reine donc! Elle était à demi cachée dans l'embrasure de la porte; on lui a enfin abandonné sa nouvelle fille; et alors, oubliant qu'on les regardait, ces deux femmes se sont embrassées l'une l'autre avec une effusion toute maternelle et toute filiale. Et quelle mère plus noble, plus généreuse, plus remplie de courage, de grandeur d'âme et de modestie pouvait remplacer votre mère, Hélène de Mecklembourg!

L'effet de cette scène a été immense, imposant, solennel. Bien des paupières ont été mouillées, qui n'avaient pas été humides depuis longtemps. Bien des cœurs ont été émus, étonnés eux-mêmes de leur émotion. L'enthousiasme était si grand, si universel, qu'il faisait silence de toutes parts. La foule s'est écoulée, comme si elle eût voulu laisser à son bonheur toute cette heureuse famille; même

la suite du roi a attendu sur l'escalier de pierre, ne voulant pas troubler ces embrassements.

Dans le premier moment, cette jeune princesse si attendue, on n'avait pas songé à la regarder; on avait regardé le roi, la reine, toute cette scène si remplie de majesté royale et de bonheur domestique. Cependant chacun disait que la jeune princesse avait une taille souple et fine, le pied petit, la main mignonne, le cou très-blanc, les cheveux d'une belle couleur blonde, l'œif vif et spirituel; avant de la voir, on la croyait belle sur parole; on l'avait entrevue à peine, et déjà on était sûr qu'elle était belle.

Plus tard, avant le dîner, après s'être reposée quelques instants dans son appartement, la jeune princesse a reparu dans le salon de la reine, où le roi lui-même lui a présenté les dames invitées : M^me^ la comtesse de Flahaut, M^me^ la comtesse de Laborde, M^me^ la comtesse Durosnel, M^me^ la duchesse de Trévise, M^me^ la duchesse de Coigny, M^me^ la baronne de Berthois, M^me^ la baronne Delort, M^me^ la comtesse de Colbert, M^me^ la baronne de Marbot, M^me^ la marquise de Praslin, M^lles^ de Lobau, Delaborde, de Chanterac, de Flahaut, de Sainte-Aldegonde. A huit heures et demie, le roi, la famille royale et tous les conviés à cette noble fête se sont mis à table; la table était de deux cent cinquante couverts. Le roi avait à sa droite la princesse Hélène, à sa gauche la reine des Belges; M. le duc d'Orléans était à la droite de la princesse, le roi des Belges auprès de la reine des Français, M^me^ la grande-duchesse douairière de Mecklembourg à côté de M. le duc d'Orléans, M^me^ la comtesse Molé à côté du duc d'Aumale, M. le baron de Werther, ministre de Prusse, auprès de la grande-duchesse de Mecklembourg, M^me^ de Werther auprès du prince de Joinville; M. le prince de Talleyrand, M^me^ la duchesse de

Dino, M. le chancelier, les maréchaux, les ministres, M. le président de la chambre des députés, la duchesse de Dalmatie, la maréchale Gérard, la maréchale Maison, le duc et la duchesse de Broglie, le général Athalin, le duc de Castries, occupaient les places les plus rapprochées de la famille royale.

A dix heures, un feu d'artifice a été tiré auprès du bassin du grand parc; les chiffres F. H. n'avaient pas été oubliés, et brillaient dans les airs. Mais je vous parle du banquet et du feu d'artifice par ouï-dire : ce n'est pas mon affaire, c'est l'affaire des historiens officiels; je veux vous raconter simplement ce que j'ai vu.

C'était le lendemain de ce jour si rempli d'émotions et d'inquiétudes de tout genre; c'était le jour du mariage, ou plutôt des trois mariages du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg. On disait que la fête serait brillante et solennelle, et que jamais les magnificences de Fontainebleau n'auraient paru avec plus d'éclat; on disait aussi que l'accès du palais était impossible, et que nul, excepté les invités du roi, n'aurait le droit de pénétrer dans ces murs. Cependant, confiant dans ma fortune, je me préparai à tout hasard. Il était sept heures du soir; déjà le palais s'illuminait de toutes parts. Chaque porte, chaque croisée de cet amas de châteaux resplendissait d'une clarté inaccoutumée. A voir ainsi s'illuminer peu à peu ces vastes galeries, on eût dit que tous les siècles qui avaient aimé, qui avaient prié, qui avaient souffert, qui étaient morts dans ces murs, sortaient l'un après l'autre de leur oubli, et revenaient dans leurs plus beaux atours, dans leur plus glorieux appareil, y passer encore une nuit de fête et de gloire, de plaisir et d'amour. Certes, ce soir-là il ne fallait pas être un grand poëte pour ranimer toute cette histoire

éteinte; avec une âme un peu clairvoyante, il eût été facile de reconnaître, à travers les vitres gothiques de la galerie de François Ier, le roi chevalier présidant aux fêtes brillantes, et, tout au sommet de l'escalier, la sombre figure de Napoléon partant pour son exil de l'île d'Elbe. François Ier et Napoléon Bonaparte, voilà en effet les deux maîtres du palais de Fontainebleau, voilà les deux fantômes qui reviennent le plus souvent dans ces murs, dans ces galeries, dans ces mille chambres muettes; et alors, qu'ils doivent être étonnés, le roi et l'empereur, de retrouver debout tout leur ouvrage! Depuis si longtemps leur palais était en ruines! Les murs s'affaissaient sur eux-mêmes, les plafonds s'en allaient en lambeaux, les armoiries de tant de rois avaient été si souvent grattées, replacées et regrattées sur la pierre, que la pierre était percée à jour; on avait fait une si rude chasse aux aigles, on avait arraché tant de fleurs de lis, on avait brisé tant d'emblèmes, on avait effacé tant de chiffres d'amour, que parmi toutes ces destructions impitoyables il était impossible de rien retrouver que des murs sans nom, des passages sans souvenirs, des salons sans honneurs, des autels sans encens, des boudoirs sans parfums, des cadres vides, des trônes brisés, toutes sortes de royautés indignement saccagées, gaspillées, rouillées, anéanties! L'ombre des anciens maîtres de Fontainebleau se promenait tristement parmi ces ruines lamentables, et plus les années s'amoncelaient sur les années, plus les ruines s'amoncelaient sur les ruines. Mais aujourd'hui tout se relève : les fondements ébranlés se rassurent, les escaliers écrasés par tant de grandeurs passagères se raffermissent dans leurs bases, les statues couchées par terre remontent sur leur piédestal, les portraits rentrent dans leurs cadres, le vieux plâtre des salons est chassé comme la poussière, et

derrière cette couche immonde reparaissent, dans leur éclat tout nouveau, des chefs-d'œuvre de trois siècles. C'en est fait, la restauration est complète au dedans et au dehors. Les plafonds s'animent comme les murailles, les portes de sapin ont fait place aux portes de chêne, le papier peint s'en va et cède la place au tableau d'histoire ; l'écho répète de nouveau des noms sonores ; les caves se remplissent et aussi les bûchers ; les meubles sont rendus au velours et à la dorure, et les vers regrettent leur proie ; on remet aux fenêtres les vitraux gothiques, on relève les cheminées abattues ; on retrouve, avec le soin minutieux et la patience exacte de l'antiquaire, les moindres détails de cette fine sculpture qui changeait le bois en chefs-d'œuvre, la pierre en dentelles, le marbre en belles femmes et en héros. La mosaïque reparaît éternellement jeune et brillante, et elle sort plus fraîche que jamais du parquet de chêne qui la recouvrait comme un cercueil. Partout, du haut en bas de ces immenses murailles, s'est portée la même main réparatrice et attentive ; partout a reparu l'or, la couleur, l'émail, le marbre, la pierre, l'écaille, l'ivoire, l'argent, la laine, le velours. C'était, il y a six ans, une demeure désolée et livrée à tous les vents du nord ; aujourd'hui, c'est un palais magnifique, digne des plus grands rois. Aussi l'étonnement est immense parmi les ombres royales. Qui donc a réparé mes galeries? s'écrie François Ier ; gloire à lui, il a replacé sur les murs mes armoiries et le chiffre de ma belle maîtresse ! Qui donc a relevé l'escalier de Fontainebleau et sauvé les moindres vestiges de mon passage? s'écrie l'empereur ; gloire à lui ! il n'a pas eu peur des aigles, des souvenirs, non plus que des couleurs de la grande armée. Ainsi parlent entre elles ces ombres consolées. En même temps, à l'heure de minuit, reparaissent légères, comme

des ombres heureuses, toutes les femmes qui régnèrent un jour dans ces royales demeures. Elles glissent doucement sur ces tapis moelleux; elles prennent place sur ces trônes relevés; elles se reposent sur ces sofas redorés; elles sourient à leur beauté dans ces glaces de Venise qui les reflétaient si belles; elles dansent en chœur sous ces voûtes charmantes, où tout leur rappelle leurs belles amours d'autrefois. Belle et grande tâche, en vérité! Sauver les ruines, sauver les gloires, sauver les souvenirs de son pays; aspirer plutôt au titre de conservateur qu'au titre de créateur; peu fonder, mais tout sauver; être plus fier de tirer un château de sa ruine, que de l'élever tout neuf et de mourir en le laissant imparfait; mettre à profit tout le luxe, toutes les entreprises, toutes les folies, toutes les dépenses royales de trois siècles; arriver ainsi au plus admirable résultat qui ait jamais couronné l'œuvre des plus grands architectes, c'est-à-dire achever tous les monuments commencés; le même jour, rendre à la colonne son empereur, Louis XIV à Versailles, François I^er^ à Fontainebleau, Mademoiselle au château d'Eu, le roi aux Tuileries; et le lendemain, aspirer, pour tout repos, à la gloire d'achever le Louvre; et tous ces efforts incroyables, toutes ces entreprises menées de front, tout cela au milieu des partis qui s'entre-choquent, dans l'émeute, dans la guerre civile, dans les désordres, sous le poignard de l'assassin, voilà ce qui s'appelle vouloir et pouvoir.

J'en étais là de ma méditation, et j'oubliais le nouveau mariage qui allait s'accomplir sous ces murs témoins de tant d'hyménées, lorsque, par l'escalier sur lequel j'étais assis, vinrent à passer deux jeunes gens en habit de fête : — Ne venez-vous pas avec nous? me dirent-ils; hâtez-vous donc, on ne vous attendra pas; et moi je les suivis, poussé

par un sentiment de curiosité poétique que je n'avais jamais éprouvé jusqu'à ce jour.

Mais, grands dieux! quelle fut mon admiration, je pourrais dire quel fut mon effroi, quand je me trouvai presque seul dans une salle immense, toute resplendissante de l'éclat des lumières! Ici, la description la plus habile manquerait son effet. Les plus grands maîtres dans l'art de donner la vie, le mouvement, le feu et la couleur aux objets qui tombent sous les sens, s'avoueraient vaincus sans espoir. Il s'agit cette fois, songez à cela! d'une salle immense, recouverte, du haut en bas, des peintures de ce grand artiste qui n'eut pas de rivaux dans le plus beau siècle des beaux-arts: le Primatice! Le digne élève de Jules Romain, François Primaticcio, fut adressé, jeune encore, au roi François Ier, par le marquis de Mantoue, à qui le roi de France avait demandé un peintre pour son château de Fontainebleau. Le grand artiste arriva, suivi d'un grand nombre de statues et de marbres antiques; puis il commença ces immenses ouvrages, qui devaient être l'œuvre de sa vie. Le Primatice a décoré le château de Fontainebleau durant trois règnes, car François Ier le légua à Henri II, Henri II à François II, et ce palais de Fontainebleau le reconnaît avec orgueil pour son architecte, pour son peintre, pour son sculpteur. Ces fines statuettes, où l'élégance de la forme le dispute au fini de l'exécution, sont du Primatice; ces ornements d'une infinie et exquise variété sont du Primatice; ces meubles, ces fontaines, cette orfévrerie, du Primatice. Partout sur ces murs il a laissé des traces de son génie; c'était un habile, un infatigable et ardent improvisateur. Il a jeté là toute une armée de figures, et pas une de ces figures ne ressemble à une autre figure, et pas un de ces personnages pastoraux ou guerriers, fabuleux ou histo-

riques, n'a la même pose; seulement c'est toujours la même noblesse, la même manière gracieuse et tant soit peu maniérée du Parmésan. L'esprit, l'invention, la couleur, la forme, la grâce, l'habileté, l'audace, toutes les ressources de l'école florentine ont à peine suffi à ce travail de si longue haleine. Me voilà donc au milieu de la galerie de Henri II, au milieu du Primatice, au milieu de l'histoire d'Hercule par le Primatice! Mais ne disait-on pas que ces chefs-d'œuvre étaient perdus, anéantis, et qu'il y a déjà deux cents ans, un grand peintre avait déclaré que la restauration du Primatice était impossible? Il est là cependant qui règne en maître; il est là dans toute sa grâce et dans toute sa vigueur, ce grand artiste si jaloux de toute renommée qui n'était pas sa propre renommée, qui fut le premier artiste du temps de Jean Cousin, de Germain Pilon, de Jean Goujon. Il revient au monde, et de bien loin; il s'est relevé d'une bien profonde poussière, il est sorti d'un immense abîme. Toutes ces peintures, retrouvées par un miracle incroyable de zèle, de patience, d'intelligence, de volonté et de courage, le temps les avait d'abord effacées de son aile; était venu ensuite l'ignoble badigeonneur, qui avait passé sur ces nobles couleurs à demi effacées sa chaux, son mortier, son plâtre, sa couleur grisâtre et changeante; sur le badigeonnage abominable de cet homme ou de ces hommes, on avait collé ensuite ces magnifiques tentures en papier peint, que l'empire employait alors avec une triste profusion, et que l'empereur aurait bien dû laisser aux cafés et aux mansardes de son royaume. Tels étaient les moindres outrages éprouvés par ces chefs-d'œuvre, sans compter le temps qui, non moins impitoyable que les hommes, sous le plâtre, sous la chaux, sous le vernis, sous le papier peint, attaquait encore les faibles vestiges de tant de génie.

Eh bien! ainsi effacée, l'œuvre du Primatice a été retrouvée. Un peintre habile, à peine guidé par quelques linéaments incertains, par quelques gravures incomplètes, a suivi lentement les faibles traces de ce vigoureux génie. Heureusement le miracle est accompli du haut en bas de cette immense salle. Toute la vie d'Hercule se détache de cette muraille, avec la vigueur d'un bas-relief. Le plancher est composé des bois les plus précieux ; le plafond est chargé d'or et de peintures ; la corniche est sculptée avec un art infini ; à chaque panneau de la muraille, Hercule et ses travaux, sans excepter Omphale, Omphale qui ressemble à Diane de Valentinois. Dans l'embrasure des croisées, le Primatice ; au-dessus des portes, le Primatice ; partout et toujours le Primatice. Au bout de cette salle, et tout voisin des plafonds magnifiques, un immense balcon tout doré est disposé pour un orchestre ; deux mille bougies dans des candélabres de bronze doré, disposés sur un double rang, éclairent dignement cette renaissance de la renaissance, disons mieux, cette résurrection.

Voilà pourtant dans quel immense espace, tout rempli d'or, de lumière et de peintures, je me trouvais égaré. Spectacle d'autant plus imposant pour moi, que ces mêmes lieux, si magnifiques, je les avais vus pauvres, nus, dégradés, hideux. Au milieu de cette immense salle était dressée une immense table ronde, recouverte d'un magnifique velours bordé de crépines d'or. Un homme entra ; cet homme était vêtu d'un habit étrange et inconnu, qu'il portait avec une grâce parfaite, avec trop de grâce peut-être, car cet habit était une simarre, redoutable habit, porté par tant de magistrats redoutables. Quand tout fut préparé pour l'auguste cérémonie, quand le livre où est inscrit l'état civil de la famille d'Orléans, qu'on pourrait appeler

le livre d'or, fut ouvert à la plus belle page, le roi entra dans cette salle, et il la traversa lentement, d'un bout à l'autre, pour venir se placer en face du chancelier, dont il était séparé par cette immense table ronde. J'ai vu défiler ainsi tout le cortége, imposant et magnifique, comme on en voit dans ses rêves ou dans les contes des *Mille et une Nuits*. Toute la maison du roi, toute la maison des princes, dans leur plus magnifique appareil, suivaient lentement le roi, qui les conduisait. En même temps, les dames de la reine et des princesses, la maison du roi et de la reine des Belges, la maison de la grande-duchesse douairière, les témoins du prince royal, les témoins de la princesse Hélène, les ministres, les maréchaux, les pairs, les députés, le corps municipal, les généraux, tous les invités à cette fête, entouraient la famille royale. Aux deux côtés du roi se tenaient, debout comme lui, M. le duc d'Orléans et sa royale fiancée; à droite, la reine des Français, le roi des Belges, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier; à gauche, la grande-duchesse, la reine des Belges, la princesse Marie, la princesse Clémentine, M^me^ la princesse Adélaïde; de l'autre côté de la table, M. de Montalivet, M. Molé, M. de Salvandy, tout le ministère de l'amnistie, le chancelier de France, le grand-référendaire, l'archiviste de la chambre des pairs; à droite et à gauche du roi, dans le second hémicycle formé par la table, les témoins du mariage.

Pour le prince royal : les quatre vice-présidents de la chambre des pairs, le président et les quatre vice-présidents de la chambre des députés, le maréchal Soult, le maréchal Gérard, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, le maréchal Lobau, commandant de la garde nationale de Paris, le prince de Talleyrand.

Pour la princesse Hélène : le comte de Rantzau, M. Bresson et le duc de Choiseul. La maison du roi, la maison des princes, étaient placées derrière la famille royale; les dames se tenaient debout du côté opposé, derrière le chancelier. Le plus profond silence régnait dans toute la salle. Pas un murmure, pas un mouvement, pas un geste. On eût dit quelque tableau de l'histoire de Louis XIV, descendu des murailles de Versailles, et dont les imposantes figures se seraient détachées l'une après l'autre du cadre magnifique où elles sont renfermées.

Au milieu de ce silence solennel, le chancelier, d'une voix grave et imposante, lut la formule de mariage : *Très-haut et très-puissant seigneur*, etc., et la question d'usage : *Acceptez-vous pour épouse la princesse Hélène?* Le duc d'Orléans, se tournant vivement vers son père, a paru lui de mander une dernière fois son consentement royal; le roi a fait un geste affirmatif, et alors le duc a répondu d'une voix ferme : — *Oui, monsieur!* La voix de la princesse était moins assurée, et elle a répondu avec beaucoup de douceur : — *Oui, monsieur!* En même temps, le chancelier prenait les ordres du roi : — *Très-haut, très-puissant et très-excellent prince.* Quand toutes les cérémonies ont été accomplies, M. le chancelier a déclaré à haute et intelligible voix que le prince royal, duc d'Orléans était uni en légitime mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg. En même temps, M. le grand-référendaire a porté le registre à la signature de la famille royale. Les deux époux ont signé d'abord et d'une main ferme; le roi a signé ensuite, puis le roi des Belges, puis les deux reines, et enfin les princes et les princesses. Cela fait, M. le grand-référendaire a reporté le registre devant M. le chancelier, qui alors a appelé l'un après l'autre tous les témoins du mariage; cha-

cun d'eux a signé à son tour dans l'ordre que nous disions tout à l'heure. M. le chancelier, M. le grand-référendaire, M. l'archiviste de la chambre des pairs, ont clos le registre. A ce moment seulement, cette muraille d'or et de soie qui entourait la famille royale s'est animée; les dames ont salué la jeune duchesse avec les plus tendres regards et les plus charmants sourires. Mais le roi a repris la marche, et il a fallu le suivre à la chapelle.

A peine avais-je eu le temps de jeter un dernier coup d'œil sur cette salle que nous quittions si vite, sur ces tableaux qu'unissent entre eux les chiffres enlacés de Henri II et de Diane de Valentinois, sur cette cheminée du plus bel ordre ionique qui se dressait derrière le roi, toute chargée d'emblèmes, de festons, d'armoiries, de guirlandes, gigantesques chefs-d'œuvre de Philibert Delorme et de Guillaume Rondelet.

Mais le roi nous entraînait à sa suite, il fallait marcher avec lui. Avant d'arriver à la chapelle catholique, le roi passa par la galerie de François Ier. Quand la galerie de François Ier sera restaurée, comme l'a été la galerie de Henri II, ce sera la plus belle galerie du château de Fontainebleau, et peut-être du monde entier. Là, en effet, le Primatice n'a pas été seulement un grand peintre, mais encore il a été un grand sculpteur. Dans la décoration, il ne faut pas que la peinture soit abandonnée à elle-même; si on veut qu'elle produise tous ses effets, il est nécessaire qu'elle soit accompagnée de la sculpture. C'est la sculpture qui donne le relief, c'est-à-dire le mouvement et la vie, aux chefs-d'œuvre du peintre. Elle encadre, elle explique, elle accompagne à merveille la couleur; elle en augmente la force et la grâce. La galerie de François Ier est le plus excellent exemple du grand effet que peut produire cette intime union

des deux arts qui s'accordent si bien l'un et l'autre. Mais, hélas! de tous les produits de cet heureux accouplement, il ne reste plus guère sur ces murailles que des linéaments informes, des figures brisées ou effacées; et de ces chefs-d'œuvre des trois grands arts qui font le plus d'honneur à la nature humaine, l'architecture, la sculpture et la peinture, il ne reste plus guère que le souvenir. Ces souvenirs sont encore d'une grande puissance. Par ce qui reste de ces fragments on juge encore de ce qu'ils étaient; et, ce qui est plus heureux, on juge ce qu'ils seront un jour, quand leur tour sera venu de reparaître. Toujours est-il qu'en passant dans cette galerie de François Ier, on ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'il avait fallu de peine et de dépenses royales pour rétablir la galerie de Henri II. La première de ces galeries représente à merveille les misères de Fontainebleau; la galerie de Henri II en résume toutes les splendeurs.

La chapelle de Fontainebleau reconnaît saint Louis pour son fondateur. François Ier la fit restaurer dans des proportions plus larges; Henri IV la fit décorer. Elle a quarante mètres de long sur huit mètres de large, sans compter les chapelles latérales. Le pavé est une mosaïque de marbres précieux et de diverses couleurs. Les lambris sont couverts des plus riches ornements de la sculpture et de la dorure. Fréminet, le peintre de Henri IV, a couvert la voûte de magnifiques peintures, heureusement conservées; le maître-autel est entouré de douze colonnes de marbre; quatre anges de bronze le soutiennent. De chaque côté, deux statues en marbre blanc, saint Louis et Charlemagne. S'il y a quelque part une chapelle qui, pour le nombre, la richesse, la variété des ornements, pour la forme et pour la grâce, pour l'élégance et pour la richesse, puisse lutter avec

la chapelle de Versailles, c'est la chapelle de Fontainebleau.

La chapelle n'était pas moins éclairée que la galerie de Henri II. Des lustres sans nombre et chargés de bougies jetaient leur tranquille lumière sur les tribunes latérales, sur la tribune de l'orgue, toutes remplies de spectateurs. L'autel était paré de fleurs; de beaux tapis des Gobelins recouvraient le sanctuaire; tous les bancs de chêne étaient garnis de velours, et chaque prie-dieu avait son coussin de soie. Le duc d'Orléans menait lui-même sa fiancée à l'autel. L'exhortation conjugale de l'évêque de Meaux fut simple et très-courte; elle fut écoutée avec recueillement et dans le plus grand silence. Le greffier de la chambre des pairs ayant remis à monseigneur l'évêque un certificat de la chancellerie de France, dans lequel il était dit que le mariage avait été célébré, l'évêque bénit les deux époux. Le curé de Fontainebleau, M. Liotard, assistait à cette cérémonie, aussi bien que M. Cuvier, le vénérable pasteur qui devait célébrer tout à l'heure le mariage luthérien.

Quand la messe fut achevée, la famille royale quitta l'autel, et le roi, qui connaît mieux que personne le château restauré par ses soins, conduisit cette noce royale par de nouveaux chemins et par de nouveaux escaliers, jusqu'à la galerie Louis-Philippe. Vous dire au juste l'itinéraire de cette marche triomphale, les escaliers que nous avons montés et les escaliers que nous avons descendus, il n'y a peut-être que le roi qui saurait le dire. Ces escaliers étaient tendus de tapis magnifiques, couverts d'orangers en fleurs, chargés de candélabres, resplendissants de marbres et de peintures. Pour aller à la chapelle catholique, le cortége avait traversé la salle des Gardes et l'escalier de François I$^{er}$; pour aller à la galerie Louis-Philippe, il traversa l'escalier

d'Alexandre et le vestibule de la Porte-Dorée. Dans la salle des Gardes, un habile, savant, ingénieux et modeste peintre, M. Munich, a rappelé avec un rare bonheur tous les amours, tous les tournois, toutes les joutes chevaleresques du château de Fontainebleau. Il a placé là tous les emblèmes qui ont honoré ces nobles murailles : la Salamandre, le Croissant, l'H couronnée, le Soleil de Louis XIV, l'Aigle et les N de l'Empereur. La cheminée de cette salle des Gardes est à elle seule tout un édifice; les ornements de l'escalier du Roi sont aussi de M. Munich; M. Abel de Pujol a fait les deux tableaux. M. Abel de Pujol, M. Allaux, M. Picot et M. Munich, tels sont les principaux restaurateurs de ce vaste palais, dont l'architecte est, après le roi Louis-Philippe, M. Dubreuil.

Nous sommes donc arrivés par la route la plus brillante, en prenant par le vestibule de la Porte-Dorée (autre chef-d'œuvre du Primatice, naïf chef-d'œuvre) dans la galerie Louis-Philippe. Toute cette galerie, qui est magnifique, est construite dans le style de la renaissance; des colonnes de l'ordre dorique soutiennent la voûte et le plafond; des glaces d'une vaste dimension remplissent les intervalles qui séparent les groupes de colonnes; ces portes immenses ont été copiées exactement sur une porte du xv^e siècle échappée à la dévastation ; mais malgré l'habileté de l'imitation, il est encore facile de distinguer la copie de l'original. Cette salle, d'un caractère sévère, avait été disposée pour le mariage protestant. Sur un autel, recouvert de velours rouge, était placé un christ entre deux flambeaux; sur une table, la Bible; devant l'autel, un prêtre, ou plutôt un père de famille célébrant le bonheur domestique. C'était encore un contraste touchant et inattendu. Nous passions des pompes de l'église catholique à la sévérité de l'é-

glise protestante. Le discours de M. le pasteur Cuvier a duré plus d'un quart d'heure; il a parlé simplement, et dans ce discours il avait tout à fait oublié le prince, pour ne se souvenir que du jeune époux. Il y avait bien de la paix et bien de l'émotion dans ce discours.

Il était plus de onze heures : arrivé à la porte de la chapelle, le roi a salué gracieusement l'assemblée, puis il est rentré dans ses appartements, en remontant ce magnifique escalier, dont un roi se contenterait pour son salon. Ainsi s'est terminée cette seconde journée, et jamais, que je sache, une journée historique n'a été remplie de plus d'émotions, de plus d'intérêt, de plus de magnificence et de grandeur.

Il faut voir la forêt de Fontainebleau, le matin de bonne heure, quand l'oiseau chante, quand le soleil brille, quand tous les points de vue s'étendent à l'infini devant vos regards charmés; quand toutes ces pierres amoncelées sous ces arbres séculaires prennent mille formes fantastiques, et donnent à la forêt l'aspect de la plaine où les Titans se battirent contre le ciel. La forêt de Fontainebleau est pleine de mystères, de bruits, de détours, de lumière, d'obscurité. Ce sont des cavernes profondes, ce sont de petits sentiers qui serpentent doucement dans l'ombre sur un gazon fleuri; ce sont des flots de sable qui s'échappent du rocher entr'ouvert; c'est une goutte de rosée qui tombe en murmurant doucement d'une inerte montagne; ce sont mille formes bizarres, comme il devait y en avoir beaucoup sur la terre après le déluge, quand les eaux eurent défiguré à plaisir toutes les choses de la création. A chaque pas que vous faites dans ces mystères, vous rencontrez quelques-unes de ces nouveautés vieilles comme le monde, mais dont l'effet est tout-puissant. Les artistes, les poëtes, les roman-

ciers, les amoureux, ces grands poëtes, ont fait de tout temps de la forêt de Fontainebleau le domaine de leurs rêves. Elle se compose de quarante mille arpents de vieux arbres; elle est bornée à l'ouest par la Seine; au midi par le canal de Briare; elle n'a pas moins de vingt-huit lieues de pourtour; presque au centre de cette forêt est situé le palais de Fontainebleau.

Au milieu de cet admirable bouleversement de roches, de gazons, de vieux chênes, dont plusieurs rappellent Saint-Louis, ou Charlemagne, ou Clovis; dans les fourrés épais, dans les routes bien sablées, sur les hauteurs inaccessibles, au fond de ces gorges profondes, au fond de ces cavernes, au sommet de ces palais aériens; loin de la Seine qui brille au loin, ou sur ses bords, à l'ombrage des pins ou des érables, des bouleaux ou des hêtres, des sapins ou des ormes, sur les bruyères, parmi les roseaux, sur la mousse ou dans le sable, au cri des corbeaux, aux chants joyeux de l'alouette, aux notes plaintives du rossignol, que la couleuvre étale au soleil ses couleurs variées, ou que le daim s'enfuie en bondissant, après avoir jeté un coup d'œil animé et curieux, n'oubliez pas cependant de rechercher les sites favoris des princes et des poëtes, les rochers fameux, les repos de chasse, dont l'aspect rappelle les vieilles légendes. Il y a un certain art pour visiter Fontainebleau, au-delà duquel tout est hasard et confusion. Allez donc pas à pas de la Table du Roi à la Vallée de la Selle, du Rocher de Saint-Germain à la Mare aux Eves, du carrefour de Belle-Vue à la Gorge au Loup. Parmi toutes ces horreurs magnifiques, recouvertes de beaux ombrages, visitez Franchard, la plus bouleversée de toutes ces vallées pittoresques. A Franchard, on vous racontera des légendes, on vous montrera les ruines d'un monastère, vous aurez

des histoires de saintes et des histoires de voleurs; puis, en côtoyant un petit lac sur lequel flotte à l'heure qu'il est un jeune chêne de vingt ans, renversé par le vent, vous irez admirer *la Roche qui pleure.*

La *Roche qui pleure*, c'est une haute montagne couchée sans art entre plusieurs montagnes moins hautes. Autour de cette roche, tout est désolation, silence, aridité. Vous avez soif rien qu'à vous voir dans ces sables, sur ces rochers, sous ce soleil. Mais cependant prêtez l'oreille. Entendez-vous le bruit argentin d'une goutte d'eau qui tomberait du ciel dans une coquille de nacre? Pour l'entendre tomber, cette eau limpide, il faut avoir la tête calme, la conscience tranquille. Elle ne se révèle qu'aux bonnes gens qui la cherchent en toute simplicité, cette eau mystérieuse et limpide. On dit qu'elle a le secret de soulager bien des souffrances; je suis sûr qu'en effet elle pourrait guérir bien des maux de l'ame, si l'on pouvait chaque matin aller l'entendre murmurer doucement sa plainte inarticulée. C'est étrange cette perle qui se détache de cette immense roche, cette goutte d'eau pure qui sort en murmurant de cet énorme granit; on dirait un vieux soldat qui pleure et qui cache ses larmes. En tout temps et en toute saison, par les soleils les plus chauds, par les plus froids hivers, la même roche donne éternellement la même goutte d'eau pure et inaltérable, jamais plus, mais jamais moins.

Il y a encore, parmi les endroits renommés, le mont d'Henri IV, le Rocher d'Aron, le Mont-Aigu, les Ventes de la Reine, les Érables, la Table du Roi, la Table du Grand-Veneur; le grand-veneur mène la chasse infernale aux aboiements de ses chiens d'outre-tombe; la grande Treille, le village d'Aron, les pressoirs du Roi, le Bouquet du Roi, Henry IV et Sully, deux vieux chênes admirables entre

tous les chênes; le rocher des Deux Sœurs, la Suisse en petit. On va, on vient, on s'arrête; on se sent si heureux de vivre et de dire bonjour au soleil!

Cependant quinze voitures à six chevaux traversaient la forêt au pas, au galop, faisant halte, se perdant dans les allées, reparaissant l'instant d'après dans des sentiers moins couverts. Calèches, char-à-bancs, landaus, étaient remplis de la foule des promeneurs. C'était le roi et sa famille; c'était la jeune duchesse d'Orléans et son mari, timide encore, et qui parlait à sa femme comme il lui eût parlé la veille; les dames étaient dans quatre voitures, les jeunes gens étaient à cheval. C'était un bruit, c'étaient des éclats de rire, c'étaient des gros bouquets dont les voitures étaient jonchées. Tant pis pour les curieux qui auraient voulu troubler tout cet abandon et toute cette joie de leur regard indiscret. Quant à moi, quand je suis dans la forêt de Fontainebleau, il me faut la forêt tout entière; je la veux pour moi tout seul. Vous pensez donc que ces quinze voitures et ces quinze fois six chevaux, et ces écuyers, et ces officiers, et ces aides de camp, et cette livrée, et ces princes qui couraient à cheval, et toute cette famille royale qui paraissait et qui disparaissait par intervalles, et que je pouvais rencontrer à chaque pas, me troublèrent dans ma promenade matinale. Donc, je leur cédai la forêt tout entière, et je rentrai dans la ville en me rappelant que j'étais encore à jeun.

Pour rentrer dans la ville de Fontainebleau, il faut passer au milieu des tentes habitées par deux beaux régiments d'infanterie et d'artillerie. A droite du chemin reposent les canons entre deux guirlandes de gazon qui remplacent les chaînes de fer; au-devant du camp, les artilleurs ont élevé une redoute en terre; cette redoute est construite au

cordeau, au compas, et d'après toutes les règles de l'art, et je vous laisse à penser si cet ornement des artilleurs faisait l'envie des carabiniers leurs voisins. Qui dit un camp dit aussi des jardins, des arcs-de-triomphe, de belles rues sablées, d'innocentes redoutes, un trophée d'armes. Mais comment les carabiniers pourront-ils lutter avec les artilleurs? Ce sont d'habiles et ingénieux compères les carabiniers du sixième; s'ils n'ont pas la science de leurs voisins dans l'art d'élever des forts, de creuser des fossés, de donner au gazon mille formes diverses, ils ont pour eux l'esprit, la recherche, les fines devises, l'art de tirer parti d'une baguette de fusil, d'un vieux schako, d'une baïonnette rouillée, d'une poignée de sabre. Tout leur sert pour dresser leur trophée, tambours, trompettes, bonnets de police; le trophée est tout recouvert de mousse, sur la mousse sont écrites d'élégantes devises avec des fleurs; au sommet du trophée, par devant, par derrière, flottent mille drapeaux tricolores; laissez-les faire, vous verrez que l'imagination vaut bien la science, que l'esprit vaut bien le génie, que le carabinier n'aura rien à envier à l'artilleur. Il était plus de midi, et tout le camp des carabiniers était encore occupé à embellir son trophée. Dans cette foule de jeunes officiers en déshabillé du matin, le schako sur la tête, les pieds dans des pantoufles de velours brodées par des mains amies, moitié soldats, moitié dandys, moitié indigence militaire et moitié luxe de la ville, en beau linge et en vieil habit, j'en reconnais un qui me voit, qui m'appelle, qui accourt, qui me fait descendre de mon cheval, qui m'embrasse, qui me présente à ses frères d'armes, et qui m'emmène dans sa tente pour déjeuner avec eux, non sans m'avoir demandé comment je trouvais leur trophée d'armes.

La tente de mon ami le sous-lieutenant est pittoresque-

ment située entre la *rue d'Orléans* et la grande rue de *Mecklembourg*. Un double lit occupe cette tente; une table, des pliants, une bouteille tour à tour bouteille et chandelier, eau et vin, flamme et fumée, une poutre sur laquelle sont placées deux épées, une brosse, un rasoir sans manche, du cirage anglais, un flacon d'eau de Cologne, un jeu d'échecs, l'*École de peloton* et quelques volumes dépareillés de Molière, tel est le mobilier de la tente. En peu d'instants, la tente fut remplie de bons jeunes gens pleins d'esprit et de bonne humeur, et le déjeuner commença d'une façon splendide. On parla de tout, de vers et de prose, de paix et de guerre, d'habits et d'épaulettes, sans oublier les amours et les spectacles, et les belles comédiennes, et les fêtes du soir, et Mlle Mars, dont on avait aperçu le voile qui flottait au vent. Il est impossible d'être plus gai et de meilleure compagnie. C'étaient des éclats de rire à faire envie au colonel, que dis-je? à faire envie à un maréchal de France. Surtout ce jour-là, tout le corps des jeunes officiers était généralement occupé d'un madrigal indigène et guerrier qu'un des leurs avait composé en l'honneur de la princesse Hélène. L'idée de ce madrigal était ingénieuse et fine. Il s'agissait d'un parallèle entre la belle Hélène de la guerre de Troie, qui semait tant de discordes sur son passage, et la jeune duchesse d'Orléans. Les vers étaient galamment tournés, simplement écrits, bien pensés, et M. Casimir Delavigne lui-même n'aurait pas refusé de les signer. Seulement, quand j'arrivai au camp, les parties intéressées à cette poésie venaient d'y découvrir une espèce d'hiatus qui choquait leur oreille, et dont il fallut se défaire à tout prix. Donc on scandait, on tournait, on retournait ce malheureux vers. L'auteur, en homme d'esprit, abandonnait tout à fait son vers, mais il tenait à sa pensée; ses amis y tenaient aussi,

et plus que lui encore; mais cependant ce diable de vers était inflexible. On avait beau le tourner et le retourner dans tous les sens, l'hiatus reparaissait toujours. — Ce n'était pas un hiatus! c'était une légère tache qu'il était très-facile d'effacer en s'y prenant sans violence. — Vous qui êtes du métier, me dit un capitaine, dites-nous donc comment vous feriez ces vers? — A coup sûr, je les ferai moins bien que vous, capitaine; mais tenez, voici votre vers. — Et, en effet, j'avais détruit l'hiatus, qui n'était pas un hiatus. Vous jugez que de remerciements et que de franches poignées de main! Aussitôt le quatrain est envoyé à la ville, et il revient imprimé sur une belle toile blanche. — Et voilà comment se passe la vie du camp!

Nous étions encore à table, quand soudain le tambour se fait entendre. Le roi venait de la forêt; il va passer, il faut le recevoir. Je ne sais pas ce qui arriva, mais en un clin-d'œil tous mes jeunes officiers, si débraillés tout à l'heure, furent habillés comme pour le bal; rien ne manquait à leurs beaux uniformes, pas un grain de poussière sur leur chaussure, pas un pli à leurs habits; leurs épaulettes étaient brillantes comme l'argent, je voudrais dire comme l'or; tout le régiment s'habilla comme un seul homme, toutes les tentes se fermèrent, la musique courait à ses armes; musique, officiers, soldats, trophées d'armes, tout était prêt, que le roi, qui va si vite, n'avait pas encore paru.

Et le soir, il y avait spectacle à la cour. Pour arriver au théâtre, heureux celui qui peut prendre le plus long chemin. La cour ovale se présente d'abord, puis l'escalier du Roi et les admirables sculptures de la renaissance, et la rampe dorée, et les portraits de Louis-le-Jeune, de saint Louis, de François Ier, d'Henri II, d'Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Napoléon, de Louis-Philippe et de la reine des

Français; puis, les cinq pièces de l'appartement de M^me^ de Maintenon, rendu à son premier lustre et tout rempli de meubles de Boule; puis, la statue d'Henri IV, qui surmonte la vieille cheminée en marble blanc; puis, la salle des Gardes et sa cheminée que supportent la Force et la Justice. Vous arrivez dans la salle de spectacle. La salle est longue et étroite, l'ornement est un couronnement de Louis XV, la scène est entourée de guirlandes et de feuilles de roses. Le roi a beau dire qu'il ne veut pas bâtir une nouvelle salle de spectacle; je ferais volontiers le pari que la salle actuelle deviendra avant peu ce qu'elle était sous Louis XV, une salle de galas et de banquets. On portera le théâtre ailleurs.

Ce soir-là l'assemblée était brillante. A huit heures le roi entrait dans sa loge, donnant le bras à la duchesse d'Orléans. C'est seulement alors qu'on a pu bien voir la jeune duchesse. Elle avait monté si vite le grand escalier le premier jour, elle avait été si entourée le second jour, elle avait traversé la forêt d'un pas si rapide, qu'à peine pouvait-on dire la beauté de sa taille, la noblesse de sa démarche, la couleur de ses longs cheveux, l'esprit de son regard, la grâce de son sourire. Mais quand elle parut dans la loge royale, à la place d'honneur, à côté de la reine, entre les deux rois, accompagnée de ces vieux maréchaux de France, les compagnons du grand capitaine, tout le parterre de généraux et de capitaines, ces loges garnies de dames, ces secondes galeries remplies de jeunes sous-officiers, se levèrent debout pour la recevoir, pour l'applaudir, pour la regarder aussi, et pour s'assurer s'il était vrai qu'elle fût si belle. La jeune femme a répondu à l'attente générale. Elle a salué l'assemblée, et chacun a pu voir que c'était en effet une grande et belle personne; la taille d'une reine, la grâce

d'un enfant, les cheveux tout blonds de cette couleur blonde qui est si près d'être la couleur des brunes; son œil est bleu, mais plein d'intelligence et de feu; sa tête est petite, sa main aussi; ni le voyage, ni le soleil, ni la fatigue, ni tant d'émotions diverses, n'ont pu altérer la blancheur inaltérable de son teint. Au milieu de cette grandeur inaccoutumée, à cette cour qui n'est pas une cour, parmi ces hommes importants à tant de titres si divers, la jeune femme se trouve à l'aise, tant elle sait garder de réserve même dans son abandon, de modestie même dans les honneurs dont on l'entoure. Sa voix est sonore et toute remplie de la douce naïveté allemande; elle salue, elle regarde, elle écoute, elle voit tout, elle comprend toutes choses; on sent, rien qu'à la voir, qu'elle est émue, qu'elle est heureuse; on lui sait gré de sa jeunesse, de sa beauté, de son intelligence, de sa douce voix, de cette belle langue française qu'elle parle si bien et qu'elle a apprise dans les grands maîtres; on lui sait gré de tout, même de son bonheur.

M^lle^ Mars jouait *les Fausses Confidences* et *la Gageure Imprévue*, et vous savez avec quel admirable talent. Le parterre écoutait en silence tout cet esprit de Marivaux, et comme c'était un parterre composé, en grande partie, d'officiers de la garde nationale, électeurs, propriétaires, et en cette triple qualité partie essentielle du gouvernement représentatif, il m'a paru que ce parterre-là ne goûtait pas tout d'abord cette intrigue de l'autre siècle : ce Dubois, le valet qui mène toute cette comédie, paraissait au parterre un drôle mal appris; il regardait M^me^ Argante comme une insolente baronne qui ne savait rien de la Charte constitutionnelle; surtout il ne comprenait pas ce Dorante, ce jeune homme de bonne mine et de bonne famille qui *pouvait*

*être avocat,* et qui consentait à être l'intendant d'Araminthe, et à faire la cour à Marton, sa suivante. Les vieux instincts plébéiens de ce parterre bourgeois se sentaient quelque peu révoltés; dans cette peinture exquise des mœurs du siècle passé, et dans toute cette élégance, il ne voyait guère que le dédain pour le tiers-état. Heureusement, après les premières humiliations de Dorante et les premières insolences de M^me^ Argante, la scène change d'aspect : M^me^ Argante est raillée et jouée par Dubois; Dorante épouse Araminthe, sa belle maîtresse ; le comte, amant d'Araminthe, est battu par le neveu du procureur. Pour le tiers-état, la satisfaction est complète, et enfin, M^lle^ Mars aidant Marivaux, ce parterre, d'abord si froid, aurait battu des mains si le respect le lui eût permis.

De temps à autre, les spectateurs les plus habitués au spectacle tournaient la tête pour regarder cette jeune princesse nouvellement arrivée d'Allemagne, et prêtant l'oreille à la langue de Marivaux, à cette langue à part, qui n'a été parlée qu'un jour dans quelques beaux salons de Paris qui n'ont duré qu'un jour, par quelques jeunes gens et quelques jeunes femmes qui sont morts à vingt-cinq ans, à la fin d'un siècle et d'une société que la foudre a frappés. Grand miracle, en effet, que la langue de Marivaux ait échappé à tant d'orages! mais grand miracle aussi qu'elle soit comprise par une princesse étrangère qui n'a pas même touché Paris, qui n'a vu encore que des députés, des pairs de France, des généraux, des soldats, et qui n'est en France que depuis trois jours!

Dans les entr'actes, on criait *vive le roi!* on prenait des sorbets et des glaces qui circulaient avec une grande profusion ; on écoutait l'harmonie guerrière et nerveuse des clairons et des trompettes ; on regardait bouche béante

M. de Talleyrand, ce grand seigneur qui est peut-être le dernier des grands seigneurs de l'Europe, inépuisable pensée, fécond esprit, vivante histoire de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du siècle suivant, c'est-à-dire l'inépuisable chapitre des deux siècles les plus remplis de notre histoire. On admirait cette figure impassible, ce regard qui devine toutes choses, ces cheveux blancs qui ne sont pas les cheveux d'un vieillard, ces rides profondes que le temps a creusées, non le travail. Si le prince eût voulu, que de belles histoires il eût pu raconter de cette même salle de spectacle où il avait vu tant de grandeurs dans des appareils si divers ! Mais il était immobile, et comme insensible à ce qui se passait devant lui. Il était nonchalamment assis dans sa loge, et sans doute il eût donné tout Marivaux et tout ce parterre de gardes nationaux, c'est-à-dire tout le passé grand seigneur et tout le présent bourgeois de la France, pour une partie de whist. M. de Talleyrand, avec une vigueur peu commune, a supporté jusqu'à la fin la fatigue de ces fêtes. Le même soir, comme le roi passait devant lui, M. de Talleyrand se levait pour le saluer. « Ah ! mon prince, dit le roi, restez assis. — Sire, répondit le Nestor de la diplomatie européenne, il faudrait que M. de Talleyrand fût mort pour ne pas se lever devant vous ! »

Les jeunes gens et les jeunes femmes regardaient avec admiration, dans un coin de l'orchestre, Youssouf et le commandant Allouard. Youssouf-Bey est un véritable Arabe de pur sang : il a la petite taille, la tête haute et fière, les membres de fer, l'agilité, la grâce, la vigueur, le regard brûlant, la crinière épaisse et noire des coursiers de son pays. Jamais plus d'intelligence sauvage n'a brillé dans le visage d'un jeune homme. Il a le col nu et superbe; sa tête est ornée d'un turban de cachemire ; sa barbe est

longue et bien peignée ; il porte un habit oriental en drap vert, galonné d'or, et sur les épaules un manteau noir ; le terrible yatagan est passé à sa ceinture. Quand il sourit, il montre, à travers ses moustaches, les plus belles dents du monde, aussi blanches, aussi dures que les dents d'un jeune chien de Terre-Neuve ; il est vraiment beau ainsi vêtu. Il parle le français comme un élève de Voltaire, c'est-à-dire avec mille formules ironiques, qu'il a trouvées je ne sais où ; son regard est railleur, son accent est railleur ; il regarde les hommes et les femmes du coin de l'œil, sans mépris, mais sans admiration ; il porte fièrement sur sa poitrine la croix d'officier de la Légion-d'Honneur ; il avait l'air bien étonné en écoutant *les Fausses Confidences* et *la Gageure imprévue;* il avait l'air de dire comme disait une belle Espagnole à une comédie de La Chaussée : *Ils s'aiment, ils sont seuls, personne ne les regarde ; que de temps perdent ces gens-là !*

Son compagnon, longue barbe aussi, taille plus haute, c'est ce beau jeune homme, M. Allouard même, qui était, il y a deux ans, la gloire des courses de Chantilly et du Champ-de-Mars. Celui-là n'aura pas eu grand'peine à se faire Arabe, car il en avait déjà la force et l'adresse, l'intelligence et l'agilité; il marche gravement, posément, comme un pacha ; lui, ce jeune homme si pétulant et si vif, il a pris toute la gravité arabe, si bien qu'en les voyant passer l'un et l'autre, Youssouf et M. Allouard, l'un vif, pétulant, inquiet, beau parleur, élégant et spirituel causeur, l'autre calme, grave, réservé, on dirait à coup sûr, d'Youssouf : voilà un Français déguisé en Arabe, et d'Allouard : voilà un Arabe; avec un peu plus de vivacité, ce serait un beau capitaine français!

C'est ainsi que jusqu'à la fin de cette dernière soirée,

c'est-à-dire jusqu'à onze heures, l'œil, l'esprit, l'oreille, étaient également occupés. La fête était complète, l'admiration était entière : il n'y a pas de spectacle au monde plus imposant qu'un pareil spectacle; il n'y a pas de drame qui vaille ce drame; il n'y a pas d'opéra qui vaille cette fête des yeux et de la pensée, même quand l'Opéra possédait encore ces deux chefs-d'œuvre qu'il a perdus, Nourrit et Mlle Taglioni!

Et le lendemain je dis adieu à la ville, au palais, au camp, à la forêt, emportant avec moi le souvenir impérissable de ces trois belles journées du mois de juin; trois journées aussi importantes pour la dynastie du roi Louis Philippe Ier que les trois grandes journées de juillet.

JULES JANIN.





# CHAPITRE VIII.

## Inauguration du Musée de Versailles.

Les fêtes de 1664 ont laissé dans le palais de Versailles un souvenir ineffaçable. Cette année 1664 est une des plus belles années de la jeunesse et de la grandeur de Louis XIV ; le palais et les jardins de Versailles étaient alors dans leur éclat le plus magnifique ; toutes les gloires militaires, tous les grands poëtes de la France, admirablement secondés par le plus intelligent monarque de l'univers, se réunissaient autour de sa personne pour l'aider à accomplir les merveilles de son règne. Le dix-septième siècle venait de prendre sa place à la tête des plus belles époques qui aient honoré l'humanité ; il était le siècle du grand Condé et du grand Corneille, de Bossuet et de Fénelon, de Molière et de Racine, de Mlle de La Vallière et de Mme de Sévigné ; le siècle de toutes les gloires, de tous les prestiges, de tous les amours ; en un mot, il était déjà le siècle de Louis-le-

Grand, quand le roi, « voulant donner aux reines et à » toute sa cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, » dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire » admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à » quelques lieues de Paris. C'est un château qu'on peut » nommer un palais enchanté, tant les ajustements de » l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour » le rendre parfait. Ce fut en ce beau lieu, où toute la cour » se rendit le cinquième de mai, que le roi traita plus de » six cents personnes, jusqu'au quatorzième, outre une » infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et » d'artisans de toutes sortes venus de Paris, si bien que » cela paraissait une petite armée. »

Le fidèle chroniqueur de ces belles journées du mois de mai, quelque honnête homme d'esprit comme moi, que Molière aura fait entrer à sa suite, que le roi Louis XIV n'aurait jamais pensé à inviter dans son palais, un naïf historien, qui cependant a payé comme un prince cette hospitalité royale, en racontant à la postérité ce qu'il avait vu et entendu dans ces jours d'enchantements, raconte ainsi toutes ces fêtes jour par jour, heure par heure. Son récit est plein de naïveté; et cependant avant-hier encore, avouons-le, il nous semblait que cet homme racontait des choses impossibles. Ces tournois, ces livrées, ces hérauts d'armes, cette foule brillante qui remplissait le palais et les jardins; ces festins, *les plus grands qu'on puisse faire,* nous paraissaient autant d'inventions plus dignes du roman que de l'histoire. C'est qu'en effet nous n'avions pas vu le palais de Versailles comme il faut le voir, c'est qu'en effet à la place de ces demeures magnifiques, *charmantes en toutes manières,* nous n'avions pu voir que misères, abaissement auguste, ruines lamentables; c'est qu'en effet l'âme, c'est-à-

dire la royauté, manquait à ce cadavre de la majesté royale, et qu'il était impossible de les retirer, par la pensée, de leur abaissement, ces nobles murs autrefois si remplis de beautés, de magnificence et de grandeur!

Mais aujourd'hui enfin, grâce à cette intelligente volonté qui gouverne la France, nous croyons aux fêtes de 1664, nous croyons à tout ce qu'on dit dans les histoires de la grandeur de Louis XIV, nous croyons au palais de Versailles. Quel miracle! En 1836, après tant de révolutions, toutes en faveur de ce nouveau et légitime souverain de la France, qu'on appelle le peuple, tout d'un coup, et comme par un enchantement sans exemple, voici que ce palais de Versailles, couché par terre, sort de ses ruines; ces portes fermées s'ouvrent de nouveau à deux battants, comme si le grand roi allait venir; les eaux s'élancent dans les airs; les bosquets se couvrent de leurs plus beaux ombrages; l'Œil-de-Bœuf se remplit des plus grands hommes de l'éloquence et de la poésie; la galerie des Glaces est animée et bruyante comme le jour où fut reçu, implorant son pardon, le doge de Venise; le dix-septième siècle tout entier, si longtemps et si souvent méconnu, outragé, insulté parmi nous, se presse et se précipite dans ces demeures royales, et alors vous pensez s'ils se retrouvent avec bonheur, avec orgueil, avec amour, dans ces demeures faites par eux et pour eux, tous ces esprits d'élite, tous ces rares courages, toutes ces beautés sans pair! Le dix-septième siècle tout entier se répand dans ce palais qui fut son amour et sa joie, dans ce palais où pour lui se levait chaque matin le soleil, et après ce long exil, il veut tout voir de ses yeux, il veut toucher toutes choses de ses mains. Oui, en effet, s'écrie le grand siècle, voilà le palais de mon roi! voilà ma demeure, voilà ma

maison, voilà mon seuil domestique, voilà nos lambris dorés, voilà nos plafonds, voilà nos marbres, nos toiles, notre bronze, nos chefs-d'œuvre de la France et de l'Italie! Versailles est debout : *Vive le roi! le grand siècle n'est pas mort!*

Et que le roi Louis-Philippe a eu raison de rendre ainsi aux poëtes, aux historiens, aux philosophes, aux moralistes, aux grands artistes, au grand roi du grand siècle, ce palais de Versailles, le seul asile qui fût digne d'abriter tant de grandeurs! Louis XIV est non-seulement l'honneur de la royauté, mais encore l'honneur de l'espèce humaine. Il a donné à la langue, à la pensée, au style, à la poésie et à l'imagination françaises, le signal du départ, il leur a montré le but, et il leur a dit : Malheur à celui qui ira plus loin! A Louis XIV se rattachent toutes les grandes idées du beau, du bien, du grand, de l'utile, de la gloire, de la croyance, de l'autorité. Il est le roi de l'ordre et de l'unité, de l'obéissance et du respect. Il restera dans l'avenir comme le point le plus glorieux de notre nation. Il avait élevé Versailles dans son plus grand moment de toute-puissance. Mais à peine il fut mort, que le palais de Versailles, qui suffisait à peine à le contenir, se trouva vide et désert. Rien ne put désormais le remplir, ni l'esprit du régent, ni les profusions de Louis XV, ni même les illustres et admirables transports de 89, ni même la gloire de l'empereur. A toutes ces grandeurs nouvelles qui ont épouvanté, qui ont rempli le monde, le palais de Versailles restait silencieux et muet; nul ne pouvait le tirer de ce profond dédain pour ces majestés improvisées; il avait vu de trop près la grandeur pour se laisser prendre à des grandeurs passagères. A tous ces parvenus d'hier, parvenus de la terreur, parvenus de la gloire ou parvenus de la fortune, il oppo-

sait ce profond et invincible mépris contre lequel est venue se briser toute la volonté de l'empereur, toute l'obstination de l'ancienne maison de Bourbon. Il était aussi difficile de le faire disparaître du sol que de le retirer de son néant, il mettait au défi tous les démolisseurs et tous les architectes. Plus d'une fois on parla sérieusement de le rendre à son ancien éclat : le vieux palais, par ses mille fenêtres ouvertes, jetait un regard de mépris sur les maçons qui faisaient mine de le recrépir; plus d'une fois on parla sérieusement de le démolir et d'en vendre les matériaux à l'enchère; le vieux château, par ses mille fenêtres ouvertes à tous les vents, jetait un regard de pitié sur les démolisseurs!

Ainsi le palais de Versailles n'était depuis longtemps ni un palais ni une ruine; il était aussi rebelle à la truelle chargée de chaux et de ciment, qu'il l'eût été à la mine remplie de poudre. Louis-Philippe fut obligé, pour parvenir à cette grande conquête qui sera une des plus illustres conquêtes de son règne, de l'attaquer de front et de toutes parts. Il y voulait entrer précédé et suivi du présent et du passé de la France; il y voulait entrer au nom de Louis XIV et de Napoléon ; il voulait planter sur ces hauteurs désolées et sans drapeau les deux drapeaux : le drapeau blanc et le drapeau tricolore, qui, tous les deux, ont couvert tant de victoires; il y voulait abriter dans un ordre admirable toutes les gloires de la France; il voulait, pour que le château de Versailles sortît enfin de son apathie mortelle, lui rendre Louis XIV d'abord, et avec Louis XIV lui donner Charlemagne, François Ier, Henri IV, Louis XV, Louis XVI, la révolution française, l'empire, la révolution de juillet. Il a dit au palais de Versailles : Ouvrez! ouvrez vos portes! c'est la fortune de la France! Et ainsi, tout

seul, pendant quatre ans, du haut en bas de ce palais plus grand qu'une ville, dans les fondations et sous les combles, dans les murs, hors des murs, dans les recoins les plus ignorés et dans les salles les plus magnifiques, ce roi infatigable a porté sa patience, son travail, sa volonté, sa science historique, son admiration pour tous les noms illustres, son respect pour toutes les gloires acquises, son dévouement sans bornes, son admiration profonde et sincère à tout ce qui est l'histoire de notre pays.

Élever le palais de Versailles, planter ces jardins, appeler ces eaux jaillissantes dans cette plaine aride, abriter sous ces ombrages tout un peuple de statues, se servir dignement de Mansard, de Lebrun, de Le Nôtre, de Puget, de Coysevox, de tant d'artistes illustres qui sont morts à cette peine; dépenser plus d'un milliard à accomplir cette merveille impossible, appeler à son aide toutes les forces, tout le génie, tout l'argent, toutes les gloires, tout l'esprit, toute la majesté dont pouvait disposer le plus grand roi du monde, c'était bien difficile déjà; mais pourtant je ne crois pas que ce fût plus difficile que de restaurer le palais de Versailles. Oui, le prendre là, dans sa ruine, tout chargé de ronces, tout couvert d'épines, croulant au dehors, moisi au dedans, odieux au peuple, oublié de ceux qui ne le haïssaient pas, chargé de malédictions et de blasphèmes, stupide depuis le jour où le peuple furieux s'en vint de Paris arracher de ses murailles désolées son dernier roi et sa dernière reine; et sans hésiter, seul, au plus fort des plus importantes affaires qui aient occupé un roi depuis six ans, avec un million par mois, deux journées de Louis XIV, relever le cadavre de ce palais, panser une à une toutes ses blessures, le couvrir d'un manteau de pourpre, lui rendre la vie d'abord, le mouvement ensuite, la

grandeur enfin, et ce qui était plus difficile, lui rendre le respect, et ce qui était plus difficile encore, lui rendre l'amour du peuple, et si bien faire que toute la France va accourir dans un pieux pèlerinage à ce même palais de Versailles qu'elle évitait dans une terreur superstitieuse: certes voilà une œuvre plus difficile que l'œuvre même de Louis XIV. Louis XIV avait bâti pour lui le palais de Versailles; Louis-Philippe le relève pour nous; Louis XIV mort, le palais de Versailles n'a plus voulu appartenir à personne : maintenant il appartient à ce peuple de France contre lequel le palais de France avait une si grande colère que le peuple lui rendait si bien.

Bien avant que cette œuvre royale fût achevée, et par un de ces bonheurs dont on est plus fier qu'on ne le serait d'un bel ouvrage, j'avais été admis à parcourir toutes ces merveilles amoncelées; et pour la première fois de ma vie, peut-être, j'avais compris jusqu'où peuvent aller l'admiration et le respect. J'étais hier un des hôtes du roi, le dernier dans cette foule d'élite, mais non pas le moins ému et le moins attentif à ce qui allait se passer. Chose étrange! Toute cette foule a été émue comme un seul homme. Ils arrivaient l'un après l'autre ou plusieurs en même temps; mais déjà dans la cour d'honneur leur attention était excitée. Les premiers qui vous font cortége dans cette cour d'honneur, ce sont les grands hommes de la France : c'est Bayard, c'est Duguesclin, c'est Turenne, c'est Condé, c'est Louis XIV sur son cheval. Arrivés à la cour de marbre, les invités du roi mettaient pied à terre, et vous savez qui ils sont; ce sont tous les hommes importants de notre pays : soldats, magistrats, députés, pairs de France, quelques poëtes et quelques écrivains, assez grands écrivains et assez grands poëtes pour n'être encore ni membres de l'Acadé-

mie, ni députés, ni pairs de France ; quelques-uns de ces étrangers de Paris qui restent Anglais, Prussiens ou Russes, dites-moi pourquoi. Déjà, en mettant pied à terre, le recueillement commençait. Les hôtes du roi se promenaient lentement dans ces vastes galeries où reposent dans leur linceul de pierre les rois, et les reines, et les guerriers de la première race. Ils s'arrêtaient tout pensifs devant Charlemagne et devant Clovis, et ils admiraient que les tombeaux de Saint-Denis et de tous les vieux monastères eussent ainsi envoyé du fond de leurs caveaux les plus sombres une copie énergique et puissante de leurs morts célèbres; l'antique abbaye de Saint-Denis n'a pas dit au roi : Rends-moi mes morts! au contraire, elle a donné à ces effigies royales un éphémère congé de quelques siècles, elle leur a permis d'aller instruire de plus près ceux qui s'agitent sur la terre, par le spectacle de leurs grandeurs immobiles. Laissez le temps donner à ces galeries toutes neuves cette magnifique teinte funèbre, que seul il peut trouver sur sa palette de cendres et de poussière, et vous verrez combien ce vaste tombeau placé là sera d'un effet tout puissant!

Dans une de ces galeries de pierre, parmi les effigies de marbre, remarquez sur son piédestal cette jeune fille des champs, guerrière et bergère à la fois, le visage d'une femme, le cœur et le bras d'un héros. Son attitude est calme et reposée; son noble visage respire le courage et l'espérance; il est impossible de mieux rendre ce courage de lion né dans le cœur d'une femme; mais aussi le grand artiste qui a si bien compris l'héroïque vierge de Vaucouleurs est elle-même une jeune fille qui s'appelle tout simplement Marie d'Orléans. Sa statue est une des plus belles du Musée de Versailles. Heureuse Jeanne d'Arc, d'avoir ren-

contré parmi les artistes contemporains un si excellent protecteur!

Cependant, au sortir de ces galeries de pierre et par ce bel escalier de marbre au haut duquel Louis XIV venait attendre le grand Condé, vous entriez dans le salon de 1792; et alors c'était, pour les assistants à ce grand spectacle, un étonnement tout nouveau; 1792, le commencement de la France moderne! A présent vous les voyez tous partir, soldats, matelots, sans nom, sans famille, quelquefois sans uniforme; et alors ayez bon courage, car il faut les suivre, tambour battant et au pas de charge, dans ces guerres de géants qui ont étonné, qui ont dompté le monde. L'effet de cette histoire ainsi racontée, bataille par bataille, victoire par victoire, ne saurait se décrire. Ces spectateurs d'élite, admis les premiers à passer ainsi la revue de nos annales, étaient là tous, les uns et les autres animés, attentifs, curieux, heureux et fiers de tant de gloire. — A qui donc appartient ce palais de Versailles? se disaient-ils; nous étions tout à l'heure à Charlemagne et à François Ier, et maintenant nous voilà suivant à la trace les héros, les soldats et les principes de 1789?

Ils allaient toujours, marchant de victoire en victoire, s'arrêtant devant les combats illustres, se passionnant tout à l'aise pour le grand empereur, dans ses appareils si divers et dans des fortunes si différentes; aujourd'hui couronné par le pape, le lendemain épousant la fille d'un empereur, puis vaincu et captif, puis sortant de son île et rentrant comme un triomphateur dans son royaume de cent jours, puis abattu une dernière fois et se perdant dans l'infinité de son malheur et de sa gloire. Surtout c'était beau à voir, hors de la toile et marchant gravement, témoins muets mais non pas impassibles, ces vieux sol-

dats, ces maréchaux invalides, ces hommes de fer, blessés sur tous les champs de bataille, parcourant d'un pas cassé tout ce Musée ou plutôt tout ce champ de guerre, émus jusqu'aux larmes à l'aspect de leurs anciens triomphes, se cherchant eux-mêmes dans la mêlée, à l'ombre de leurs aigles et de leur empereur, si fiers et si heureux de se retrouver tenant leur place d'il y a vingt ans, dans cette mêlée sans égale de toutes les royautés, de tous les peuples et de tous les principes! Il y en avait parmi ces vieux héros qui n'avaient pas marché depuis dix ans, et qui se redressaient à cette odeur de poudre, comme fait le paralytique dans l'Évangile. Ils revenaient à leurs beaux jours de misères et de bivouac; ils prêtaient l'oreille, ils entendaient le *Chant du Départ* qui retentit partout dans ces salles de 1792 et années suivantes : ils voyaient Toulon se rendant sous le canon dressé par ce petit jeune homme au teint pâle et à l'œil de feu; ils gravissaient les hauteurs du mont Saint-Bernard en chantant et en traînant les canons; ils descendaient en Italie, au milieu de la vapeur des orangers et des roses; ils arrivaient en Égypte et dans ces plaines chargées de sables au pied des Pyramides; ils regardaient en riant ces trois mille années qui les contemplaient avec effroi!

Bientôt venait l'empire, venaient ses fortunes, ses duchés, ses croix d'honneur, toute cette pompe un peu bruyante, mais non pas sans grandeur; ils étaient là aussi les soldats de tout à l'heure; mais ils étaient en manteau d'hermine, en toque de velours, la main gantée, ayant recouvert de soie même le fourreau de leur épée! Ainsi va la gloire humaine. Mais cependant songez au bonheur qui m'arrivait hier! Avoir sous les yeux les héros d'une si grande histoire; les voir en même temps là, sur la toile,

dans tout l'appareil de la gloire, et là, à vos côtés, dans tout le déshabillé de la grandeur; les voir là tout armés dans la mêlée, au milieu de la poudre, et là, à vos côtés, qui s'appuient sur votre bras ou qui vous saluent quand ils vous ont heurté par hasard; se dire à soi-même : Il était, à Austerlitz, soldat, et le voilà à mon côté maréchal de France, et c'est le même homme pourtant! Il appartient à l'histoire depuis dix ans, et je le vois là qui marche, et qui pense, et qui pleure, quoi qu'il en ait; il peut regarder sa gloire sur ce tableau de Bouchot ou de Scheffer, et puis se retourner les bras croisés, et dire en montrant à tous son front couvert de cicatrices : — Ai-je volé ma place dans ce Panthéon militaire? Certes, voilà une émotion vive, puissante, glorieuse pour tous, glorieuse pour lui, le héros, glorieuse pour vous, spectateur, glorieuse surtout pour le roi qui a conçu, qui a accompli, lui, le premier et lui tout seul, une pareille entreprise. Aussi ces vieilles gloires de l'empire, conviées à cette fête nationale, se regardaient entre elles et elles semblaient se dire, tant le bonheur a le même langage, sous le hêtre et sous les trophées d'armes : Un dieu nous a fait ces loisirs! *Hæc otia fecit.*

Voici ce que j'ai vu avec un attendrissement inexprimable. Je repassais pour la vingtième fois dans la galerie des Batailles; là toutes les victoires de la France sont mêlées et confondues, c'est le plus admirable pêle-mêle qui se puisse voir; Saint-Louis à côté de Murat, Henri IV non loin du grand Condé, Vauban et Duguay-Trouin, ils y sont tous. Cette galerie est peut-être la merveille de toutes ces merveilles. Elle a cent cinquante pieds de plus que la galerie des Glaces. Elle est soutenue par d'immenses colonnes en marbre; elle est toute dorée du haut en bas. Dans

un des tableaux qui décorent cette galerie des Batailles, un vieux soldat venait de se retrouver commandant en chef, ou plutôt une jeune femme qui lui donnait le bras venait de découvrir dans cette glorieuse mêlée son grand-père, et elle lui montrait sa propre gloire, heureuse comme une jeune fille qui se voit mêlée à cette gloire militaire, la plus parée de toutes les gloires. Le vieillard, qui était très-occupé à regarder une bataille du prince Eugène, obéissant à l'impulsion de sa jeune compagne, suivit son doigt indicateur, et ainsi guidé par cette main blanche, et effilée, et transparente, il se reconnut lui-même dans ce tableau, déjà blanchi par l'âge, déjà cassé par la gloire, mais encore superbe et dans toute l'animation de la victoire. C'était bien lui! une légère rougeur monta à son maigre visage, il regarda pendant une minute ou deux cette victoire dont il était le héros, puis saisissant le bras de sa compagne : « Viens, ma fille, lui dit-il, tu vas me voir! »

Et d'un pas plus leste que je n'aurais pensé d'abord, il ramena son enfant, à rebours de tant de victoires, dans la salle de 1792. A mesure que le vieillard revenait sur ses pas, on eût dit qu'il redevenait plus jeune, ou plutôt c'était l'empire qui le rajeunissait. Ils arrivèrent ainsi elle et lui dans la salle de 1792, il s'assit sur une de ces riches banquettes recouvertes en velours qui garnissent tous les murs du palais; il fit asseoir sa fille à ses côtés, puis levant la main à son tour, mais une main sèche, ridée, tremblante, mutilée, il désigna à son enfant, dans cette foule de portraits, le portrait d'un beau jeune homme de seize ans. C'était déjà le visage d'un héros. De longs cheveux noirs encadraient à merveille cette jeune tête; ce vif et ingénieux regard resplendissait de tout l'éclat de la vingtième année; cette belle joue ovale se colorait d'un sang chaud et vif; il

y avait sur ses lèvres fortement dessinées le naïf sourire de la santé; ce jeune homme portait un habit de soldat.

Quand le vieillard eut considéré ce portrait avec une émotion toujours croissante : — Tiens, me voilà, ma fille! lui dit-il d'une voix tremblante; et, disant ces mots, il était plus fier d'avoir eu vingt ans que d'être maréchal de France et duc et pair.

La jeune fille porta à ses lèvres les vieilles mains de son père, et le vieillard rentra en lui-même, heureux, mais peut-être un peu honteux de son émotion.

Que de petits drames imperceptibles se sont passés, ce premier jour, dans ce palais de Versailles! pendant que l'antiquaire déchiffrait avec délices les vieilles inscriptions des vieilles statues, pendant que le soldat de l'empereur marchait au pas à la suite de son empereur, pendant que les 221 de 1830 parcouraient la salle de Juillet toute remplie des scènes dramatiques de cette révolution sans rivale, les esprits les plus calmes, les heureux égoïstes, pour qui la gloire des armes n'est qu'un vain bruit, la puissance une force inutile, le courage un glorieux péril, la victoire une folle parure, se perdaient en leurs méditations à la suite des beaux esprits de la France. Ceux-là disaient tout bas que la plus belle victoire ne vaut pas un beau poëme; qu'ils donneraient Charlemagne pour Régnier, et les *Capitulaires* pour *l'Ode à Du Périer* de Malherbe. Ils s'arrêtaient de préférence devant les grands maîtres, Rabelais, Montaigne, Corneille; ou bien, plus avancés, ils regardaient avec amour Boileau, Fénelon, Bossuet, Racine; ou bien ils saluaient Montesquieu, Voltaire, Le Sage, J.-J. Rousseau. Noble palais, l'asile de toutes les gloires et de toutes les poésies! Des jeunes gens pleins de ces belles passions de la jeunesse qui n'ont pas besoin d'excuse, car elles passent si

vite, ne voyaient dans le palais de Louis XIV que le roi Louis XV, ce beau roi de tant d'esprit, d'insouciance, de sang-froid et de courage! Ils suivaient les traces parfumées du royal amant de Mme de Pompadour; ils ne reculaient même pas, les imprudents, devant Mme Dubarry, et ils disaient que j'avais bien fait de la défendre. Ils s'extasaient devant toutes ces beautés efféminées, devant toutes ces grâces un peu apprêtées, devant ces jeunes héros de Fontenoy qui portaient si bien les manchettes et une épée. Les uns s'étaient fait les partisans de la reine de France, Marie-Antoinette, cette belle Allemande de tant d'esprit, de tant de courage, de tant de résignation; pauvre femme qui pouvait dire, elle aussi : *Plût à Dieu que je craignisse!* Les autres franchissaient le dix-septième siècle, proclamaient Diane de Poitiers la plus belle des belles; il y en avait qui se faisaient les partisans de la reine de Navarre; quelques-uns, parmi les historiens guoguenards qui font une école à part, soutenaient que la reine Catherine de Médicis était une reine calomniée, et ils estimaient très-haut l'escadron volant de la reine; chacun choisissait son roi parmi ces monarques : celui-ci François Ier, le roi de Bayard; celui-là Louis XI; un autre Louis XII; il y en avait qui aimaient Louis XIII; d'autres se passionnaient pour Henri IV, et ils disaient : — *Sire, votre maîtresse est ma reine!* Et enfin, car toutes les royautés de la France sont permises et reconnues avec la plus courageuse loyauté dans le Musée de Versailles, quelques-uns, dans une respectueuse émotion, s'arrêtaient devant : *le Retour de Louis XVIII,* devant : *le Sacre de Charles X*, devant le portrait de Mme la Dauphine, et il y avait dans leurs regards moins de reproches que de pitié et d'intérêt.

Mais, après les soldats de l'empereur, ceux qui triom-

phaient le plus ce jour-là, nous ne parlons pas du véritable triomphateur, le roi Louis-Philippe, c'étaient les nobles esprits, c'étaient les âmes d'élite qui sont restées les sujets fidèles, soumis et dévoués du roi Louis XIV. Ceux-là s'exaltaient eux-mêmes dans l'œuvre restaurée de leur monarque favori. Ils n'avaient pas assez de leurs deux yeux pour tout voir, assez de leurs oreilles pour tout entendre, assez de leur mémoire pour se rappeler tant de souvenirs. Ils regardaient sur ces murs, sur ces plafonds, dans la mosaïque qu'ils foulaient aux pieds, sur le bois des portes, sur le fer des fenêtres, sur le bronze doré des balcons, sur la pierre, dans la brique, sur les meubles, les chiffres, les couronnes, les emblèmes, les empreintes vénérées du roi Louis XIV. Ils le retrouvaient partout, comme il est, en effet, partout dans ces murs, et, au fond de leur cœur, ils rendaient grâces au roi Louis-Philippe qui avait conservé au grand roi et à sa famille, et à ses poëtes, et à ses artistes, tous les appartements du vieux Versailles, sans en rien retrancher, pas même pour l'empereur! Louis XIV peut revenir; il reconnaîtra toutes les salles de son palais : l'OEil-de-Bœuf, la salle des Gardes, le salon du Roi, le salon de la Reine, la salle du Trône, le salon de la Paix, le salon de la Guerre, le salon de l'Abondance, la galerie des Glaces; mais qui peut vous dire tout cet immense dédale? Autour du grand roi, Louis-Philippe a placé toutes ses amitiés, tous ses amours, toutes ces belles personnes d'autrefois. C'est un genre de beauté noble et sévère que la France a perdu; ce sont des grâces nettes et sans apprêt dont le dix-septième siècle a emporté le secret dans la tombe; c'est une majesté naturelle qui a fait place à des grâces plus bourgeoises. Toujours est-il que ces portraits, ces bustes, ces statues du grand siècle, portent avec eux je

ne sais quelle grandeur naturelle qui les fait reconnaître tout d'abord, comme on reconnaît facilement un gentilhomme dans une foule. On sent que Louis XIV doit respirer à l'aise dans ces murs ainsi restaurés. On a obéi aux moindres habitudes de ce roi si régulier en toutes choses. Son confessionnal est à sa place accoutumée, et à côté du confessionnal le fauteuil du confesseur ; toutes ses pendules sont montées avec soin, et elles chantent, comme autrefois, à leur manière, la gloire du grand roi.

La salle des Gardes est tout prête, et la cheminée n'attend plus qu'un chêne entier pour jeter sa flamme brillante ; la place du roi à la chapelle est marquée par un coussin de velours ; au théâtre, sa loge est garnie de crépines d'or ; c'est tout à fait son palais de Versailles, mais agrandi, réparé, embelli, avec six galeries et un grand siècle de plus.

Oui, le grand roi peut venir, sa chambre est prête. Quand vous entrez dans cette chambre, vous êtes saisi d'un respect involontaire, et je crois bien que le plus forcené déclamateur contre la majesté royale, s'il voulait être de bonne foi un instant, s'avouerait vaincu par cet admirable spectacle. Le plafond est un chef-d'œuvre de Paul Véronèse, enlevé au conseil des Dix. Le lit du roi, son prie-Dieu, ses tableaux, ses candélabres, ses fauteuils, ses tapisseries, œuvre patiente des chastes filles de Saint-Cyr ; ses chenets dorés, sa pendule, les portraits de ses enfants, la barrière dorée, que les seuls princes du sang osaient franchir ; tout cet ensemble, si rempli d'une calme grandeur, tous ces ornements d'un goût exquis et sévère, tout ce glorieux entourage de la plus grande royauté de ce monde, tout est réuni dans cette chambre ; tous ces meubles sont authentiques ; le roi a reçu dans cette chambre tout le grand siècle, il s'est

agenouillé devant ce Christ; il a dormi dans ce lit, il y est mort, et vous vous souvenez sans doute, à ce sujet, quelles furent les dernières et sublimes clartés de ce soleil mourant.

Plus haut, au second étage, dans une suite infinie d'appartements, les hommes d'affaires et les oisifs, deux espèces d'hommes qui se ressemblent à faire peur, se promenaient au milieu de plus de deux mille portraits historiques, qui composeraient à eux seuls toute l'histoire de notre pays, et que la gravure des plus excellents artistes de ce pays, dirigés par Calamatta et par un homme (1) qui a tous les sentiments, toute l'intelligence, tout le zèle et toute la persévérance nécessaires à ce grand travail, reproduira, sans en excepter un seul, aussi bien que tous les grands tableaux, les moindres ornements et les infinis détails de ce chef-d'œuvre qu'on appelle le Musée de Versailles.

Ne trouvez-vous pas que je suis bien loin de mon sujet? Mais tout à l'heure nous vous faisions l'histoire complète et authentique de cette mémorable journée. Ce n'est pas trop de deux chapitres pour raconter tous les détails qui tiennent de la féerie. Toute cette fête brillante bourdonne encore à mon oreille; je vois passer encore devant mes yeux éblouis mille formes riantes ou sévères. Pendant quinze heures de cette admiration infatigable, j'ai été mêlé à tant d'émotions diverses, que venir ainsi vous raconter froidement ce qui s'est passé au *Misanthrope*, je ne saurais. On a dit en effet que les comédiens ordinai-

(1) M. Gavard, capitaine de génie, l'inventeur du diagraphe. Déjà les douze premières livraisons de ce bel ouvrage ont paru.

res du roi avaient joué *le Misanthrope* ce soir-là ; mais je suis loin d'en être sûr. Je l'ai vu, mais je ne le crois pas. Il faut que les comédiens du Théâtre-Français aient été soumis, eux aussi, à une hallucination étrange ; mais il était impossible de dire au juste, en les voyant agir et parler sur le théâtre du palais de Versailles, quelles étaient ces ombres blafardes de marquis et de grandes dames et de gentilshommes qui murmuraient les vers de Molière. C'était pourtant une idée royale d'inaugurer le théâtre du palais de Versailles par un chef-d'œuvre de Molière. Molière et Louis XIV, voilà la gloire ! ne sauraient se séparer. Louis XIV a protégé, il a défendu, il a compris, il a aimé Molière. Pour Molière, et par une faiblesse bien excusable, pour le plus grand chef-d'œuvre de l'esprit humain, Louis XIV a oublié une fois cet instinct admirable qui le gouvernait, et il a laissé jouer *le Tartuffe,* qui a été, il est vrai, la fin de toute hypocrisie religieuse, mais qui a été en même temps un coup terrible porté à l'Église romaine en France ; remède qui valait le mal. Louis XIV comprenait, sans que Boileau le lui eût dit, que Molière était le plus grand génie de son siècle ; de son côté, Molière, plein d'admiration pour tant de grandeur, de respect pour tant de majesté, de reconnaissance pour tant de bonté, s'était fait le génie dévoué du roi. Pour amuser le roi, Molière interrompit *le Tartuffe ;* Molière était le plus rare ornement des fêtes de Versailles.

Et comme il parlait en beaux vers du palais de Louis XIV !

> Oui, j'aime à demeurer en ces paisibles lieux,
> On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux.

Et comme hier encore nous l'avons regretté, ce grand

poëte qui louait si bien ces trois *sortes de personnes* dont parle La Fontaine! Et pourquoi donc, à propos de cette jeune et belle personne que nous avons vue l'autre jour au pied de l'escalier de Fontainebleau, jeune fille timide, que nous avons retrouvée hier duchesse d'Orléans, attirant à elle tous les vœux et tous les hommages, n'aurait-on pas au moins emprunté à Molière quelques-uns de ses beaux vers?

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'en mon honneur la terre a consacrés.
J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais ce charmant objet, qu'Hymen y fait régner,
Pour elle, maintenant, me fait tout dédaigner.

Mais le temps de pareils hommages est passé; les poëtes sont muets; les exquises louanges dont Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, Corneille lui-même, le vieux Romain, ont laissé tant de beaux modèles, ont fait place aux acclamations de tout un peuple : aussi bien celles-là n'ont pas manqué à la duchesse d'Orléans.

Donc laissons en paix les comédiens du Théâtre-Français, ils étaient mal à leur aise à Versailles : ils ont fait sans doute de leur mieux; mais que voulez-vous? ils ne sont pas habitués à cette salle d'or et de velours, à ces plafonds chargés de peintures, à cette cour qui les regarde, à ces deux mille bougies que reflète l'éclat des lustres, à cette brillante foule toute brodée, de spectateurs choisis qui se précipitaient dans cette belle salle, étonnée d'avoir encore à admirer après tant d'admiration. Les comédiens, eux aussi,

auront été éblouis par cet éclat, par cette richesse, par ces grands noms, par ces cris de joie, par cet enthousiasme qui tenait du délire; ils ont joué à la hâte et au hasard, en gens d'esprit, qui comprenaient fort bien que toute cette belle foule n'était pas venue là pour eux.

A une heure du matin, cette brillante assemblée, composée de toutes les intelligences, de toutes les puissances de la France, remontait par ces vastes escaliers dans ce palais illuminé de haut en bas, comme pour le bal; elle jetait un dernier regard plein d'enthousiasme et de reconnaissance sur ces chefs-d'œuvre, sur ces grands hommes entassés dans ces demeures, le seul asile digne d'abriter tant de gloire et tant de grandeurs; puis elle prenait congé de son hôte royal aux cris mille fois répétés de *Vive le Roi!*

Le lendemain de cette fête, qui est un événement politique, ou plutôt quelques heures après qu'il eut pris congé de ses hôtes, le roi, infatigable, faisait au peuple les honneurs du château de Versailles, comme il les avait faits aux pairs et aux députés de son royaume. Le roi recevait à dix heures les autorités de Versailles, dans la galerie de Louis XIII.

Le roi a répondu au discours de M. Aubernon, préfet de Versailles :

« Je vous remercie, messieurs, de l'expression de vos
» sentiments. Il m'est bien doux de voir comment la France
» a accueilli le mariage de mon fils, comment elle a ac-
» cueilli cette princesse que nous sommes si heureux de
» posséder au milieu de nous, et qui répond si bien à l'at-
» tente de la France et à l'affection que nos cœurs lui por-
» tent déjà.

» Je vous remercie également de ce que vous m'expri-

» mez sur la satisfaction que vous éprouvez en voyant le
» palais de Versailles recevoir la noble destination à la-
» quelle je l'ai consacré. Je me réjouis qu'il m'ait été ré-
» servé de préserver ce grand monument de la ruine dont
» le menaçait sa prétendue inutilité, et je vois avec bon-
» heur que l'approbation publique vient couronner mes
» efforts. Les marques éclatantes qui m'en ont été données
» hier, lorsque je m'y suis trouvé entouré de la nombreuse
» et brillante réunion que j'y avais invitée, ont pénétré
» mon cœur; et je saisis cette première occasion qui se
» présente à moi de vous témoigner combien j'en suis
» touché. Je le suis aussi de l'empressement que les gar-
» des nationales du département de Seine-et-Oise ont mis
» à se réunir à Versailles, pour que je les passe en revue.
» Vous serez mes interprètes pour leur faire connaître
» combien j'y suis sensible. C'est un jour de bonheur pour
» moi que celui où je puis mettre la France en possession
» de cette grande réunion des glorieux souvenirs de son his-
» toire, qui en perpétuera la mémoire aux yeux des con-
» temporains et de la postérité. »

Au discours de M. le maire de Versailles, qui a offert, au nom du conseil municipal, une médaille d'or (1) en commémoration de la restauration de Versailles :

« Je suis bien touché de ce témoignage des sentiments
» du corps municipal de Versailles. Je suis heureux, Mes-
» sieurs, de pouvoir vous en remercier dans ce palais,
» rendu à sa splendeur primitive, et qui même, j'ose m'en
» flatter, en a acquis une plus grande encore par sa consé-
» cration à toutes les gloires de la France. Je me réjouis

(1) Cette médaille a été gravée par M. Caqué, en moins de vingt jours. Elle représente d'un côté le palais de Versailles, et de l'autre elle porte ces mots : *Au Roi la ville de Versailles renaissante.*

» que l'ouverture de ce grand monument, qui coïncide
» avec l'heureux événement du mariage de mon fils, mar-
» que l'époque de la renaissance de la prospérité de la
» ville de Versailles. J'espère qu'elle retrouvera, dans le
» dépôt sacré que je lui donne à garder pour la France,
» une nouvelle source de cette vie que lui donnait la rési-
» dence habituelle des rois. Je dis habituelle, parce que je
» me propose de venir de temps en temps au milieu de
» vous habiter Trianon, que j'ai rendu susceptible de
» recevoir toute ma famille, dont vous savez bien que je
» n'aime pas à me séparer. Je profiterai de ces séjours
» pour diriger l'achèvement du palais de Versailles, que
» je continuerai autant que je le pourrai, afin d'y complé-
» ter cette grande réunion des souvenirs de notre his-
» toire, qui atteste ce que la France a été dans tous les siè-
» cles, et qui montrera aux générations futures ce que la
» nation française peut accomplir dans toutes les car-
» rières, quand elle y est guidée par des chefs dignes
» d'elle, et surtout profondément attachés à leur patrie,
» comme j'aime à me glorifier de l'avoir été dans tous les
» temps. »

(Ces paroles ont été accueillies au cri de *Vive le roi! Vive la famille royale!*)

*Discours de M. le duc de Mortemart, président de l'association agronomique de Grignon.*

« Sire,

» Au nom de l'association, j'ai l'honneur de présenter à votre majesté les élèves de l'École royale agronomique de Grignon. Leurs sentiments d'attachement au roi et aux institutions égalent le zèle qu'ils déploient pour entrer

dans la vaste et utile carrière que nous cherchons à leur ouvrir. Nos pacifiques études, circonscrites dans ce moment au domaine que votre majesté nous accorde à un prix si généreux, porteront un jour dans toutes les possessions françaises la science la plus utile à l'homme, l'amour du travail, et les mœurs pures, qui en sont un des fruits les plus précieux. Déjà, sire, nos élèves se distinguent; partout on les recherche pour la direction de grands établissements; et, avec la protection de votre majesté, nous espérons en augmenter le nombre et satisfaire aux demandes qui nous sont faites de toutes les parties de la France, si le gouvernement nous aide à donner gratuitement l'éducation agricole. »

Le roi a répondu :

« Il ne tiendra pas à moi que vos vœux ne soient accomplis. Je ferai tout ce que je pourrai en faveur de votre » établissement, dont le but est si utile et si louable. Je » désire vous prouver à tous combien j'apprécie vos efforts » pour améliorer l'agriculture : obtenir que les terres produisent tout ce qu'elles sont susceptibles de donner à » l'homme, c'est accroître les richesses de tous, sans faire » tort à personne. C'est par la culture paisible de tous les » arts, de toutes les sciences, aussi bien que par le noble » élan que vous imprimez à l'éducation agricole, si honorée dans tous les siècles, que nous parviendrons à donner aux mœurs françaises cette aménité, ce repos, ce » calme, qui peuvent assurer à la fois la prospérité, la » richesse et le bonheur du pays, objets constants de tous » mes vœux et de tous mes efforts. Mais, toujours dévoué » à ma patrie, moi aussi j'ai combattu pour son indépendance, lorsqu'elle a été attaquée; j'aime à rappeler ce » souvenir, et je vous demanderais de même de quitter

» vos charrues pour voler à la défense de la France, si son
» indépendance était de nouveau menacée. Grâce à Dieu,
» ce danger est loin de nous, et la paix dont nous jouissons
» me paraît bien assurée. Mais n'oublions pas que la meil-
» leure garantie de la sécurité du pays, c'est la sagesse de
» la nation; c'est cette sage modération qui sait jouir des
» avantages que nous possédons, sans aller courir après des
» chimères dont la vaine poursuite a trompé tant d'ambi-
» tieuses espérances et produit d'aussi grands malheurs. Je
» suis charmé de voir l'esprit qui vous anime, et de vous
» témoigner combien j'aime à honorer vos travaux, et à
» encourager un établissement aussi utile à la France que
» celui auquel vous présidez. »

A dix heures et demie, le roi montait à cheval pour passer en revue la garde nationale du département et les régiments de la garnison. Après avoir passé à cheval devant le front du bataillon de l'école de Saint-Cyr, le roi s'est placé en face du centre et a fait battre un ban. Puis, prenant le drapeau dans sa main, le roi a dit:

« Je viens réaliser la promesse que je vous ai faite de
» donner à l'École ce drapeau, qu'elle a si bien mérité par
» sa conduite, par son application, par son patriotisme et
» par le bon esprit dont elle est animée. Le plaisir que
» j'éprouve à vous le présenter est augmenté en vous le
» donnant en présence de ce grand monument où je vous
» ai conduits moi-même pour vous montrer cette impo-
» sante réunion des grands souvenirs de notre histoire et
» de toutes les gloires de la France. C'est là ce qui doit
» vous guider dans la carrière qui s'ouvre devant vous,
» sous ces nobles couleurs dont la vue fait toujours une si
» vive impression sur toute la nation, et que nous avons
» reprises, avec tant de bonheur, il y a déjà sept ans! Vous

» saurez soutenir l'honneur du drapeau tricolore, comme » l'ont fait vos devanciers ; et si jamais vous deviez le por- » ter au combat, la France entendrait de nouveau retentir » dans vos rangs ce cri des contemporains de ma jeunesse, » en 1792 :

« Nous entrerons dans la carrière
» Quand nos aînés n'y seront plus ;
» Nous y trouverons leur poussière,
» Et l'exemple de leurs vertus. »

» Et comme eux, vous suivriez ces nobles exemples, » vous vous montreriez dignes du nom français, et partout » où la voix de la patrie vous appellerait à sa défense, vous » seriez prêts à verser votre sang pour l'honneur, la liberté » et la sûreté de la France! »

A ces paroles, prononcées d'une voix ferme et avec une chaleur entraînante, les élèves de l'École de Saint-Cyr ont répondu par les cris de *Vive le roi!* répétés avec transport.

Le roi est rentré à deux heures, et il a présidé le conseil des ministres.



# PLANS

DU

# REZ-DE-CHAUSSÉE DU PALAIS DE VERSAILLES.

| | |
|---|---|
| 1 | Chapelle. |
| 2  3 | Escaliers de la Chapelle. |
| 4 | Vestibule de Chapelle. |
| 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 | Salles des tableaux d'histoire depuis Clovis jusqu'à Louis XVI inclusivement. |
| 16 | Escalier du Nord. Bustes. |
| 17 | Galerie de statues et bustes. |
| 18 19 20 | Vestibule du Roi. |
| 21 22 23 | Vestibule de Louis XV. Statues et bustes. |
| 24 25 26 27 | Salles des tableaux-plans des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. |
| 28 | Vestibule de Louis XIII. Statues. |
| 29 | Salle des portraits des rois de France. |
| 30 31 32 33 | Salles des résidences royales. |
| 34 35 36 37 | Vestibule de l'escalier de marbre. Statues et bustes. |
| 38 | Escalier de marbre. Statues. |
| 39 40 | Vestibule des amiraux. Statues et bustes. |
| 41 | Salle des grands-amiraux. |
| 42 | Salle des connétables de France. |
| 43 44 45 46 47 48 49 | Salles des maréchaux de France. |
| 50 | Galeries de Louis XIII. Tableaux des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. |
| 51 52 53 54 55 56 | Salles des maréchaux de France. |
| 57 58 | Salles des guerriers célèbres. |
| 59 | Escalier des princes. Statues et bustes. |
| 60 | Vestibule de Napoléon. |
| 61 62 63 64 65 66 | Salles des campagnes de 1796 à 1805. |
| 67 | Salle de Napoléon. Statues et bustes. |
| 68 69 70 71 72 73 | Salles des campagnes de 1805 à 1810. |
| 74 | Salle de Marengo. |
| 75 | Galerie des statues et bustes. |

# PLANS

DU

## REMIER ÉTAGE DU PALAIS DE VERSAILLES.

76 Vestibule de la Chapelle.
77
78
79
80
81 } Salles de tableaux d'histoire de 1792 jusqu'à 1836.
82
83
84
85
86
87 Escalier du nord.
88 Foyer du théâtre.
89 Théâtre.
90 Galerie des statues et bustes.

Tableaux du règne de Louis XIV (91–108) :

91 Salon d'Hercule.
92 Salon de l'Abondance.
93 Salon de Vénus.
94 Salon de Diane.
95 Salon de Mars.
96 Salon de Mercure.
97 Salon d'Apollon.
98 Salon de la Guerre.
99 Galerie de Louis XIV.
100 Salon de la Paix.
101 Chambre de la Reine.
102 Salon de la Reine.
103 Salon du grand Couvert.
104 Salle des gardes-du-corps de la Reine.
105
106 } Escalier de marbre. Statues et bustes.
107 Salle des valets de pied du Roi.
108 Salle des gardes-du-corps du Roi.

Tableaux du règne de Louis XIV (109–124) :

109
110
111 } Petits appartements de la Reine.
112
113
114 Œil-de-Bœuf.
115 Chambre du lit de Louis XIV.
116 Cabinet du Roi.
117 Chambre de Louis XV.
118 Salle des pendules ou du méridien.
119 Cabinet des chasses.
120 Salle des déjeuners.
121 Cabinet des ministres.
122 Cabinet de Maintenon.
123 Cabinet de Louis XVI.
124 Bibliothèque.

125 Salon des porcelaines.

Gouaches du règne de Louis XV (126–127) :

126 Salle de billard.
127 Salle de la vaisselle d'or.

128 Salle des croisades.
129 Salle des États-Généraux.
130 Salle du sacre de Napoléon, ancienne grande salle des gardes.
131
132
133 } Salles des campagnes de 1792 à 1795 inclusivement.
134
135 Salle de 1792.
136 Escalier des Princes.
137 Galerie des Batailles.
138 Salle de 1830.
139 Galerie de statues et bustes.
140 Salles des gouaches et aquarelles des campagnes de 1796 à 1814.

# ITINERAIRE

DES

# GALERIES HISTORIQUES

# DE VERSAILLES.

## REZ-DE-CHAUSSÉE.

( AILE DU MIDI. )

Entrée à l'aile du midi, n° 60, vestibule de Napoléon ; parcourir les salles nos 61, 62, 63, 64, 65, 66, renfermant les tableaux de 1796 à 1805 ; passer dans la salle de Napoléon, n° 67, puis dans les salles des campagnes de 1805 à 1810, nos 68, 69, 70, 71, 72, 73. Visiter la salle de Marengo (74), revenir par la galerie des statues (75), et sortir par le bas de l'escalier des Princes, n° 59.

## PARTIE CENTRALE.

Entrée au vestibule des amiraux, n° 40, puis la salle des grands-amiraux, n° 41 ; passer dans celle des connétables, n° 42 ; suivre les salles des maréchaux de France, nos 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49. Quitter les maréchaux pour entrer dans la galerie des rois de France, n° 29 ; voir les salles des résidences royales, nos 30, 31, 32 et 33, et les vestibules et l'escalier de marbre, nos 34, 35, 36, 37 et 39. Rentrer dans la galerie des rois de France, n° 29 ; passer par le vestibule de Louis XIII, n° 28, de là dans les salles des tableaux-plans des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, nos 24, 25, 26, 27 ; revenir par le vestibule de Louis XIII, n° 28, dans la galerie de Louis XIII, n° 50 ; continuer la visite dans la suite des salles des maréchaux de France, nos 51, 52, 53, 54, 55 et 56, et sortir par les deux salles des guerriers célèbres, nos 57 et 58.

(AILE DU NORD.)

* Entrée aux vestibules du roi, nos 20, 19 et 18, gagner le vestibule de la chapelle, n° 4.

Parcourir les salles des tableaux d'histoire depuis Clovis jusqu'à Louis XVI inclusivement, nos 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 ; passer par le pied de l'escalier du nord, n° 16, revenir par la galerie des statues, n° 17, puis monter au premier étage par l'escalier de la chapelle, n° 3.

* On pourrait commencer par le vestibule de la chapelle, suivre toutes les salles indiquées, et au lieu de sortir par le bas de l'escalier du premier, rentrer par le vestibule de Napoléon, n° 60, et sortir par les salles des guerriers célèbres, nos 57 et 58.

## PREMIER ÉTAGE.

En sortant de l'escalier, n° 3, on entre dans le vestibule de la chapelle, n° 76; on visite les salles des tableaux d'histoire de 1792 à 1836, n$^{os}$ 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85 et 86; on monte par l'escalier du nord, n° 87, jusqu'au 2$^{e}$ étage.

## DEUXIÈME ÉTAGE.

Visiter les salles de portraits anciens du côté du parc, et regagner l'escalier du nord en parcourant la longue galerie des portraits du temps de Louis XV et Louis XVI; redescendre l'escalier du nord jusqu'au 1$^{er}$ étage.

## PREMIER ÉTAGE.

Parcourir la galerie des statues, n° 90, rentrer par le vestibule de la chapelle, n° 76.

## PARTIE CENTRALE.

Du vestibule, n° 76, dans le salon d'Hercule, n° 91; du n° 91 au salon de l'Abondance, n° 92, puis les salles n$^{os}$ 93, 94, 95, 96, 97 et 98, contenant les tableaux du règne de Louis XIV.

Galerie des glaces, n° 99; quitter la galerie pour visiter le cabinet du roi, n° 116, la chambre à coucher de Louis XIV, n° 115, l'œil-de-bœuf, n° 114, et rentrer dans la galerie des glaces (galerie de Louis XIV).

Sortir de la galerie des glaces par le salon de la Paix, n° 100, parcourir les n$^{os}$ 101, 102, 103 et 104.

Du n° 104, salle des gardes-du-corps de la reine, entrer dans la gran de salle du sacre de Napoléon, n° 130.

De là on voit le haut de l'escalier de marbre, n$^{os}$ 105 et 106; on suit les salles 134, 133, 132, 131, renfermant les campagnes de 1792 à 1795, et on entre dans la salle de 1792, n° 135.

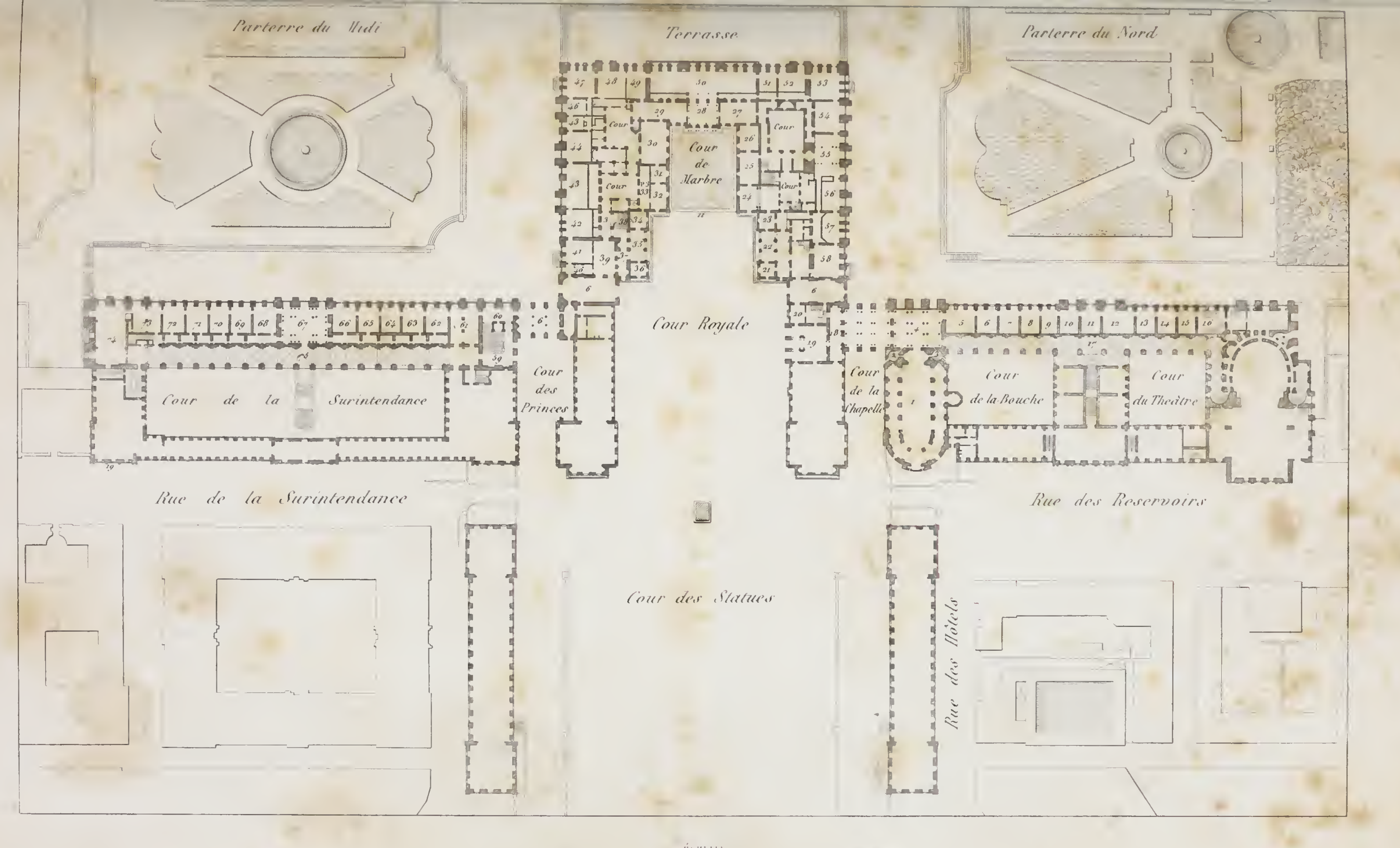
On quitte cette salle pour parcourir les galeries des aquarelles et gouaches, n° 140, et on rentre encore dans cette même salle, n° 135.

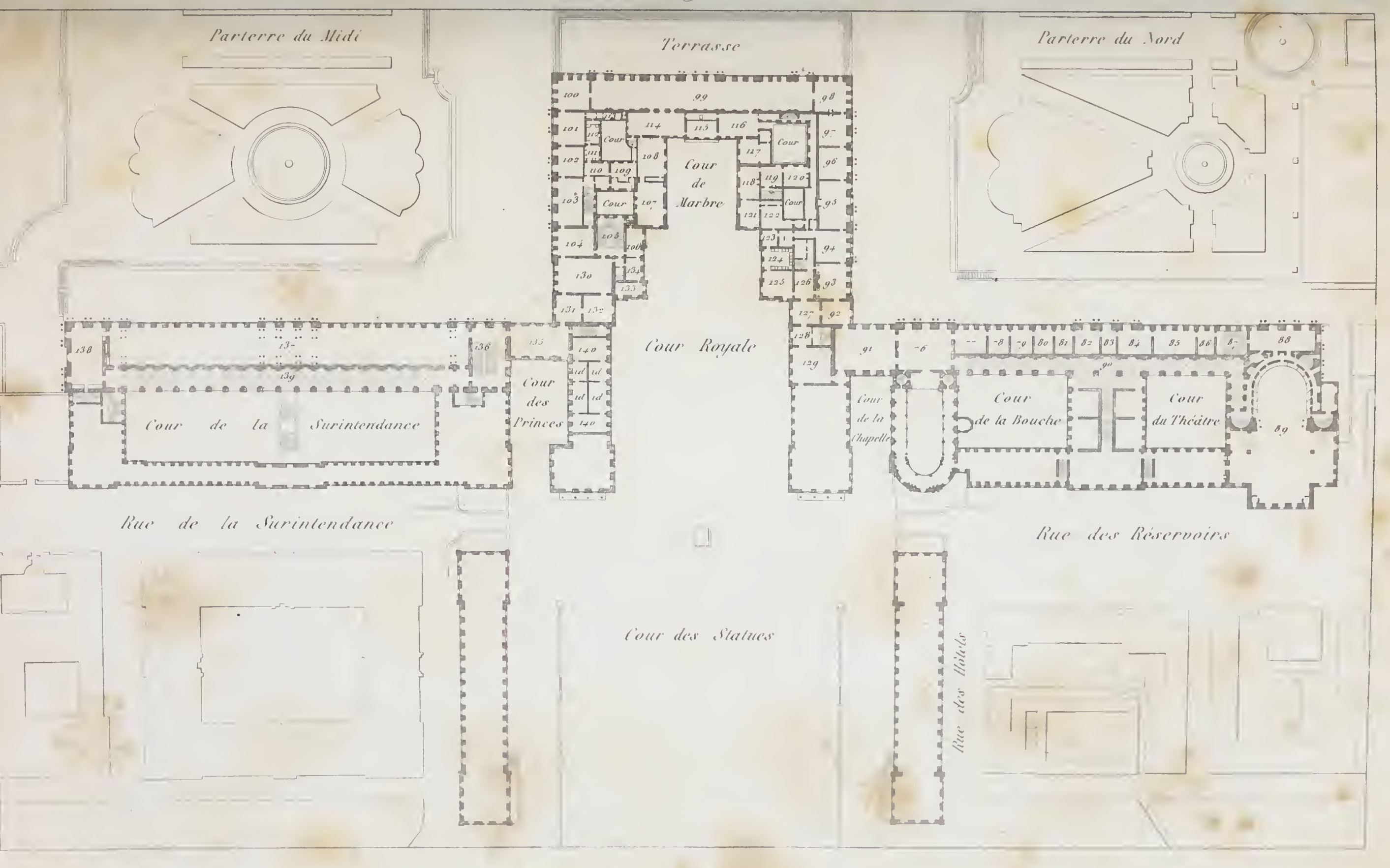
### (ALIE DU MIDI.)

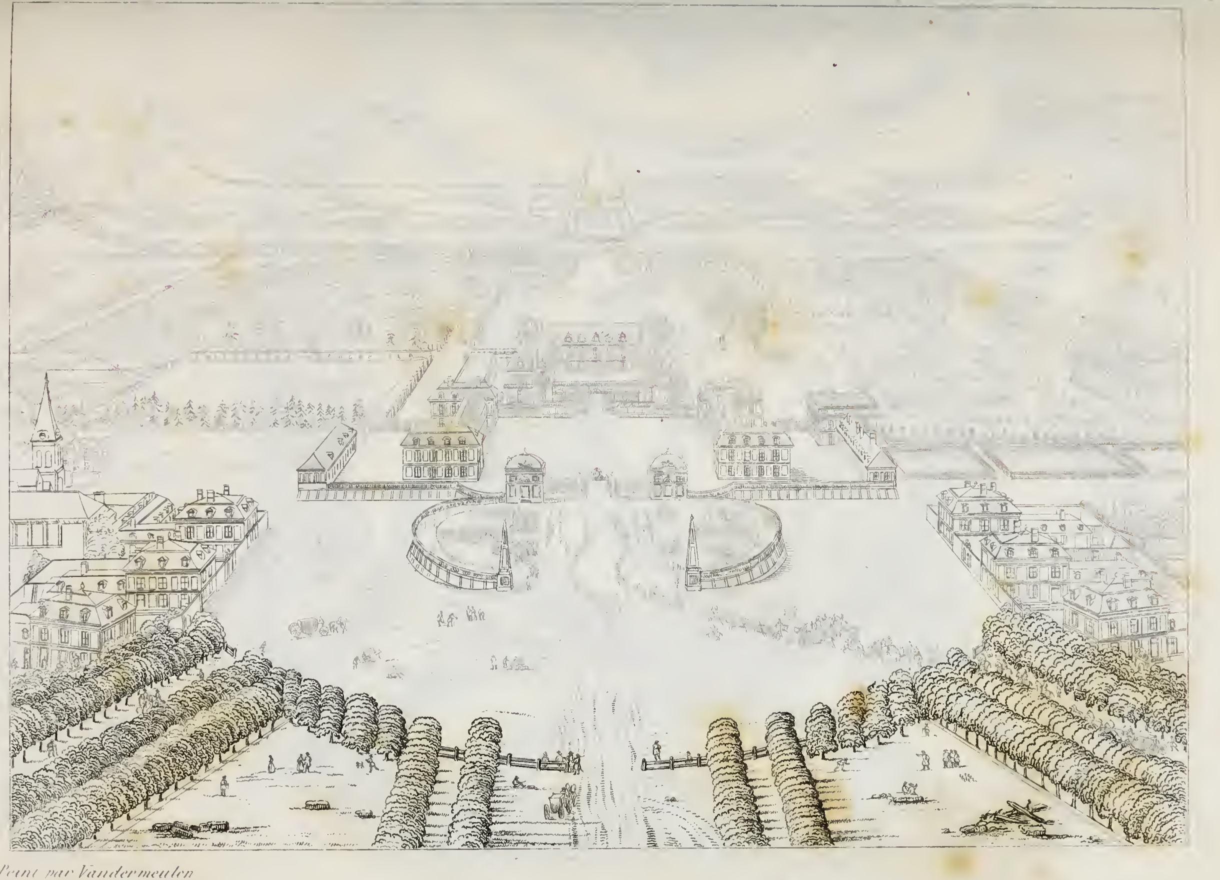
De la salle de 1792 on passe dans l'aile du midi par le haut de l'escalier des princes, n° 136, et on entre dans la grande galerie des batailles (galerie Louis-Philippe), n° 137. Enfin, après avoir visité la salle de 1830, n° 138, vous revenez par la galerie des statues, n° 139, et vous sortez par l'escalier des princes.

---

Plus tard, quand les travaux des autres galeries seront terminés, n ous donnerons un nouvel itinéraire pour que les visiteurs des Galeries historiques puissent les parcourir en économisant le plus de pas possible.


Parterre du Midi
Terrasse
Parterre du Nord
Cour de Marbre
Cour Royale
Cour de la Surintendance
Cour des Princes
Cour de la Chapelle
Cour de la Bouche
Cour du Théâtre
Rue de la Surintendance
Rue des Reservoirs
Cour des Statues
Rue des Hôtels
ÉCHELLE


Parterre du Midi
Terrasse
Parterre du Nord
Cour de Marbre
Cour Royale
Cour des Princes
Cour de la Surintendance
Cour de la Chapelle
Cour de la Bouche
Cour du Théâtre
Rue de la Surintendance
Rue des Réservoirs
Cour des Statues
Rue des Hôtels



Peint par Vandermeulen

*Château de Versailles*

*vers 166[illegible]*



Plafond du Salon de la Guerre

Diagraphe et Pantographe - Gavard





Dessus-de Porte de la Salle du Sacre
de l'Empereur

Diagraphe et Pantographe Gavard

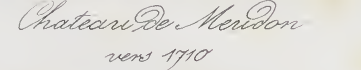



Dessus de Porte
De la chambre a coucher de la Reine

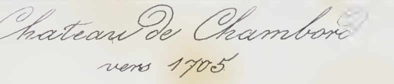
Diagraphe et Pantographe Gavard




*Dessus de porte de la chambre à coucher de la Reine*



Chateau De Meudon
vers 1710



Chateau de Chambord
vers 1705

Diagraphe et Pantographe-Gavard



Charlemagne dicte ses Capitulaires 77

Diagraphe et Pantographe - Gavard.



Pt par Berthelemy (1787

*Entrée de l'armée française à Paris.*

13 Avril 1436



Entrée de Henri IV à Paris

22 Mars 1594

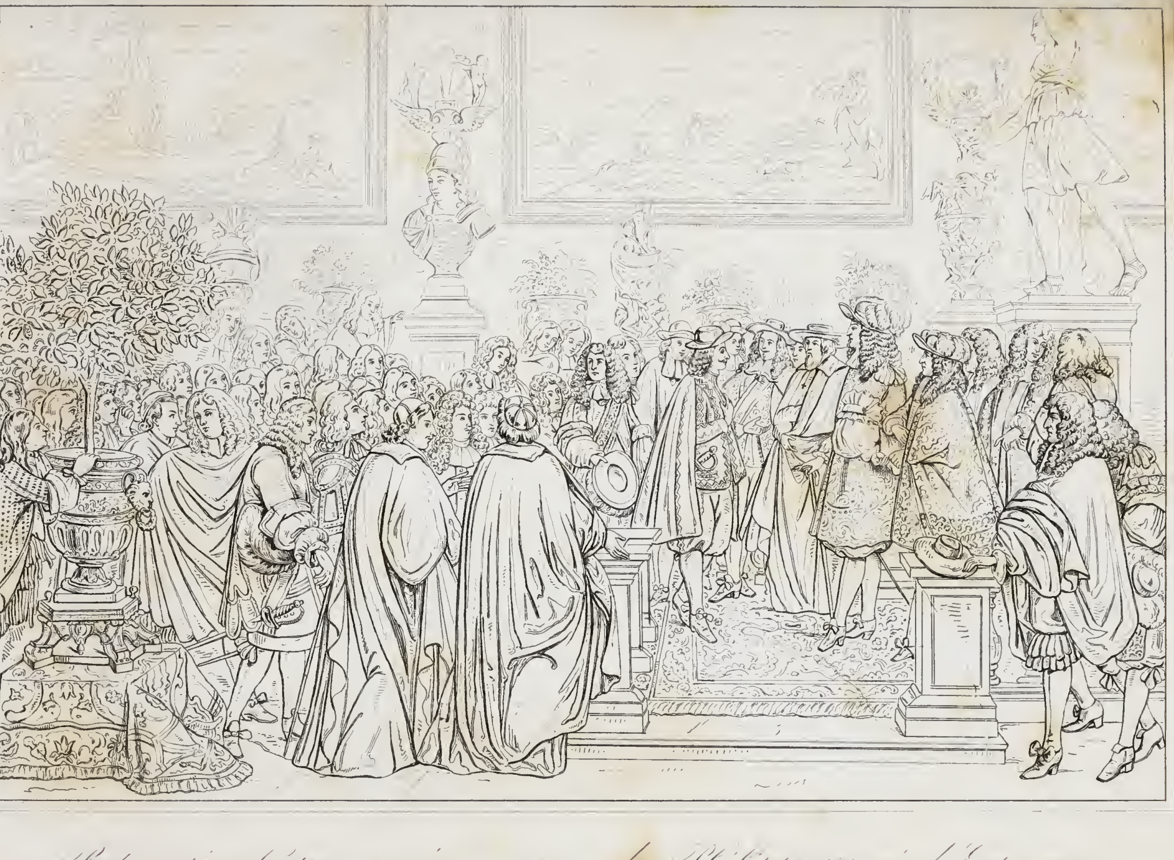


Peint par Schnetz.

*Bataille de Rocroy*

19 Mai 1643.





Réparation faite au roi au nom de Philippe IV roi d'Espagne
par le Comte de Fuentes 24 Mars 1662.



Vandermeulen pinx.



Pt par Testelin d'après Vandermeulen — Tableau du tems

Prise de Dôle

14 fevrier 1668



Prise de Rimberg.

6 Juin 1672.



Martan p.xit

Prise de Santen

Juin 1672.



Siége de Naërden.

Rendu au Marquis de Rochefort.

12 Juillet 1672





Prise de Dinan



P.<sup>t</sup> par Vandermeulen

*Prise de la ville de Cambrai*

*7. Avril 1677*

Diagraphe et Pantographe Gavard



*Peint par Vandermeulen*

Prise de Leeuw

4 Mai 1678



Diagraphe et Pantographe - Gavard

Prise de Luxembourg
3 Juin 1684

Peint par Vander Meulen



P[t] par Claude Guyhallé

*Réparation faite au roi par le Doge de Gênes*

*15 Mai 1685*

504



Martin pinx

*Camp de l'Armée Française.*
*Entre St Sébastien et Fontarabie*
*Quartier du Prince de Conti. Juin [illegible]*



Sacre de Louis XV à Reims 25 Octobre 1722

Diagraphe et Pantographe Gavard



Peint par Lenfant.

Prise de Menin.

23 Mai au 4 Juin 1744



Bombardement de Fribourg
Novembre 1744

...graphe et Pantographe Gavard

Peint p. P. L'Enfant



La Garde Nationale de Paris
part pour l'Armée
Sep. 1792

Entrée de l'armée française
a Mons 7 Novembre 1792

Combat dans les Defilés de l'Argonne
Septembre 1792

Combat d'Anderlecht
[illegible] Novembre 1792

Diagraphe et Pantographe-Gavard

Peint par Belangé



Prise du Château de Cossaria
14 Avril 1796

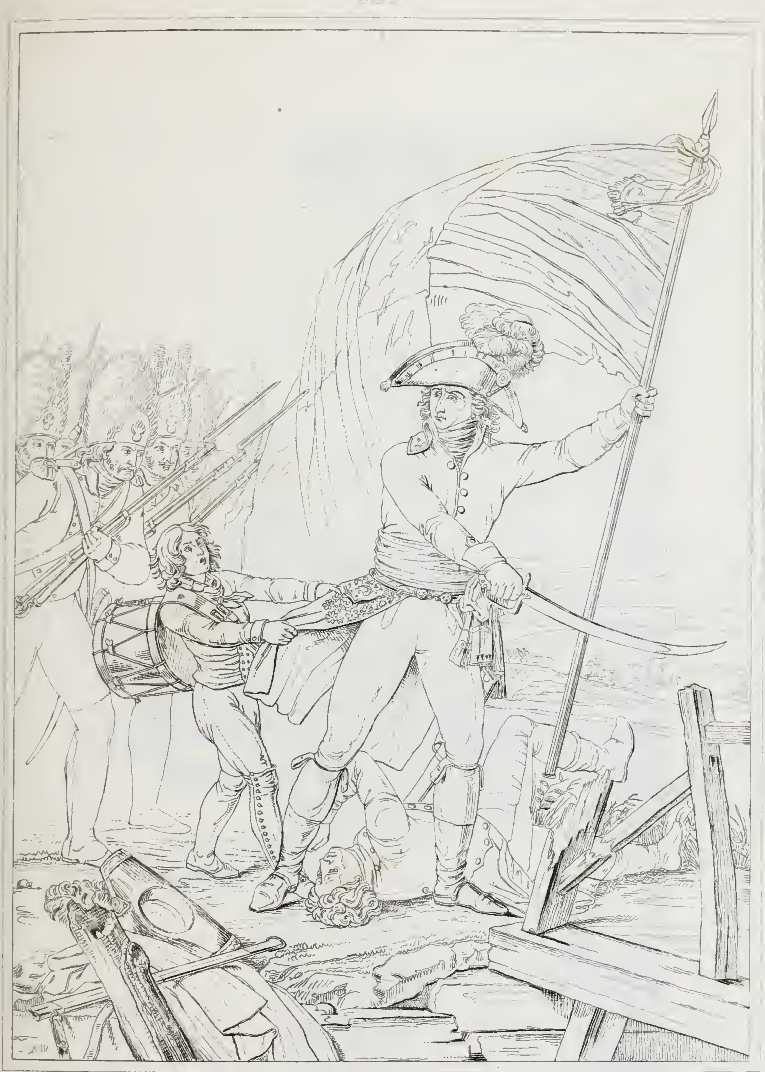
Diagraphe et Pantographe Gavard



Pt par Mulard

Combat de Dego (14 Avril 1796).
Le général Bonaparte rencontre le général Causse blessé mortellement.

608



P.t par Thouvenin (1798)

Le Général Augereau au pont d'Arcole.

Novemb. 1796.

Diagraphe et Pantographe Gavard





Pt par Couder

Mort du Gal Marceau.

20 7bre 1796







Peint par Hyp. Lecomte

*Reddition de Mantoue*

*2 Février*



Prise d'Ancône

9 Fevrier 1797

Diagraphe et Pantographe-Gavar



Bataille de Neuwied

Diagraphe et Pantographe Gavard

Peint par Victor Adam



Pt par Gros 1808)

*Le Général Bonaparte fait grâce aux révoltés du Caire*

Oct. 98



Pt par Gros 1804

Le G.al Bonaparte visite les pestiférés de Jaffa



Bataille d'Aboukir




*Napoleon Bonaparte*
*Premier Consul, Passant les Alpes*
*Mai 1800*

*…graphe et Pantographe Gavard* *Peint p. David*



Pt. par Rodolphe Gautier 1810

Combat du Pont de la Chiusella

26 Mai 1800



Bataille de Marengo
14 Juin 1800.

Diagraphe et Pantographe Gavard.

Gravé par Reveil



*Entrée de Bonaparte 1er Consul à Anvers*
*18 Juillet 1803*

Diagraphe et Pantographe Gavard — Gravé par Hivert



Peint par Serangeli

*Napoléon reçoit au Louvre les députés de l'armée après son couronnement*

8 Décemb. 1804



Combat de Wertingen
8 Octobre 1805



Combat d'Aicha près Augsbourg
[illegible] Octobre 180[illegible]



Combat d'Elchingen
13 Octobre 1805



Capitulation de Nördlingen



P[t] par Gros

Entrevue de Napoléon et de François II

4 décemb. 1805





H Vernet pinx

*Bataille d'Jena*

*14 Octobre 1809*




Peint par Serangeli

*Adieux de Napoléon et d'Alexandre après la paix de Tilsitt*

*9 Juillet 180*



Mariage du Prince Jerome Bonaparte
Et de la Princesse Frederique Catherine de Wurtemberg 22 Aout 180

Diagraphe et Pantographe Gavard



Pt par Carle Vernet (1810)

Napoléon accorde une heure à la ville de Madrid pour capituler



Debret pinx.

*Napoléon harangue les troupes Bavaroises et Wurtembergeoises à Abensberg.*

*20 Avril 1809*



*Peint par Gautherot 1810*

*Napoléon blessé devant Ratisbonne*

*(23 avril 1809)*



P.t par Meynier 1812

Retour de Napoléon dans l'île de Lobau après la bataille d'Essling

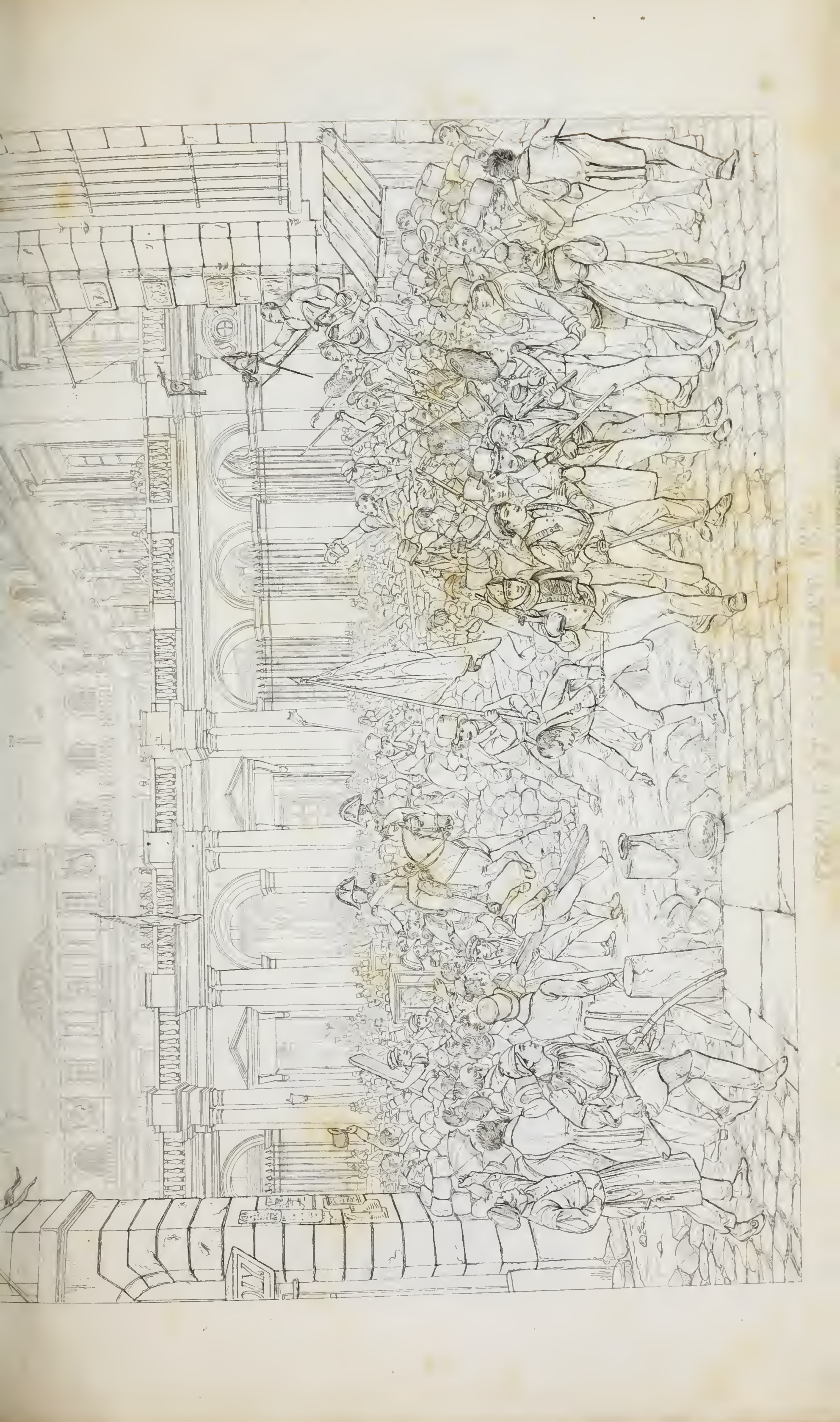
23. Mai 1809.

Prise des Retranchements devant la Corogne
15 Juillet 1823

Combat de Campillo de las Arenas
28 Juillet 1823

...graphe et Pantographe Gavard

Gravé par Reveil





Arrivée du Duc d'Orléans sur la place
de l'Hôtel de Ville


Berenger Blanc
..15 Grand Amiral de france + vers 1326


Benoist Zacharie,
1297 Grand Amiral de france + apres 1314


Mathieu 4me du nom Seigneur De Montmorency
1295 Grand Amiral de france + 1305


Thiebaut, sire de Chepoy
Grand Amiral de france + avant 1316


Othon de Tocy
1296 Grand Amiral de france + 1297


Enguerrand
1285 Grand Amiral de france

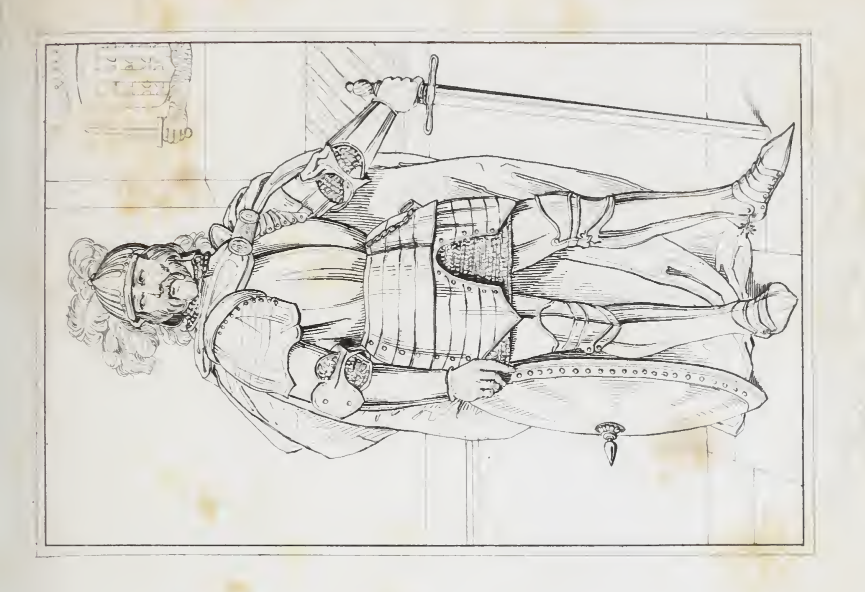

Raynier de Grimaut 2me du nom
1302 Grand Amiral de france + 1314

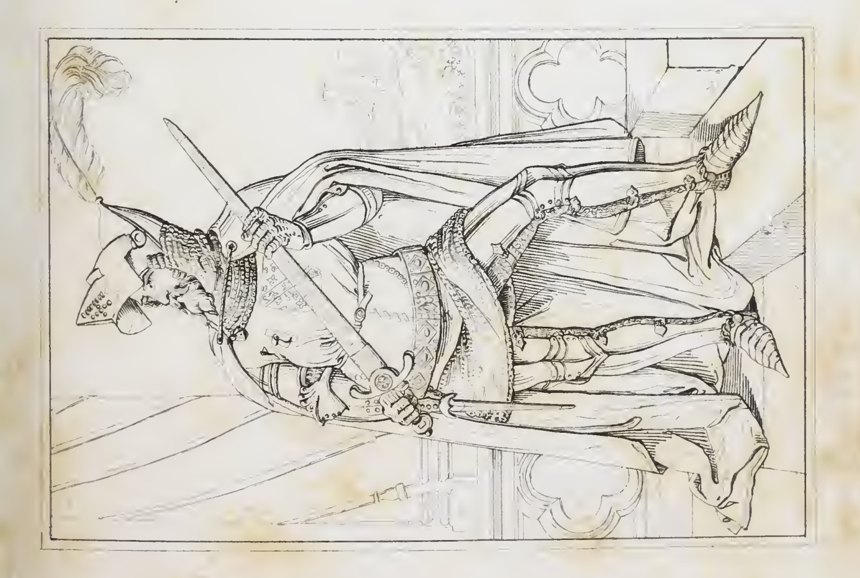

Jean 2me du nom, sire de Harcourt
Grand Amiral de france + 1302


Florent de Varennes
1270 Grand Amiral de france

Diagraphe et Pantographe-Gavard

Gravé par Revel







Peint par Ziegler

Sancerre (Louis de Champagne Comte de)

Connétable de France 26 Juillet 1397 1402



Charles de Cossé 2me du nom
Duc de Brissac
30 Mars 1594 Maréchal de France + 1621

Diagraphe et Pantographe Gavard



Theodore Trivulce Cte de Cavria
23. Mars 1526 Maréchal de France + 1531



Robert de la Marck duc de Bouillon
23 Mars 1526 Maréchal de France + 1537

Diagraphe et Pantographe Gavard

Gravé par



Nicolas de l'Hopital duc de Vitry



Honoré d'Albert duc de Chaulnes

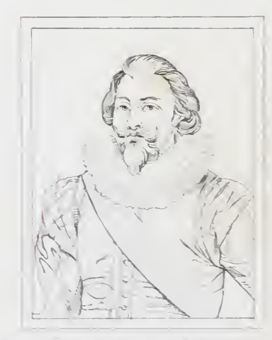


[illegible]



Ch. de Choiseul M. de Praslin







Peint par Perot

Henry 2me du nom, duc de Montmorency

Maréchal de France le 11 décembre [illegible]

Peint par Alaux

François marquis de Bassompierre

Maréchal de France le [illegible]



Toiras (Jean de St Bonnet, Seigr de) le 13 décemb 1630 Maréchal de France + 1636



Sully (Maximilien de Béthune, Duc de) le 13 Septbre 1634 Maréchal de France + 1641



Rouget pinx

Jean Baptiste Budes

Comte de Guébriant

Maréchal de France 22 Mars 1642 – 1643



Mauzaisse pinx

Charles de la Porte

Duc de la Meilleraye

30 Juin 1639 – 1664

Il dispersa partout ses membres et sa gloire
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.



Josias Cte de Rantzau
30 Juin 1645. Maréchal de France 1650

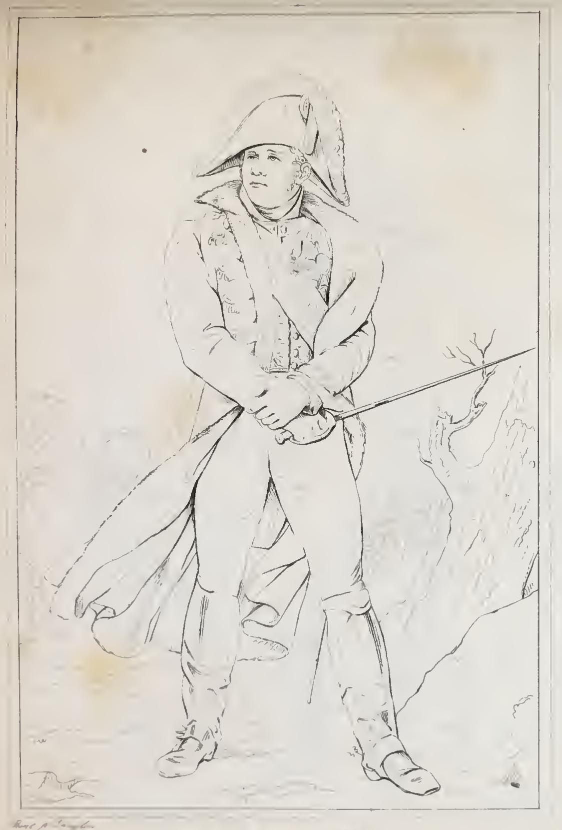
1424



Wachsmut pinx.

*Luxembourg (François-Henri)*
*de Montmorency (duc)*
*Maréchal de France le 30 Juillet 1675 † 1695*





Michel Ney

Edouard



Bessière duc d'Istrie

Maréchal de France 19 Mai 1804 - 1813



Davoust prince d'Eckmuhl

Maréchal de France 19 Mai 1804 - 1823



Pt par Court

*Duperré (Victor Guy, Baron)*
*Amiral le 13 Août [illegible]*




Pt par Larivière.

*Gérard (Étienne Maurice, Comte)*
*Maréchal de France [illegible] Août [illegible]*



Bertrand Cte Clausel
30 Juillet 1831 Marechal de France



Georges Mouton Cte de Lobau
30 Juillet 1831 Marechal de France



[illegible]

Comte de Dunois

Jean Bâtard d'Orléans + 1468



[illegible] Lugardon

Tanneguy du Chatel

+ 1449

[illegible]



*Peint par Henri Scheffer.*

Vendôme (Louis Joseph de Bourbon, duc de)



Eugene Napoleon de Beauharnois
Duc de Leuchtemberg, Vice Roi d'Italie ✠ 1824

Diagraphe et Pantographe-Gavard





*La Famille des Ursins*

Pantographe Gava



Guillaume Seig.^eur de Montmorency ✠ 1531

Diagraphe et Pantographe-Gavard.



Diane de Poitiers
Duchesse de Valentinois ✠ 1566

Diagraphe et Pantographe-Gavard.

2215



Peint par Vandermeulen.

Louis XIV.

Roi de France +1715.



2226



Peint par Hyacinthe Rigaud

Louis XIV Roi de France.

Mort en 1715



Marie Anne Christine Victoire de Bavière
Dauphine + 1690



Louis de France Dauphin
le grand dauphin 1711



Marie-Adélaïde de Savoie

Duchesse de Bourgogne Dauphine



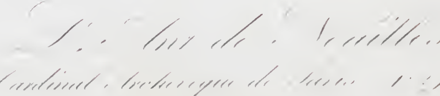
Pt par Mignard.

Maintenon, Françoise d'Aubigné, Marquise de 1719.
et la duchesse de Bourgogne 1712



Fénélon,
Archevêque de Cambray 1715





L. Ant. de Noailles
Cardinal Archevêque de Paris 1729



*Eugénie-Éléonore de Béthisy, Marquise de Mézières*
*Catherine-Éléonore-Eugénie de Béthisy, P.sse de Montauban*



*Maria Leszczynska*

*Reine de France + 1768*

Diagraphe et Pantographe Gavard



Perdrigeon (Marie Françoise)
Madame Boucher 1751



Pt par Natoire

Louis de France (Dauphin)

Fils de Louis XV. 1765.

Galⁱᵉ Histⁱᵠᵘᵉ de Versailles



Marie Josephe de Saxe

Dauphine de France 17[illegible]



Marie Thérèse Antoi.e Infante d'Espagne
(Dauphine de France ✝ 1746)

Diagraphe et Pantographe-Gavard

Peint par Tocqué 1748



[illegible]



[illegible]



...B.ᵗᵉ de Machault Seig.ʳ d'Arnouville
Garde des Sceaux de France ÷ 1794



P.ʳᵉ Eti.ⁿⁿᵉ Bourgois Boyne
Ministre de la Marine



Ant.ⁿᵉ Louis Rouillé C.ᵗᵉ de Jouy
Ministre et Secrétaire d'Etat ÷ 1761



F.ᵒⁱˢ Marie Peirenc de Moras
Secretaire d'Etat de la Marine

Diagraphe et Pantographe Gavard



Claude Villaret

Comédien et Historien + 17[illegible]



Jos.h Marie Terray (l'Abbé Terray)

Contrôleur Général des Finances + 17[illegible]



Nicolas Ferry (dit Bébé)

Nain de Stanislas roi de Pologne



Louise Henriette de Bourbon-Conty
Duchesse d'Orleans ✝ 1750



Marie Louise Thérèse Victoire de France
(Madame Victoire) ✝ 1798

...agraphe et Pantographe-Gavard

Choiseul (Etienne François, duc de),
1.er Ministre sous Louis XV. + 17[illegible]



Comte de S.t Germain (Claude Louis)
L.t G.al Ministre de la Guerre + 17[illegible]



Louise Marie de France

(Madame Louise)

Prieure des Carmélites de S.t Denis + 1787



Carle Vanloo Premier Peintre du Roi
(et sa famille) ✠ 1765

Diagraphe et Pantographe Gavard





Les Archiduchesses



Louise Marie Adélaïde de Bourbon

Duchesse d'Orléans + 18..



*Napoléon Empereur*



Sculptée par M. D. O.

Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans

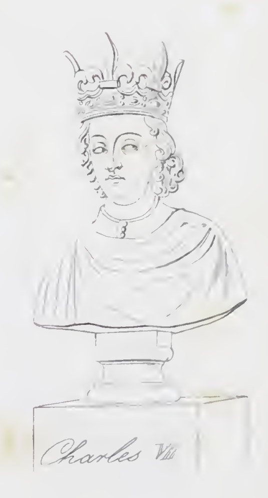
Morte en 1431










Diagraphe et Pantographe - Gavar





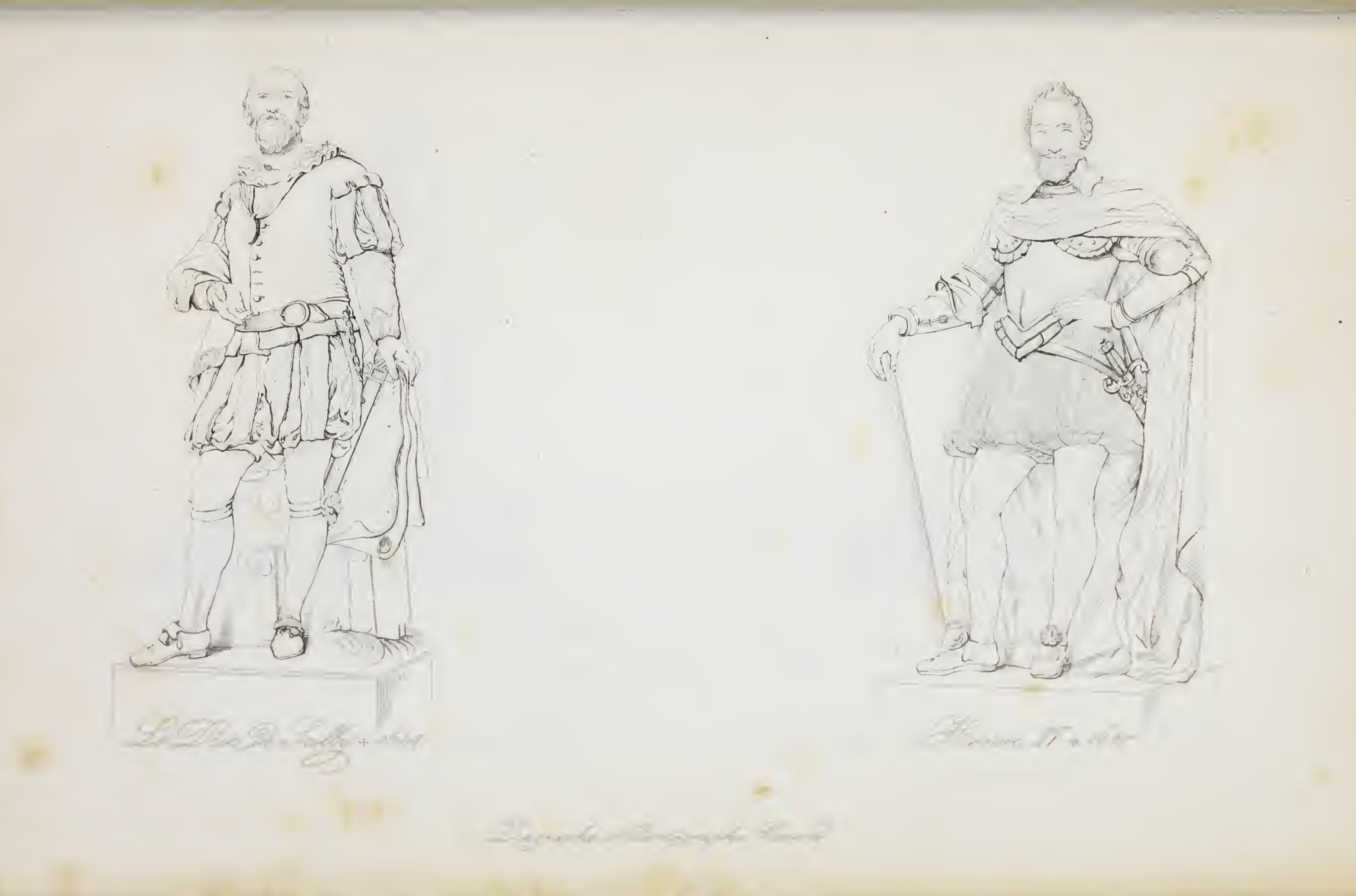
*François Ier*



*Bayard*

*Sculpté par Bridan père.*

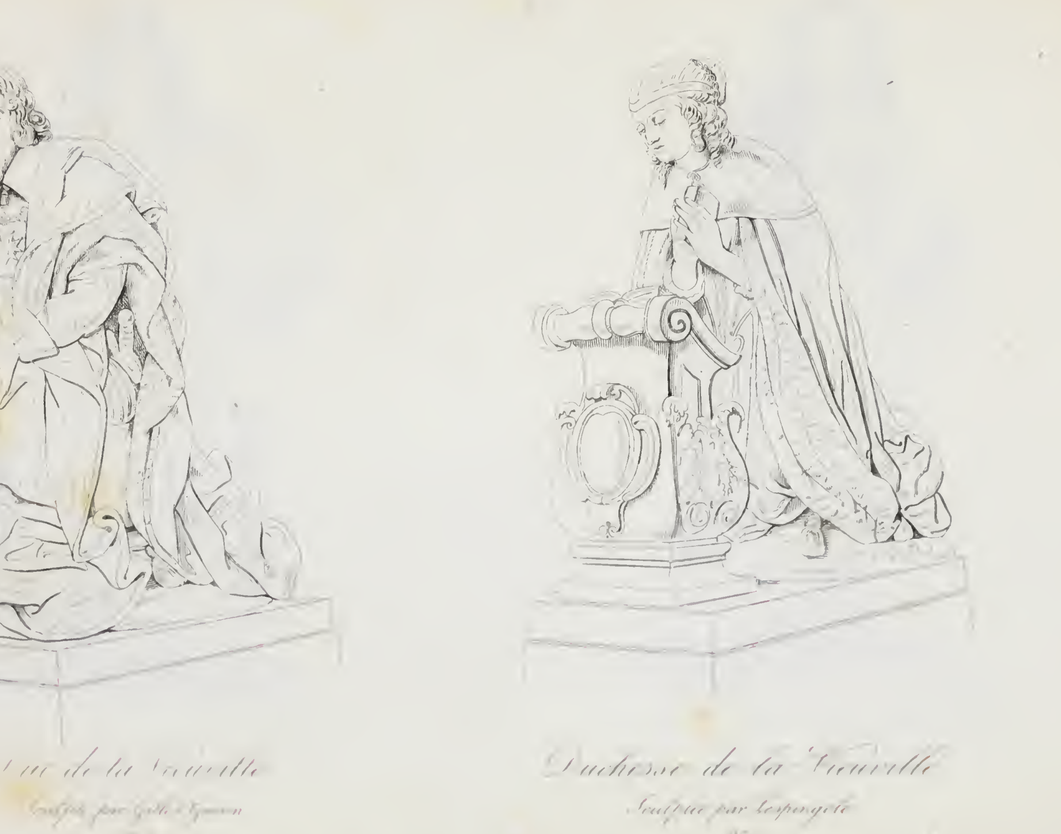
124





Clèves (Catherine de) duchesse de Guise
† 1633

Guise (Henri de Lorraine, le Balafré)
Mort en 1588



Duc de la Vieuville

Sculpté par Gilles Guérin

Duchesse de la Vieuville

Sculptée par Lespingola



Louis XIV
Sculpté par [illegible]

Le Régent
Sculpté par [illegible]







Corneille Thomas
Sculpté par Mattè



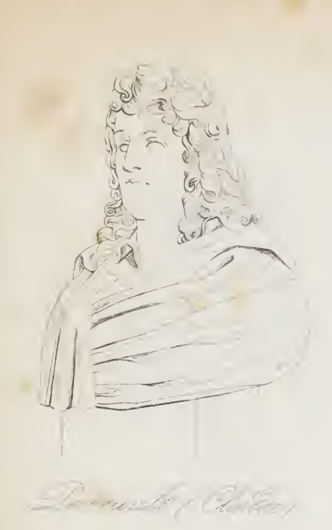
Molière
Sculpté par Caffieri



Regnard
Sculpté par Maindron



Rotrou
Sculpté par Caffieri







Winckelmann



Diagraphe et Pantographe Gavard


Buffon
Delille
Mirabeau
Lafayette

85-B8284